LES

PROBLÈMES

DE L'AME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Les problèmes de la nature, 1864, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

Les problèmes de la vie, 1867, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

La voix, l'oreille et la musique, 1867, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* 2 fr. 50

Les États-Unis pendant la guerre de 1861-1865. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* 3 fr. 50

The United States during the war of 1861-1865, in-8°. 7 s. 6 d.

Science et philosophie, 1863, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Études scientifiques, 1862, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

LES

PROBLÈMES

DE L'AME

PAR

AUGUSTE LAUGEL

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17

Londres
Ripp. Baillière, 219, Regent street.

New-York
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, CH. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1868

Tous droits réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21927558
R334.89

LES

PROBLÈMES

DE L'AME

CHAPITRE PREMIER

L'AME DE LA BÊTE.

Les opérations psychiques sont liées à l'entretien, à la vigueur, à la santé de certains appareils organiques : la connaissance parfaite de ces curieux appareils ne saurait manquer de jeter du jour sur ces opérations elles-mêmes. Tel ouvrier, telle œuvre ; telle machine, tel travail. Mais nous ne savons encore que peu de chose sur les instruments délicats qui servent de véhicule et de support au travail vital.

On n'a pénétré qu'à bien petite distance dans ce monde, où la sensibilité, la volonté, la pensée, célèbrent leur mystique mariage.

Il y a, qui ne le sait aujourd'hui, des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs ; la plupart ont leur terminaison

ou leur origine dans la moelle épinière, qui sert de lien entre ces nerfs et l'encéphale. La plupart des incitations volontaires sont obligées de prendre le grand chemin de la moelle avant de se communiquer aux nerfs moteurs ; d'autre part, les impressions ne deviennent vraiment sensations qu'en arrivant dans l'encéphale, après leur trajet dans la moelle : celle-ci, il est vrai, n'est pas seulement un conducteur, c'est en même temps, en certaines parties, un foyer par les centres nerveux qui servent aux actions réflexes.

Comme conducteur, la moelle est la collection des éléments nerveux qui mènent au cerveau les impressions et qui en ramènent les excitations motrices ; ces éléments remplissent la substance grise, placés au centre de la colonne et semés de cellules nerveuses, armés de prolongements filamenteux ou pôles, qui semblent ou unir les cellules entre elles, ou les unir aux tubes nerveux des diverses fonctions. Les excitations sensitives se propagent au moyen de la substance grise, sans qu'on ait encore réussi à en suivre le trajet avec une entière précision. Certains anatomistes pensent que chaque ordre d'impressions y trouve des conducteurs différents; les impressions tactiles, sapides, douloureuses, thermiques, etc., auraient des serviteurs différents. Il y aurait, pour ainsi dire, autant de télégraphes de systèmes différents qu'il y a d'ordres et peut-être même de nuances de sensations à porter au cerveau (1). On a été conduit à cette opinion en obser-

(1) Travaux de Schiff, de Brown-Séquard.

vant que, dans certains cas morbides, une sorte d'anesthésie ou d'insensibilité à l'égard d'un ordre particulier de sensations coïncide avec la conservation de la sensibilité pour des sensations d'un autre ordre. Mais si la transmission des impressions tient à une motilité, à des polarités particulières des éléments de la substance grise, on peut très-bien imaginer que ces éléments puissent devenir incapables d'exécuter quelques-uns de leurs mouvements habituels, tout en conservant la faculté de remplir encore plusieurs fonctions.

Jusqu'ici j'ai regardé la moelle comme un simple appendice du cerveau ; elle a aussi des fonctions indépendantes et joue le rôle de centre nerveux. L'ancienne philosophie était incapable de dédoubler les phénomènes *volontaires*, *individuels*, qui ont le cerveau pour centre et pour initiateur, de cette classe si importante de phénomènes qu'on nomme *réflexes*, et qui ont pour organe principal la substance grise de la moelle (1).

Les choses se passent dans l'être humain comme si, à côté du cerveau pensant, il y avait d'autres cerveaux, logés au long du tronc, pensant à notre insu, et commandant à tous les actes de ce que j'appelle la vie *spécifique*. Le dualisme de l'homme et de l'animal, de l'ange et de la bête, n'est point chimère, antithèse, fantaisie : on vous les montre tous deux; voici le cerveau, le centre noble, et voilà les centres divers de la

(1) Travaux de Flourens, de R. Whytt, de Prochaska, de Legallois, de Marshall Hall, de Müller, etc.

moelle et du système nerveux sympathique; ici règne la volonté, là l'instinct.

Quelle lumière se répand sur la vie humaine, quand on se met à y démêler l'œuvre de l'intelligence consciente et volontaire, et le travail lent, monotone et fatal de l'instinct, caché aux centres nerveux secondaires? La meule des basses fonctions vitales tourne, tourne sans jamais s'arrêter; nous sentons tous au fond de nous-mêmes remuer la lourde pierre; beauté physique, courage, ardeur de l'âme, nobles élans, illusions, espérances, tout cède à la lente usure, à l'invincible pression de cette force qui travaille sur nous et sans nous. Comme l'âme proprement dite se trouve parfois faible devant cette âme-instinct, qui ne devrait être que servante!

Au théâtre, on voit quelquefois, par exemple dans *Hamlet*, une scène sur la scène : il en est toujours ainsi dans le drame humain. Il y a en nous deux acteurs, l'un qui récite un rôle, l'autre qui compose le sien.

La science procède toujours par classification, par élimination. Vous croyez inutiles les détails fastidieux que l'anatomie recueille sur la structure de la moelle épinière et de ses diverses parties, inutiles les observations que la pathologie y rassemble sur les altérations morbides. Mais si l'on arrive à établir un lien entre des éléments définis et des phénomènes déterminés, ne sera-t-on pas acheminé vers la loi-même de ces phénomènes, n'aura-t-on pas un guide pour en approcher? Le drame humain est un tout indistinct, où la fermen-

tation de la vie mêle incessamment actes, pensées, volontés, instincts, mouvements volontaires, involontaires. Une philosophie qui n'apprend point à décomposer toutes les parties de cette confuse synthèse, est réduite à jouer avec des mots arbitrairement définis ; ses classifications restent des fils légers que déchire le moindre souffle et qui ne trouvent pas de points fixes où s'enrouler. Elle essaye de déifier l'homme, mais ne sait ni où commence ni où finit le Dieu.

La science positive est plus humble, trop humble peut-être : elle entre dans les organes de la vie et timidement s'enquiert de leurs fonctions. Suivons-la dans cette colonne nerveuse qui, montant vers la tête, semble lui tendre des échelons successifs pour aller des basses aux nobles fonctions, de la bestialité à l'humanité.

A chacun de ces échelons il y a comme une façon de cerveau, un centre nerveux, vassal du centre nerveux souverain de l'encéphale, mais dans sa province indépendant. Ces petits cerveaux sont autant de mondes qui ont leur vie propre; leur activité sourde, immanente, continue, est révélée de temps à autre par ce que la physiologie nomme un phénomène *réflexe ;* expression fâcheuse, car la réflexion n'y a précisément rien à voir, et tout s'y passe indépendamment de la volonté.

Dans la substance grise de la moelle, un certain nombre de systèmes sont reliés au monde externe par des nerfs sensitifs, d'une part, par des nerfs moteurs, de l'autre. Dans ce monde externe, je compte ici l'encéphale, le cerveau noble qui, pour ces petits cerveaux,

est comme un roi étranger. Dans ces petits appareils, montés, ajustés avec le soin exquis que la nature met à ses œuvres, s'emmagasine, à la faveur de la circulation du sang, une certaine dose d'énergie potentielle; toute excitation partie du dehors et transmise par les nerfs sensitifs remue, si l'on me permet le mot, le régulateur de l'appareil; de potentielle devenue dynamique, une fraction d'énergie est mise en liberté et agite la partie du corps soumise à l'empire de ce centre nerveux.

Trois choses, on le voit, sont nécessaires à un phénomène réflexe : des nerfs sensitifs ou excitateurs, un appareil régulateur central, des nerfs moteurs. Au centre, tout se trouve disposé, déterminé pour la métamorphose facile des forces; l'appareil fonctionne tout seul au plus frêle contact; point n'est besoin du *moi*, de l'intervention de la personne individuelle. Tout est spontané, réglé, fatal. Si quelque volonté y est cachée, c'est une volonté qui n'appartient pas à l'être individuel, mais à l'espèce, et qui se trouve diffuse dans tous ses représentants.

Aussi le mouvement réflexe est-il, avant tout, un mouvement spécifique; c'est l'arme défensive de la bête, le dernier retranchement de la vie menacée dans ses profondeurs humbles et sacrées. Ce mouvement *non voulu* trahit je ne sais quelle douloureuse, quelle horrible sensitivité, qui survit longtemps aux plus cruelles blessures, à la décapitation même. Dans nos laboratoires, nous excitons la vie réflexe sur les tronçons de misérables et chétifs animaux; nous pinçons des grenouilles, des poissons sans tête; mais quels affreux

spectacles la science ne pourrait-elle pas se donner, si elle soumettait le cadavre humain à ces excitants! Sur l'homme aussi bien que sur les animaux elle pourrait exalter la vie réflexe, déchaîner l'énergie potentielle amassée par la vie comme un précieux trésor au sein de ces cerveaux secondaires, mettre en branle les régulateurs qui en déterminent l'action aveugle, réveiller les instincts complétement soustraits par la décapitation à la souveraineté de la volonté.

Mais il n'est pas besoin de galvaniser un tronc sans vie : l'activité propre des centres nerveux dévolus à la vie spécifique ne dure-t-elle pas toute l'existence? Si le cadavre privé de tête se défend encore contre les atteintes extérieures, comme s'il y survivait une sensibilité armée d'intelligence et de volonté, nous voyons dans une infinité de mouvements vitaux se développer des forces qui n'obéissent point à l'initiative personnelle. Parlerai-je seulement des mouvements visibles? du clignement involontaire des paupières occasionné par l'approche imprévue d'un objet, des mouvements étrangement compliqués de l'éternument, de la toux, des vomissements, des convulsions, du chatouillement; dans chacun de ces phénomènes, une excitation est portée à la moelle et y provoque la métamorphose d'une certaine dose d'énergie potentielle en énergie dynamique. La route, la direction de ces efforts dynamiques est tracée à l'avance. A une impulsion donnée répond toujours une combinaison donnée de mouvements harmoniques. L'excitation externe ne fait, en quelque sorte, qu'ouvrir une barrière à des forces toujours prêtes à

l'action. Chaque tronçon de moelle a son département moteur. Je fais bondir tout le corps en touchant délicatement un point de la plante des pieds ; les enfants entrent en convulsion si leur canal intestinal s'irrite. Il s'établit une sympathie constante entre la sécrétion des larmes et l'irritation de la muqueuse nasale. La bouche se mouille au contact de l'aliment. D'un système à l'autre, d'un centre aux centres voisins, les excitations s'irradient, se reflètent, fluent et se répandent avec une vitesse inouïe, et dans l'espace clos du corps, toutes sortes de confuses et délicates sympathies s'échangent sans cesse, comme des échos qui resteraient enfermés perpétuellement dans quelque enceinte sans issue.

Tant que dure l'équilibre de la santé, les actions dynamiques qui règlent les divers centres nerveux sont dans un heureux équilibre ; les muscles antagonistiques extenseurs ou fléchisseurs, habitués à des tensions normales, conservent au visage sa *physionomie*, impriment au corps les attitudes familières (1). Les régulateurs superposés de la moelle se gouvernent les uns les autres : chacun sert de volonté à celui qu'il domine, jusqu'au régulateur encéphalique qui les domine tous. Que le grand cerveau, le souverain, cesse d'agir, les autres s'exalteront, comme des esclaves déchaînés. L'action modératrice de la volonté ne retiendra plus l'instinct ; toute lésion de la moelle augmente l'activité involontaire : les poisons qui agissent directement sur ses élé-

(1) Voyez sur la physionomie le livre intéressant de Gratiolet, *De la physionomie et des mouvements d'expression*.

ments régulateurs, comme la strychnine, produisent d'horribles convulsions tétaniques.

L'énergie qui sort des centres nerveux se renouvelle par la nutrition. Que le sang n'arrive pas assez vite, qu'il s'appauvrisse seulement, que les globules rouges y diminuent, et l'activité instinctive se relâchera promptement, après quelques efforts spasmodiques et vains. Elle expire quand la circulation est totalement interrompue ; le fleuve de vie doit réparer constamment et baigner les petits organismes d'où rayonnent les mouvements instinctifs. Sur le cadavre décapité, l'injection du sang, en rétablissant artificiellement la circulation, rétablit aussi l'excitabilité des centres nerveux. Elle ranime les instincts défensifs, ressuscite la vie basse et toute spécifique du tronc, y rétablit pour un moment toutes les dépendances interrompues. Chaque partie de la moelle a donc une sorte de vie propre indépendante, bien que, dans l'état ordinaire, elle reçoive de ses voisines des contre-coups et des propulsions continuelles.

La grande colonne, où sous la cuirasse des vertèbres sont cachés les centres nerveux de la vie animale, répond par sa double symétrie à la symétrie des organes ou des membres qui en reçoivent le mouvement. Mais, outre tous ces petits cerveaux de l'animalité, le corps renferme encore d'autres centres nerveux, semés comme au hasard. Dans les amas ganglionnaires du *grand sympathique* gît quelque chose de plus bas encore que l'instinct spécifique, je ne sais quelle force directrice vouée aux plus vulgaires fonctions de la vie. Des filets sont jetés en tous sens de l'un à l'autre

et rattachent aussi les deux systèmes. Les nerfs du grand sympathique tiennent surtout sous leur dépendance (1) les canaux par où circule le sang; ils en règlent le calibre en reserrant ou relâchant au gré des régulateurs centraux les fibres musculaires de la tunique des vaisseaux. Cette puissance formidable leur asservit les phénomènes de nutrition, de sécrétion et d'excrétion, ce qu'il y a par conséquent de plus profond, de plus intime dans les lentes métamorphoses de l'être.

L'homme choisit ses aliments; mais avant même que la déglutition les ait entraînés, ils ne lui appartiennent plus. Ce qui pour l'un deviendra force, plaisir, bien-être, sera pour l'autre poison, maladie, douleur. La force nerveuse, commandant à l'énergie musculaire, conduit l'aliment esclave de laboratoire en laboratoire, et le suit dans toutes ses métamorphoses. Étrange voyage, aussi bizarre que celui d'une comète qui irait de cieux en cieux, ici abandonnant une partie de sa substance, ailleurs ramassant des poussières cosmiques et des débris de monde. Nous sommes à la fois trop familiers avec ces merveilles et trop ignorants : nous digérons, nous dormons tous les jours sans savoir ce que c'est que digérer et dormir. La vraie servitude est celle qui s'ignore et qui ne souffre pas du joug. Celui qui vit dans la chair ne sent plus la tyrannie du maître intérieur, de l'*espèce* qu'il porte en lui. Il croit vivre pour le *moi*, et il ne vit que pour elle. Son corps

(1) Travaux de Claude Bernard.

est le vase fragile où une certaine dose d'énergie n'est employée qu'à conserver et à perpétuer une forme spécifique; la nature le jette un moment dans la foule des êtres vivants, comme l'imprimeur pose un caractère sur sa planche.

CHAPITRE II

LES APPROCHES DU CERVEAU.

Au sommet de la moelle épinière se trouvent quelques centres nerveux qui servent de lien entre le tronc et l'encéphale, et qui, à ce titre, méritent une attention toute particulière. La *moelle allongée* (ou *bulbe rachidien*) se présente d'abord. Elle renferme des éléments sensitifs, des éléments moteurs et des amas d'éléments centraux qui jouissent de la propriété de transformer les excitations centripètes en impulsions centrifuges.

Ses fonctions sont multiples, les unes fort vulgaires, les autres des plus nobles. Le bulbe rachidien sert de régulateur aux mouvements involontaires de la déglutition. Sitôt que l'élément chatouille l'ouverture du canal où il doit descendre, le petit appareil, averti par des nerfs, entre en jeu, et par une *concaténation* d'éléments toujours dociles, la voie s'ouvre, s'élargit, s'assouplit. Chez l'enfant qui presse pour la première fois le sein de sa nourrice, la machine fonctionne déjà.

Ce phénomène et tous les phénomènes semblables

ont trois termes : 1° une excitation est transmise par des éléments dits sensitifs à un centre ; 2° l'excitation ascendante agit comme un régulateur sur l'appareil central et y transforme de l'énergie potentielle en énergie dynamique ; 3° l'énergie dynamique est transmise à des éléments moteurs. Les deux derniers termes ne changent jamais ; mais dans le premier, il est nécessaire de faire des catégories, suivant que l'excitation externe portée au centre est transmise par le monde externe, ou qu'elle arrive, soit du dehors, soit de l'encéphale. Dans le premier cas, la volonté personnelle est absolument étrangère aux manifestations de l'activité dynamique ; dans le second ces manifestations peuvent être ou instinctives ou volontaires, ou partiellement instinctives en même temps que partiellement volontaires.

Ce que l'on nomme l'*expression*, la *physionomie*, offre un exemple saisissant de ces nuances, aussi importantes pour le philosophe que pour l'artiste. La moelle allongée gouverne tous les muscles d'où dépend l'élément le plus important de l'esthétique humaine. Dans le jeu de la physionomie, une part importante est laissée à la volonté, et l'observateur sagace peut voir passer sur un visage, comme l'ombre rapide des nuages sur le sol, les pensées intérieures, les craintes, les regrets, les passions, les désirs. Que ne découvre-t-il pas en ce miroir limpide, sous les rougeurs et les pâleurs subites, dans les frémissements éloquents des sourcils, des lèvres, des narines, dans les inflexions de quelques plis, de quelques rides ? Comparez l'arc exquis, onduleux, relevé aux

coins, de la bouche de Vénus, et la courbe tendue et renversée de terreur de la bouche de Niobé. La pensée intérieure est comme le potier qui modèle sans cesse la fine argile de la statue vivante.

Au-dessous pourtant de cette expression tout épidermique, mobile, inconstante, qui suit les moindres flux et reflux de la *volonté personnelle*, gît l'expression involontaire, immanente, inconsciente. La première n'est que le masque transparent de la seconde, que rien ne peut changer ni celer. Car l'hypocrisie la plus savante n'a que des grimaces : sous ses voiles vains, flottants et déchirés, s'aperçoit toujours par moments le visage tel que l'ont lentement sculpté des forces irrésistibles. Un œil scrutateur aime à chercher parmi les acteurs du monde : sous le maître, le valet, sous le tyran, l'esclave, sous la livrée de l'assurance et de la grandeur, la bassesse native ; les âmes pures glissent sous les apparences et reconnaissent des âmes sœurs à certains traits qui échappent au vulgaire. On peut se donner tout entier dans un regard, dans un involontaire sourire. Vous le verrez toujours, le visage *vrai*, dans l'abandon du sommeil ou aux heures où la volonté abdique et laisse flotter la pensée dans les brumes de la rêverie : vous le verrez encore sur le cadavre, empreint seulement par la mort d'une nouvelle solennité. Songez à une personne aimée depuis longtemps absente, elle vous apparaîtra toujours, à travers l'éloignement et les souvenirs, avec les mêmes traits. L'enfant au berceau a déjà l'expression, les airs de tête de l'homme : je trouve, en les cherchant, les lignes impériales du commandement, les

froncements colères, les fières courbures du dédain, les immobiles méplats de la sottise, dans ces petits visages laiteux et bouffis.

Dans la vie et dans l'art modernes, l'expression volontaire s'est fait la plus grande place : elle triomphe sur le profil de Dante, dans ces têtes de Léonard de Vinci, où partout l'âme rayonne; dans notre type civilisé de la beauté féminine, si fin, si délicat et mobile, miroir où sans cesse scintille et ondoie la passion ; dans le visage tout labouré de pensées d'un Beethoven ; dans ces figures de poëtes, d'orateurs, de philosophes, d'artistes, où le génie jette ses reflets mouvants et ses vacillantes lueurs. La statuaire grecque n'accordait presque rien à cette expression personnelle, mais elle laissait éclater dans toute sa noblesse le type humain. C'est pour cela que ses grandes œuvres restent comme des moules éternels. Dans les œuvres d'art, un certain défaut de personnalité peut devenir un attrait. On peut même dire que nulle beauté n'est achevée si elle ne peut supporter le calme et se passer du rayonnement, du tressaillement intérieur.

Chez l'acteur, le centre nerveux de la moelle allongée est soumis à de constantes fatigues, car la mimique altère continuellement l'expression. Dans chaque rôle il faut se faire un nouveau visage : la mémoire et la volonté ne laissent aucune trêve au régulateur de la physionomie : aussi voit-on au théâtre les visages se flétrir, se rider, se creuser plus vite qu'ailleurs.

N'est-il pas dur de songer que les figures qui nous sont si douces à contempler devront une décadence

plus prompte à ce que notre œil y recherche le plus avidement. Plus l'intelligence y rayonne, plus rapide y passe l'éclair de la pensée, plus promptement elles seront consumées par la lumière intérieure, plus vite se terniront tant de grâces touchantes. L'adoration même contribue à détruire l'idole. L'insensibilité, la sécheresse du cœur, le vide de l'esprit, sont les vraies eaux de Jouvence ; mais la beauté cruelle qui s'y trempe aura toujours quelque chose à envier même à la décadence de celle qui a su aimer et souffrir.

Le centre nerveux de la moelle allongée ne gouverne pas seulement l'*expression* involontaire ; l'instrument de la *parole* est aussi sous sa dépendance : par quoi il faut seulement comprendre que la paralysie de ce centre nerveux entraînerait l'impossibilité mécanique de parler : car pour l'organisme merveilleux qui permet à l'homme de traduire une série de pensées par une série de sons, c'est dans l'encéphale même qu'il faut le chercher. Dans la symphonie du langage, la moelle allongée n'est point l'artiste, elle n'est qu'un instrument.

Le bulbe rachidien a bien des besognes secondaires, il entre en jeu dans l'éternument, dans la toux, dans le bâillement, dans le cri : mais ces propriétés de détail disparaissent devant la grande propriété physiologique qui lui assigne une place vraiment exceptionnelle parmi les centres nerveux. Il sert de point nodal à tous les mouvements corporels : il renferme en ses profondeurs ce lieu singulier que M. Flourens a nommé le *nœud vital*. Plongez-y une lame de scalpel, tranchez ce point, et à l'instant cessent tous les mouvements respiratoires

du tronc et de la face. Vous assistez à la mort-foudre : ce petit chaînon brisé, tout s'écroule.

En d'autres temps, en face d'une telle expérience, si facile à reproduire et si décisive, on n'eût pas manqué de loger à ce point singulier le principe de vie, l'âme peut-être. Dans le temple humain, on y eût marqué la place du Dieu. Mais la physiologie moderne ne saurait fixer la vie en un point : elle la voit partout, ne la séparant pas de l'être vivant. Imaginez une machine mise en mouvement par un poids suspendu à un fil ; je coupe le fil, la machine s'arrête. Il n'y a pourtant aucune vertu particulière au lien que j'ai coupé. Admirez les mouvements harmonieux d'un pendule qui se balance autour de son centre. Ce point immobile est une façon de nœud vital pour le pendule, car si j'y tranche l'attache, le mouvement circulaire s'arrête. Dans une machine électro-motrice, le contact de deux points métalliques qui ferment le circuit met tous les organes en branle ; ce contact interrompu, tout travail cesse. L'étrange propriété du bulbe rachidien n'est de même qu'une propriété d'accident ; elle ne tient point à la présence d'éléments anatomiques particuliers, elle n'assigne point à ce centre nerveux une vraie souveraineté. Le bulbe est comme un carrefour où passent tous les messages de l'instinct et de la volonté. C'est chose effrayante pourtant qu'à ce point, à ce seul point, soit suspendu le poids formidable d'un monde, car l'homme n'est-il pas un monde ?

Le bulbe rachidien est le prolongement immédiat de la moelle épinière ; elle se termine par une *protubérance*

annulaire, armée des prolongements dits cérébraux et cérébelleux. Ce centre nerveux est le régulateur de la locomotion. Ses lésions déterminent des mouvements locomoteurs anormaux et notamment des gyrations en sens divers. Comme dans le bulbe, il y a dans la protubérance une machine vivante dont tous les organismes sont coordonnés d'avance et qui se trouve munie d'une certaine provision d'énergie potentielle. Le régulateur qui ralentit ou accélère l'appareil peut être indifféremment une excitation céphalique de la volonté, ou une excitation externe. Quand je marche, la volonté ne donne point des ordres directs à tous les muscles qui, forcément, entrent en mouvement : elle frappe un seul point, et de ce point partent au même instant plusieurs courants moteurs.

Dans ce phénomène complexe la philosophie n'aperçoit que les deux extrêmes : la volonté, le mouvement de transport. Mais la volonté ne joue point un rôle nécessaire ni permanent : elle sert de force accélératrice ou retardatrice, elle n'est point la force motrice même ; on veut partir, on veut s'arrêter, on veut hâter le pas, on ne *veut* pas marcher. Pendant la promenade, le pas régulier ne sert qu'à mesurer le temps, et la pensée n'a nul besoin de suivre l'allure du corps. La locomotion n'est pourtant pas tout automatique ; il y faut un excitant externe à défaut de l'excitant interne. Après l'ablation du cerveau proprement dit, le poisson continue de nager dans l'eau, comme s'il n'avait subi aucune opération ; la grenouille mise dans un bassin nagera jusqu'aux bords, en sortira, et sur terre se tiendra immobile

jusqu'à ce qu'on l'excite à faire quelques sauts. Un pigeon, un lapin, garderont leur station familière ; ils feront seulement quelques pas, si on les pousse, puis demeureront immobiles dans leur attitude accoutumée. La station, qu'on le remarque, n'est, comme disent les géomètres, qu'un cas particulier de la locomotion, comme le repos est un cas particulier du mouvement. Aussi la protubérance annulaire gouverne-t-elle les tensions qui impriment au corps sa station normale. L'*attitude* la plus familière nécessite le concours d'une multitude de muscles et par conséquent de beaucoup d'appareils nerveux, qui pour cette fonction spéciale sont réglés par l'appareil central de la protubérance.

On ne sait trop, en vérité, quel nom donner à la force qui gouverne la locomotion et la station ? Si pour faire valoir les droits de la volonté on montre l'enfant qui s'étudie à marcher, que d'animaux ne peut-on citer qui, du premier coup, nagent, rampent, volent ? Est-ce d'ailleurs la volonté, ou n'est-ce qu'un instinct spécifique qui conduit les gauches efforts de l'enfant ? L'appareil qu'il essaye est déjà achevé dans tous ses linéaments ; l'exercice en fortifie, en assouplit les organes, mais n'y peut rien changer d'essentiel. Chez l'homme, peut-on nier qu'il y ait quelque chose d'inconscient, de *non voulu* dans la démarche ? « *Patuit incessu Dea ;* » quelle différence entre un pas lourd, noueux, terrestre, et certain pas ailé, souple et comme en suspens ? Aussi caractéristiques sont les variétés de la station ou de l'attitude. L'homme s'y révèle presque autant que dans l'expression involontaire. On y reconnaît le soldat, le

marin, le montagnard, le paysan, l'homme de cabinet. Les grands artistes seuls savent donner à un portrait la bonne attitude ; à travers l'artificiel, ils plongent dans le vrai. Pour eux, voir c'est deviner. Ils savent tout *poser*. Mais nul parmi les modernes n'a possédé cette faculté au même degré que Michel-Ange : ses chefs-d'œuvre sont le triomphe de l'*attitude*. Il a donné aux muscles une âme.

La volonté nous sert mal si nous voulons modifier nos attitudes naturelles. La grâce parfaite des mouvements de l'enfance en est la preuve : elle est remplacée par la roideur de l'âge mûr, trop préoccupé toujours de l'effet qu'il veut produire. Chaque fois que la personnalité intervient pour modifier la démarche ou la station, il semble qu'elle force le délicat mécanisme qui travaille si bien sous les doigts silencieux et légers de l'instinct. La danse ne charme que quand elle ne fait pas penser à l'effort : fi des contorsions, des convulsions, des bonds tétaniques, des frémissements rapides qu'une musique folle a peine à suivre !

A petits pas la physiologie conduit à la psychologie dans ce voyage à travers les centres nerveux. Jusqu'à la protubérance annulaire, on ne trouve que des conducteurs de sensibilité : dans ce nouveau centre, l'excitation externe transmise par le nerf semble se transformer en sensation : mais ce n'est pas encore la sensation des philosophes ; au risque de sembler trop subtils, les physiologistes sont obligés de distinguer une sorte de sensation brute de la sensation pure qui, dans les centres nobles, est livrée à l'élaboration de l'intelli-

gence. Jusqu'à la *protubérance,* le courant excitateur passe dans les cellules nerveuses sans y provoquer aucune résistance de la part de l'animal : dans la protubérance, la résistance commence et par conséquent la sensation. Mais c'est seulement quand le courant aboutit aux centres nerveux nobles, que la sensation se complète et met en branle les régulateurs de la volonté et de l'intelligence. Il n'est guère douteux qu'il y a des nuances, des étapes dans ce phénomène, que la métaphysique n'envisage que dans sa totalité. L'impression se métamorphose plusieurs fois avant de devenir une idée motrice : on peut se moquer d'une sensation qui n'est point sentie, d'une douleur qui n'est point éprouvée; mais si le langage philosophique est trop pauvre, les faits parlent assez éloquemment. L'ablation du cerveau jusqu'à la protubérance n'abolit ni les mouvements défensifs de la douleur, ni les cris plaintifs (1) : ôtez la protubérance, et la même impression ne produira plus qu'un cri mécanique, artificiel, automatique. Entre le cri qui n'est qu'un bruit et le cri qui implore, supplie, n'y a-t-il point une différence? De même, la sensation obscure et plus ou moins douloureuse qui naît de l'ébranlement de la substance grise de la protubérance n'est pas la sensation finale reçue, élaborée et transformée par l'esprit. Le dernier mystère s'achève dans la région la plus noble du cerveau.

Des expériences faites sur les animaux semblent prouver que la protubérance est le centre de la sensi-

(1) Travaux de MM. Longet, Vulpian.

bilité auditive. Privés de toutes les autres parties du cerveau, on en a vu montrer encore tous les symptômes de la frayeur, quand des bruits familiers signalaient un danger.

Il est assurément fort difficile d'imaginer comment la terreur peut se séparer de l'idée du péril : il en faudrait conclure qu'il y a dans l'être un instinct qui sert comme d'avant-coureur à l'intelligence du danger.

Toutes les émotions, agréables ou pénibles, paraissent ébranler un centre d'innervation involontaire en même temps qu'un centre d'innervation volontaire. Il y a certainement dans l'expression habituelle des émotions, dans le rire, dans les larmes, dans les gémissements, dans le soupir, quelque chose qui se soustrait à l'action immédiate de la volonté. Toute perception se dédouble : ce qui est perdu pour l'instinct est gagné par la raison. Chez l'un, la sensation est plus animale ; chez l'autre, plus rationnelle. Le rire éclate plus vite. plus franc, plus joyeux ; les larmes coulent plus promptement, les sanglots sont plus pleins et plus précipités chez l'enfant, qui vit d'une vie plutôt spécifique qu'individuelle. Moins la sensation fatigue les centres nerveux secondaires qui commandent à l'expression, à l'attitude, aux mouvements spontanés, plus durable et profonde est la trace qu'elle laisse dans les ténèbres sacrées de la tête. La sensation joue sur les êtres naïfs, impressionnables, enfantins, comme le vent sur les frêles graminées : les caractères d'une trempe solide s'enveloppent de calme, mais le fond y vibre toujours d'une vibration sourde et solennelle.

Personne ne réussit pourtant à se soustraire entièrement à la tyrannie des centres nerveux secondaires : les courages les plus résolus éprouvent en face d'un grand péril le frémissement involontaire de la chair. Le stoïcien a beau refuser à la douleur un nom, il sent la pointe du glaive qui s'est brisé dans sa chair.

Il est amusant quelquefois, plus souvent triste, de voir profaner, au profit des élans les plus vulgaires et les plus grossiers, tant de nobles noms qui devraient rester le privilége exclusif de la vie spirituelle, de cette vie que les mystiques appellent en leur beau langage la vie cachée. Les hommes se trompent eux-mêmes, bien plus souvent qu'ils ne trompent les autres. Combien croient aimer, qui ne savent ce que c'est qu'aimer, et qui prennent pour un effort sublime de l'âme l'égoïste satisfaction d'un appétit sans frein, sans générosité, sans choix. Et parmi ceux qui vivent aux plus hauts étages, en est-il beaucoup qui n'aient jamais senti une tendresse auparavant respectueuse, chevaleresque, oublieuse de tous les bas instincts, traversée tout d'un coup par une bouffée d'ardeur matérielle et par des images qui les remplissaient de honte et de trouble?

Toute sensation se dédouble, ai-je dit : entendre, écouter, ne sont point une seule et même chose. La protubérance annulaire entend, le cerveau proprement dit écoute. Le premier centre nerveux se livre au son, le deuxième s'en empare. Le premier jouit des sons vagues, indéterminés, sans limite; le second trouve son plaisir, plus idéal que physique, dans la mesure, le rhythme, la cadence, les combinaisons méthodiques et

définies; les accords, les gémissements, les soupirs capricieux des vents, le bruit monotone des eaux, les rumeurs de la mer et des bois, ne parlent qu'à une sensibilité toute physique.

Il y a, d'autre part, une musique savante et géométrique, faite pour plaire surtout à l'esprit; la grande musique a quelque chose pour les deux sensibilités, aussi tient-elle l'être tout entier sous son charme vainqueur. Tandis que les notes passionnées d'une phrase mélodique se détachent, pures et pénétrantes, les accompagnements, imitant en quelque sorte le vague des grands bruits naturels, les enveloppent d'harmonies plus flottantes et plus indécises, les portent ou plus loin ou plus près, tantôt les laissent saillir avec un accent plus dramatique, et tantôt les ensevelissent dans le flux de croissantes rumeurs. C'est la lutte sublime de l'ordre et du chaos.

Les *tubercules quadrijumeaux* jouent, à l'endroit des phénomènes optiques, un rôle analogue à celui de la protubérance annulaire dans les phénomènes auditifs. Comme on entend sans écouter, on peut voir sans regarder. Voir n'exige aucun travail mental ; c'est la sensation brute ; regarder est une opération où les centres les plus nobles ont part ; il y faut une certaine fixité, une certaine tension de l'esprit. Les objets matériels tantôt s'emparent de l'intelligence entière, et les dards qui s'en détachent vont percer et remuer les profondeurs mêmes de l'organisme intellectuel ; tantôt ils ne sont plus qu'une sorte de voile confus, un fond sur lequel la rêverie, le raisonnement, le souvenir, pro-

mènent de capricieuses images. Que de fois ne vous êtes-vous pas surpris, ayant lu des pages entières des yeux, sans que les caractères et les mots aient pu vous envoyer autre chose qu'une sensation tout inconsciente?

Il y a des hommes qui sont toujours comme enveloppés d'un nuage, et qui, littéralement, ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre. La vision interne leur cache la vision externe; le tourbillon des réalités passe autour d'eux, sans pouvoir les distraire du rêve. Mais si leur conscience, enfermée en son centre obscur, ne laisse rien arriver jusqu'à soi, la sensation ne reste pas moins maîtresse des dehors, des centres nerveux secondaires qui en sont comme des ouvrages avancés.

Chez les petits enfants, il n'y a qu'une sorte de vue inconsciente; leurs yeux se promènent lentement sur le monde, n'y cherchant que couleur et lumière; leur regard n'est pas encore dardé par la volonté et reste une sorte de rayonnement vague, indécis, étonné, un reflet du dehors et non du dedans.

Rien n'est plus difficile que d'analyser les phénomènes où l'individualité commence à paraître, où l'instinct confine à la volonté, la vie consciente à la vie inconsciente. Chaque centre nerveux est comme un petit monde, et quels moyens avons-nous de l'explorer, d'en reconnaître les fonctions? Il n'en est que deux, l'anatomie ordinaire et l'anatomie morbide. Le scalpel fouille les divers éléments anatomiques, en démêle les connexions, les groupements, en étudie les caractères.

L'observation médicale, procédant par induction, cherche à deviner les fonctions des centres divers nerveux, en observant les troubles organiques qui correspondent aux lésions qui s'y produisent.

Mais les deux méthodes sont hérissées de difficultés : la première se perd dans les descriptions, les minuties ; elle décrit des machines, sans en comprendre les mouvements ni le moteur ; la seconde est arbitraire, sans cesse trompée par les secrètes sympathies de l'organisme humain, sujette à prendre l'accident pour la règle, les coïncidences pour des rapports.

Comme toutes les sciences dans l'enfance, la physiologie est encombrée d'observations ou fausses ou incomplètes ; trop souvent l'anatomie croit voir ce qu'elle veut voir : le scalpel se perd dans les délicatesses et les nœuds gordiens des appareils nerveux. Brutalement, gauchement, on essaye les excitants les plus grossiers sur ces merveilles où la vie a abrité son exquise sensibilité. Aussi les centres nerveux secondaires dont j'ai dû parler sont-ils encore à beaucoup d'égards des pays inconnus, et l'on ne sait presque rien du rôle de quelques-unes de leurs parties. On est à peu près ignorant des fonctions du cervelet, cette portion visiblement si importante de la masse encéphalique. On sait seulement qu'elle contribue à coordonner les mouvements de la marche : c'est en quelque sorte un centre d'équilibre. Pour le reste, on n'a que des vues négatives ; on sait que le cervelet n'a point de part dans les opérations de la volonté ni de l'intelligence ; et enfin qu'il n'est point, comme le croyait Gall, le siége de l'amour physique.

Les lésions les plus profondes de cet organe paraissent ne produire qu'une sorte de désarticulation générale dans les leviers de la locomotion : elles laissent survivre les sens, la vue, l'ouïe, la sensibilité générale, et, dit-on, l'instinct générateur.

La curiosité philosophique souffre de la désolante ignorance des sciences expérimentales; elle a pourtant, ce semble, quelque profit à tirer de leurs observations incomplètes. Avant de franchir le vestibule de la pensée, elle doit visiter les centres nerveux secondaires rangés symétriquement sur l'axe du corps ou semés en désordre parmi les organes les plus essentiels de la vie. La métaphysique a trop longtemps confondu sous les mêmes mots toutes les fonctions, si variées, de l'être vivant. Elle les a d'ordinaire aperçues dans leur synthèse, leur totalité, leur confusion. Quand elle en a entrepris la classification, elle n'a eu d'autre guide que des idées préconçues et systématiques, et elle n'a point cherché à classer les fonctions par les organes.

Aujourd'hui la science entreprend à son tour de classer les fonctions de l'âme ; mais la localisation des facultés lui échappe encore ; en face d'un organisme nerveux elle n'aperçoit clairement ni de quel travail spécial il est capable, ni comment son action se règle. Chaque organisme particulier est une fonction où il reste pour nous quelques inconnues : que sera-ce donc de l'organisme entier, synthèse de tous les organismes particuliers ? les mystères ne s'ajoutent pas, ils se multiplient. Détruisez l'équilibre d'un monde solaire, et tous les soleils seront dérangés. Quelques vérités font pour-

tant saillie et surnagent au-dessus des abîmes ténébreux de la physiologie ; vérités que jamais on n'avait aussi clairement aperçues, et qui n'avaient été devinées que par quelques esprits pénétrants, libres et sans illusion, capables de juger la nature humaine en se plaçant en dehors et au-dessus d'elle.

Le point capital, le point indubitable qui chaque jour est mieux mis en lumière, c'est que l'énergie totale, enfermée dans l'être vivant, a des emplois absolument distincts : qu'une part seulement est au service de l'individu, que le reste va à l'espèce, à la vie inconsciente, instinctive. Il y a dans l'homme des centres d'activité multiples, non pas absolument étrangers les uns aux autres, mais tous capables d'efforts spontanés, indépendants. Il y a parmi ces centres nerveux une certaine hiérarchie.

Dans les étages inférieurs règne une sorte de volonté, qui s'ignore elle-même, si même on peut employer le nom de volonté pour une force régulatrice sans conscience, qui travaille aveuglément à conserver le mouvement vital, à renouveler les éléments anatomiques, à perpétuer des caractères spécifiques et des formes héréditaires ; à l'étage supérieur seulement, où je n'ai pas encore pénétré, cette volonté sourde et fatale se trouve remplacée par la volonté libre, individuelle, spontanée, personnelle. Dans les départements de la vie animale, les impressions externes ne subissent que deux métamorphoses au plus ; ou bien, dans un centre d'activité réflexe, elles se transforment directement en mouvements musculaires, sans éveiller aucune sensibilité, ou

bien elles se transforment en sensations brutes, qui réveillent au fond de l'être une sensibilité privée encore de conscience et d'intelligence. La troisième, la dernière métamorphose, celle de la sensation en idée, n'est accomplie que dans les centres de la vie supérieure.

Il y a bien véritablement non-seulement un abîme moral, mais encore un détroit physique entre les deux mondes de la conscience et de l'inconscience, de l'idée et de l'animalité. Ces deux univers sont bien séparés, bien qu'ils demeurent sans cesse en communication. Dirai-je que le premier est l'esclave du second, ou le second l'esclave du premier? A celui qui me fera cette question je demanderai moi-même : Vivez-vous dans la chair ou vivez-vous dans l'esprit? Ouvrez-vous votre être, comme une hôtellerie banale, à toutes les sensations, sans chercher à les retenir, à les asservir, à en extraire des idées, des lois, des enseignements? Ne surnagez-vous jamais au-dessus des choses concrètes, pour vous élever vers les abstractions? Livré aux mouvements vils et confus du monde animal, menez-vous votre vie comme l'année mène les mois et les saisons? Vos pensées et vos émotions, devenues de simples reflets, se suivent-elles du matin au soir, de la jeunesse à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse, déterminées, uniformes, rhythmées, comme les flux de la mer, le lever quotidien des astres, le retour des moissons? Quand vous naissez, votre vie peut-elle être écrite d'avance ; quand vous mourez, mérite-t-elle d'être écrite? Ne sentez-vous d'autres besoins, d'autres désirs, d'autres appétits que ceux de cette multitude qui naît, vit, fourmille, fait

l'amour, tue, mange, lutte, mer d'hommes qu'un vent inexorable pousse à des rives inconnues ? Êtes-vous homme, comme le serpent est serpent, comme le chacal est chacal ? Vous laissez-vous porter joyeusement sur la marée montante de la force, de la santé ? Votre gaieté est-elle puissante, bestiale, retentissante, et se fait-elle place partout, bruyamment, sans vergogne, et sans merci ? Votre faim, votre soif, vous semblent-elles des fonctions sacrées ? Vous complaisez-vous, avec une joie pleine et âpre dans la possession des choses matérielles, champs, bois, maisons, métaux, pierres ? Votre avarice étend-t-elle la main sur le plus lointain avenir et est-elle jalouse de ceux qui ne sont pas encore nés ? Vous est-il aisé de considérer vos misérables intérêts comme le pôle et le centre des affaires humaines, de clouer toutes vos ambitions, vos ardeurs, vos espérances, sur un mince espace ? N'êtes-vous occupé qu'à parer votre demeure, une prison, et votre terre, un tombeau ? Subissez-vous si docilement les leçons et les pressions de l'instinct, que vous ayez fini par en confondre les incitations ou tendres ou fougueuses avec vos propres volontés ? Croyez-vous choisir, quand vous êtes choisi, vous sentez-vous libre quand vous êtes conduit ? Trouvez-vous que tout soit bien dans votre temps, votre pays, votre hémisphère ? Craignez-vous d'être seul ? Avez-vous besoin de marcher en troupeau et de mêler votre voix au formidable unisson d'une foule ? Avez-vous une haine native pour ceux qui osent chercher l'éternel, l'au delà, l'absolu, et dont la main hardie fait sonner creux les idoles de théâtre, devant lesquelles s'agenouille la

faiblesse humaine ? Souffrez-vous de toute blessure faite à l'erreur, au mensonge, à la bêtise, en une fibre chère et secrète ?

La vanité spiritualiste sied mal à ceux qui aiment complaisamment le vieux train du monde : la pensée n'est pas la vraie souveraine de ceux qui n'ont jamais ressenti le mal douloureux de l'inconnu, du nouveau, du meilleur, et qui n'ont jamais vu se dresser au terme de leurs efforts le doigt dérisoire du doute. Heureux, faut-il dire, ou malheureux ceux qui vivent de la vie cachée ! qui ont vu se lever à côté d'eux comme un spectre d'eux-mêmes, qui jamais ne les quitte et qui regarde avec un énigmatique sourire et des yeux pleins de pitié leurs peines et leurs plaisirs !

Aux cris aigus, âpres et dissonants du combat de la vie, ils répondent par un murmure : A quoi bon ? Quand tous regardent la terre, ils regardent le ciel. Ils ne sont pas seulement acteurs, ils osent être témoins. Ils écoutent le bruit de l'humanité, comme on écoute le bruit des eaux ou des vents. Ils sentent venir à eux la vibration des mondes les plus éloignés, des événements qui ont fui dans les nuits du passé. Prophètes, ils s'inclinent sur les choses futures. Ils pensent.

Mais quoi ! pour faire les plus grands, les plus constants efforts afin de se dégager des étreintes de l'animalité, on n'en porte pas moins sans cesse au flanc le fer douloureux de l'instinct, de la souffrance, de la passion, de l'appétit brutal. Les élus que ravit la vision des idées pures, qui ont faim et soif de vérité, qui savent comprendre les harmonies de l'ordre universel, ne

peuvent échapper à la sourde, lâche et muette tyrannie des sens, des organes, des incitations spécifiques. L'âme pensante ne peut détruire les âmes inférieures qui remuent la bête. Ceux qui s'abusent le moins sur les mobiles des actions humaines, et qui savent le mieux reconnaître la griffe féline sous les caresses de l'amour, le féroce instinct de conservation sous le courage, le parasite sous l'ami, la livrée du despotisme sous le manteau du tribun, l'homme sous le prêtre, ceux-là, s'ils sont sincères, doivent sentir en leurs propres veines circuler des gouttes du poison d'égoïsme mêlé au sang même de notre espèce. Le moraliste aperçoit mieux que les autres combien il est loin de la sainteté. Le critique, dont la vie se passe à fouiller l'âme humaine et qui s'est fait comme une seconde vue pour descendre dans les ténèbres de la vie cachée, n'est pas forcément un grand caractère.

Il est matériellement impossible que le régulateur central de l'être échappe à son étroite solidarité avec les centres secondaires; et pour ne parler que des plus humbles, il est visible que les régulateurs du système du grand sympathique exercent une action despotique sur les opérations les plus hautes de l'intelligence et de la volonté. En gouvernant la circulation, ils exercent une influence indirecte sur l'esprit. Ce n'est pas qu'ils lui dictent à voix haute et distincte telle ou telle pensée, telle ou telle volonté; mais en tenant sous leur dépendance les nerfs vaso-moteurs de la circulation encéphalique, ils déterminent en quelque sorte la température et le *ton* du monde cérébral. Des pressions inconscientes,

inconnues, arrêtent ou précipitent sans cesse l'essor de l'énergie humaine. Un je ne sais quoi tend et détend perpétuellement le ressort de la pensée. Au-dessous de la volonté roule un courant caché d'émotions, d'aspirations vagues mais tyranniques, d'affinités remuantes, de sous-entendus hypocrites. La maison de verre à travers laquelle l'esprit regarde l'univers change à notre insu de couleur. Comme nous nous transformons, tout se transforme. Le prisme invisible tourne surtout avec vitesse devant la femme, l'enfant, le poëte, l'anémique. Sur ces claviers délicats, les touches rebondissent plus promptement sous les moindres pressions.

Mais outre ces influences fugaces et capricieuses qui déroutent toute prévoyance, qui troublent sans cesse les opérations psychiques, il est des actions plus profondes, plus permanentes, liées à l'activité des centres nerveux secondaires. Une force secrète, opérant par contre-coup sur des départements circonscrits du centre cérébral, y opère souvent des ravages continus, et y détermine des troubles durables. Tantôt la vie intellectuelle est seule atteinte; elle se trouve poussée dans des directions fatales, et ne peut plus échapper à l'obsession de certaines pensées; l'esprit, s'aiguisant dans un sens, de tous les autres côtés devient obtus. D'autres fois, le ressort de la vie volontaire se brise; l'âme n'est plus comparable qu'à un vaisseau démâté, sans boussole ni gouvernail, lourd jouet de tous les vents et de tous les flots. Mais les centres secondaires asservissent surtout la sensibilité : tantôt ils la paralysent et tantôt ils l'irritent. Parfois ils l'hébêtent et l'avilissent; parfois

ils lui prêtent une délicatesse morbide et se jouent de ses tourments.

Étranges mystères ! entre quels écueils la pensée, la volonté, la sensibilité, ne sont-elles pas entraînées ! partout des piéges, partout des toiles invisibles qui se tendent, des abîmes qui s'entr'ouvrent. A ce petit réduit qui sert d'asile à la vie individuelle, aboutissent des forces sans nombre : celles qui promènent les astres dans les cieux et celles qui impriment à l'atome organique ses mouvements invisibles, celles qui soutiennent les molécules organiques dans un équilibre toujours mobile, celles qui président à la naissance mystérieuse du moindre élément anatomique, celles qui se jouent dans les métamorphoses de la vie embryonnaire, celles qui rattachent le présent au passé, l'individu à l'espèce, et celles enfin qui sur cette trame tissée par l'éternité tendent des fils nouveaux et dessinent des contours imprévus. Dans ce microcosme est caché toute science humaine : en ces bornes étroites s'enferme le *moi*, ce qui nous fait véritablement ce que nous sommes : espérances, ambitions, vues de l'éternel, du divin, de l'absolu, rêves d'amour immortel, suprêmes joies et suprêmes douleurs. Tout est là : et ce frêle instrument, si fragile que la nature l'a caché entre de rudes parois osseuses, a des frémissements qui traversent le temps et l'espace et se répandent à travers toutes les infinités.

CHAPITRE III

LE CERVEAU.

La science n'est pas l'inflexible vêtement d'une idole immobile; elle ressemble plutôt à ces lâches draperies qui, sur les statues grecques, entourent le corps sans le cacher, et semblent seulement en mieux accuser les mouvements et les courbes. Mais quoi ! si sous cette enveloppe et ces plis onduleux, le corps, les muscles, les os, disparaissaient pour ne laisser place qu'à je ne sais quoi de fluide et d'insaisissable ! Je crains que cette comparaison ne s'applique trop bien à la science du cerveau.

En franchissant le dernier seuil des centres nerveux secondaires, pour pénétrer dans le sanctuaire, on arrive en pays inconnu. La physiologie a fait, en ce siècle, des découvertes nombreuses dans le système de la moelle épinière et du grand sympathique : elle commence à connaître assez bien les régions de la vie inférieure, des mouvements inconscients, de l'animalité spécifique. Elle en classe, elle en localise même les

fonctions; elle démonte l'homme automate et en examine à loisir les moindres ressorts. Mais de l'homme-pensée, de l'homme-volonté, de la vie cachée, de l'âme individuelle, ce mystère des mystères, que sait-elle? Elle est encore occupée à tracer de lointaines parallèles, sans pouvoir pousser des tranchées directes sur la redoutable forteresse. Elle l'aperçoit pourtant de loin, elle sait que c'est là, dans les hémisphères cérébraux, que naît toute pensée, que surgit toute volonté, que toute sensation est perçue, toute émotion ressentie. De la chambre obscure du crâne, l'esprit aperçoit le tableau changeant du monde infini : cette substance grise, insensible au scalpel, aux irritants physiques et chimiques, est le foyer de toute douleur, de tout plaisir, de toute émotion, de toute passion, de toute volonté. Dans cette masse blanchâtre, qui sur la table de l'anatomiste semble si inerte, si peu complexe et si grossière, qu'Aristote (1) la prenait pour un vil viscère et Buffon pour un mucilage, sont logés des petits appareils d'une sensibilité exquise, des régulateurs d'une

(1) Il est bien singulier qu'on ait méconnu si longtemps la haute fonction du cerveau, si l'on songe qu'Hippocrate l'avait nettement définie. « C'est par le cerveau, dit-il, que nous sommes fous, que nous délirons, que des craintes, que des terreurs nous assiégent... Les plaisirs, les joies, d'une part, les peines et les chagrins, de l'autre, ne viennent que de là. C'est par là que nous comprenons, voyons, entendons, connaissons le laid et le beau, le mal et le bien, l'agréable et le désagréable. » (*De la maladie sacrée*, traduction de M. Littré.) Pythagore et Platon acceptèrent l'opinion du médecin de Cos.

inconcevable ténuité, qui obéissent aux caprices et au souffle des plus éphémères sensations.

Quel contraste entre l'instrument et le travail accompli, entre l'organe et la fonction ! Dans ces cellules blanches et grises, ces cordons entrelacés et comme échevelés en tous sens, dans ces lourds enroulements des circonvolutions, pareils aux nœuds d'un serpent endormi, qui aime à voir l'expression matérielle de la grandeur de l'homme, le gage vivant de sa dignité, de sa primauté spirituelles ? Il semble qu'il y ait une disproportion trop choquante entre le moyen et le but, un manque d'harmonie, de proportion.

A vrai dire, nous mesurons volontiers les choses à des normes purement matérielles : la masse, le poids, l'étendue, le volume, nous frappent plus que de raison. Quel œil, quel microscope est jamais descendu dans les profonds abîmes du monde cérébral ? Dans ce petit espace remuent des systèmes plus complexes que les systèmes célestes, des constellations organiques plus étonnantes que celles qui parsèment l'infini : une force unique détermine les formes et les mouvements des grands corps qui courent dans l'espace ; mais ici sont enfermées des forces sans nombre comme en champ clos ; elles s'y marient, s'y épousent, s'y fécondent, s'y métamorphosent sans relâche. La phrénologie a cru découvrir les lois de ce microcosme : elle y a tracé, comme on fait dans le ciel, des constellations nombreuses. Mais ces généralisations prématurées sont aujourd'hui tombées dans le plus profond discrédit ; et l'on relègue dans le cabinet des charlatans ces têtes de

plâtre, où les disciples de Gall traçaient la géographie fantastique des passions et des instincts.

Il y a pourtant dans la phrénologie un peu de bon grain mêlé à tant d'ivraie. L'absurdité consiste à juger de la qualité par la quantité, du dedans par les sinuosités et les accidents du dehors; à mettre arbitrairement la classification des *bosses* en parallèle avec une classification psychique, arbitraire d'ailleurs, sans finesse ni rigueur philosophique. L'idée juste, mais pressentie plutôt que démontrée, consiste à localiser les fonctions psychiques diverses en des départements distincts de l'encéphale. Il n'est plus guère douteux que le principe de la division du travail ne doive être appliqué au travail cérébral, et que le monde de la pensée se subdivise en provinces dont chacune a ses attributions caractéristiques. Le cerveau est une collection d'appareils nerveux, tout comme la moelle épinière; seulement ces appareils, groupés les uns près des autres, ont des connexions très-prochaines : ils se servent mutuellement de régulateurs, ils échangent perpétuellement de l'énergie motrice; leurs vibrations se fondent, s'ajoutent, se superposent sans difficulté.

Une comparaison grossière fera bien comprendre en quoi la phrénologie diffère de l'anatomie achevée du monde cérébral. Nous voici, je suppose, devant les vastes bâtiments d'un atelier de construction; de cet atelier sortent chaque année des locomotives et des machines à vapeur fixes. Le phrénologue peut se comparer à celui qui, voyant deux édifices principaux, dirait sans hésiter : « Dans l'un se font toutes les

locomotives, dans l'autre les machines fixes. » Connaîtrait-il vraiment le mode de construction de ces engins, s'il s'en tenait à cette simple vue et se contentait de les voir sortir, tout prêts à entrer en action? Entrez, et vous verrez une division du travail qui n'a aucun rapport servile avec les fins dernières qu'on se propose. Quelle qu'en soit la destination, les chaudières se font toutes dans les mêmes ateliers; des engins, disposés suivant une savante hiérarchie dynamique, coupent, tournent, taillent, dépècent continuellement les organes élémentaires des appareils les plus divers. Le cerveau est semblable à cet atelier : on en voit sortir, qu'on me permette le mot, des instincts, des pensées, des penchants, des volontés, des actes ; mais on n'aperçoit qu'un résultat final; l'enchevêtrement, la subordination, la hiérarchie des moyens échappe. Les différentielles de la vie cérébrale demeurent obscures, imperceptibles; les intégrales seules se détachent du dedans au dehors, et l'analyse imparfaite ne sait comment les décomposer ni comment retourner au point de départ.

La phrénologie se borne à de grossières approximations, quand elle mesure l'intensité des passions, les ardeurs de l'instinct et de la volonté, l'essor de la pensée, aux rondeurs vagues et aux gonflements de l'enveloppe crânienne. La tête n'est point une montagne dont la topographie suffise : il faut y entrer, en suivre les couches et les riches filons. C'est ce qu'a tenté l'anatomie; mais son œuvre, toute descriptive, est jusqu'ici demeurée stérile. Elle peint des tissus, des élé-

ments anatomiques, elle ignore la dynamique de ces petits édifices moléculaires; elle reste en face de ces amas cellulaires, comme un œil ignorant en face des désordres lumineux du ciel. Elle connaît les caractères d'un livre, elle ignore le sens des mots.

Il n'est pas une partie du cerveau dont l'anatomie puisse fixer avec une certitude achevée le rôle fonctionnel; le style de l'architecture vitale lui échappe; interrogez-la sur le rôle des *couches* dites *optiques*, des *corps striés*, des *commissures* qui joignent les deux hémisphères, du *corps calleux*, de la *voûte à trois piliers*, de la *commissure antérieure*, vous resterez confondus de la profondeur de son ignorance. Demandez-lui pourquoi il y a deux hémisphères symétriques, ses réponses seront vagues, puériles, embarrassées; elle ne saura comment mettre d'accord le dédoublement, le dualisme visible de l'organe avec l'unité psychique de la fonction. Les rapports les plus généraux qu'elle s'efforce d'établir ont toujours quelque chose d'ambigu, de forcé; et comment peut-il en être autrement? On s'efforce de classer les cerveaux d'après les caractères que j'appellerai externes, tantôt d'après la forme, tantôt d'après le volume, tantôt d'après la richesse des circonvolutions, c'est-à-dire d'après leur surface supposée développée, tantôt par le poids et le volume. Ces caractères sont assurément importants, mais ce ne sont pas les plus importants. Il n'y a rien d'arbitraire en cette précieuse substance, où se concentre le plus pur de l'être, rien qui doive être dédaigné. Mais ses modalités sont surtout liées à ce que

l'anatomie statique ne peut apercevoir, aux transformations continuelles des mouvements, de la composition chimique, de la forme, aux relations dynamiques des éléments anatomiques innombrables qui la composent. Même au point de vue purement chimique, le plus grossier, le plus tangible, que ne reste-t-il pas à apprendre? Un grand nombre de chimistes en sont encore à croire que la richesse intellectuelle du cerveau tient seulement à sa teneur en phosphore : il y a très-peu de temps qu'un jeune savant allemand, Liebreich, a découvert et isolé le *protagon*, principe défini cristallisable dont les métamorphoses isomériques forment toutes les matières grasses acides ou neutres, phosphorées ou simples, que l'analyse avait trouvées dans le tissu encéphalique. Le protagon caractérise tous les centres nerveux ; il s'y associe à d'autres corps, semblables à ceux qu'on trouve dans la fibre musculaire. De même que la substance du muscle, celle du cerveau et celle de tous les centres nerveux est soumise à une perpétuelle oxydation. Tout travail, tout mouvement, toute modalité fonctionnelle la brûle, c'est-à-dire l'épuise. Dans ces petits laboratoires s'opèrent des métamorphoses continues. Vouloir, c'est littéralement dépenser de la force.

La maladie dira-t-elle le secret de la santé, et l'anatomie morbide sera-t-elle plus heureuse que l'anatomie proprement dite? Il faut se résigner à confesser que non : l'œil curieux du physiologiste ne découvre souvent aucune lésion dans les cerveaux où il en cherche, ou s'il en trouve une, il ignore d'ordinaire comment

elle se lie aux troubles fonctionnels qui ont déterminé la maladie et la mort. On ne peut dire avec certitude : ceci a produit cela. L'équilibre de la santé une fois rompu, les désordres se multiplient, s'aggravent et s'enchevêtrent si bien que l'analyse la plus fine, trompée par les sympathies et les solidarités de la vie, ne sait souvent d'où est parti le premier ébranlement. Quand le cerveau a reçu des blessures visibles, béantes, palpables, la vie tout entière n'est plus qu'un désordre, la vie supérieure au moins, car la bête parfois peut accomplir encore ses fonctions. D'autre part, les fonctions mentales peuvent être absolument dérangées sans que le cerveau montre aucune déformation, aucune monstruosité apparente. Faut-il qu'un homme soit couvert d'ulcères ou privé de quelques membres, pour que le médecin le prenne en pitié? Qui ne sait que la maladie perfide peut user lentement les ressorts intimes de la vie, sans en détruire les délicates enveloppes : le flot ne s'écoule pas toujours par de larges fissures, il peut se perdre dans le sable, et lentement disparaître. Pense-t-on qu'il y ait des différences visibles entre le cerveau de l'homme à jeun et celui de l'homme ivre? Si quelques molécules d'alcool peuvent déranger l'équilibre des organismes cérébraux, doit-on espérer que tous les orages de la vie interne, tous les troubles, toutes les incohérences, se traduiront complaisamment par une altération visible des tissus en des points constants et déterminés?

Il est infiniment probable que la substance encéphalique n'est pas un tout indivis, une sorte de nébuleuse

matérielle indistincte, qu'elle se divise en régions naturelles, en petits systèmes nerveux dont chacun a un rôle, une fonction, un régulateur. Cette géographie fournirait la seule base solide à la classification des modalités et des virtualités psychiques. Mais elle est à peine ébauchée ; l'embryogénie révèle seulement que les cinq lobes de chaque hémisphère, le frontal, le pariétal, le temporal, l'occipital, l'insula, sont des provinces indépendantes. Gratiolet, si pénétré de l'unité de l'intelligence, reconnaissait pourtant que le devant du cerveau était plus digne que le second ; il pensait qu'il y a dans l'encéphale des départements séparés, non pour l'esprit, mais pour les sensations ; les nerfs olfactifs, gustatifs, optiques même, aboutissent à des régions différentes ; la sensibilité, comme un organiste, a sous la main des claviers et des registres différents. Bien plus, certains phénomènes tendent à prouver que les nerfs d'un même sens contiennent plusieurs variétés de filaments élémentaires. Le nombre des couleurs, des sons, des goûts, des sens, des impressions tactiles que nous pouvons percevoir est strictement limité. Le nerf est un instrument qui ne peut rendre que certaines notes et certains accords : les combinaisons de ces notes sont en nombre infini, mais elles n'en sont pas moins distinctes. La vibration nerveuse n'est jamais vague, diffuse, sans limites. Au morcellement de la sensation répond le morcellement des siéges de la sensation. Helmholtz a montré que les sons se décomposent comme les couleurs. Dans la nature tout est précis, défini, géométrique.

Mais s'il s'opère une véritable division du travail en toute sensation, et si chaque sensation se localise, peut-on imaginer quelque chose de semblable pour le travail de l'intelligence? Les philosophes ont de tout temps échafaudé des classifications psychiques, ils ont distingué les diverses fonctions, les facultés et les passions de l'âme, et ils se refusent néanmoins à admettre qu'à la diversité des fonctions réponde la diversité des organismes? Il ne leur semble pas attentatoire à la spiritualité du principe pensant de le lier, de l'asservir aux formes et aux éléments de la vie; mais cette spiritualité leur semblerait compromise si son instrument perdait je ne sais quel caractère abstrait d'unité. L'unité existe-t-elle dans le cerveau entier plutôt que dans un hémisphère ou dans un lobe? Qu'est-ce que cette unité matérielle qu'on veut donner pour garantie à l'unité spirituelle? L'instrument de la pensée n'est-il pas composé d'un nombre incalculable d'éléments anatomiques, et ces éléments de molécules, et ces molécules d'atomes distincts? Faudra-t-il jeter au feu tous les traités sur l'âme des philosophies anciennes et modernes? La psychologie n'est-elle vraiment qu'un labyrinthe de mots? N'aura-t-on plus le droit de faire des distinctions dans les facultés mentales? La mémoire sera-t-elle la même chose que l'imagination, celle-ci que la puissance d'abstraire? Et si ces distinctions sont fondées en fait, qu'y a-t-il de révoltant à admettre qu'elles sont en corrélation avec des subdivisions particulières du cerveau? Les facultés de l'esprit se scindent si bien qu'on peut cultiver les unes aux dépens des autres, que la maladie,

la folie, peuvent atteindre les unes sans toucher aux autres. Il n'y a pas deux hommes qui présentent exactement la même combinaison de virtualités intellectuelles et affectives. Bien plus, il n'est pas un homme chez lequel cette combinaison ne varie lentement depuis la naissance jusqu'à la mort. La sensation n'est-elle point la maîtresse de l'esprit avant le raisonnement? La mémoire, qui n'est qu'une sorte de réceptivité passive, s'affaiblit presque toujours chez ceux qui épuisent leur énergie potentielle dans la combinaison *voulue* des abstractions idéales. L'instrument intellectuel peut avoir la plus admirable souplesse, la plus exquise sensibilité chez ceux dont les facultés affectives sommeillent ou sont mortes. Il est superflu de développer des vérités si banales : je n'en veux conclure qu'une chose, c'est que les fonctions psychiques étant distinctes, on peut croire raisonnablement que leurs organes ne sont point confondus.

Mais on peut concevoir deux modes de morcellement dans les organismes vivants : d'une part, certains éléments anatomiques peuvent se grouper, se localiser; d'autre part, un élément anatomique peut se prêter à des systèmes de mouvement différents, et par là jouer pour ainsi dire un certain nombre de rôles divers. Dans le premier cas, les fonctions diverses s'accomplissent en des points divers ; dans le second plusieurs fonctions peuvent s'accomplir au même point. Superposez ces deux causes de variabilité phénoménale et les variations n'ont en quelque sorte plus de limite. On peut très-bien admettre que dans l'état normal il y ait une distribution particulière des éléments anatomiques dans le cerveau

qui soit en rapport avec la variété de ses fonctions, bien que chaque élément ou groupe anatomique possède une richesse variable de modalités. Ne voit-on pas, dans l'ordre des phénomènes de la sensation même, qu'un nerf sensitif peut perdre la modalité thermique et conserver la modalité douloureuse et tactile ou réciproquement? Qu'un nerf peut perdre la faculté de transmettre le goût d'un aliment sucré et conserver celle de transmettre le goût d'un amer? L'élément anatomique est un clavier où quelques notes peuvent se casser. Le nerf optique devient souvent comme opaque à certaines couleurs. Il est donc naturel d'admettre que les éléments anatomiques de la substance du cerveau aient une gamme très-étendue de mouvements et par conséquent de fonctions : leur virtualité s'exalte sans doute très-facilement, car on a vu l'intelligence survivre longtemps à des blessures accidentelles du cerveau (1).

Suivant M. Flourens, la faculté de percevoir, de juger, de vouloir une chose, réside dans le même lieu que celle d'en percevoir, d'en juger, d'en vouloir une autre. Quand on fait artificiellement, sur des animaux,

(1) M. Trousseau a cité un officier qui avait reçu une balle dans le cerveau qui était entrée par une tempe et sortie par l'autre, et qui, observé pendant trois mois, jouissait non-seulement de l'intégrité de ses facultés, mais encore avait beaucoup d'entrain et de gaieté. M. Vulpian a vu un blessé de 1848, ayant reçu une balle dans les parties antérieures du cerveau, qui, pendant quatre mois, se montra en parfaite possession de son intelligence, mais fut emporté, dit-il, en peu de jours, par une méningite amenée par des causes très-obscures.

une lésion assez étendue des hémisphères, on voit comme résultat immédiat tous les instincts, toute l'intelligence disparaître ; mais les jours suivants ces suites immédiates se dissipent, et l'on constate le retour progressif, mais d'ensemble, de tous les instincts, de toute l'intelligence. Ces faits semblent militer en faveur de la richesse des modalités de l'élément anatomique cérébral : mais rien ne démontre que cette richesse ne puisse pas coïncider dans les circonstances ordinaires avec une localisation particulière des fonctions et une certaine division du travail intellectuel. La méthode expérimentale résoudra peut-être quelque jour ces délicats problèmes, si elle peut mettre la main sur des substances toxiques dont l'action se concentre dans des régions particulières de l'encéphale, comme paraît le faire par exemple la belladone.

Aujourd'hui, la science n'a qu'un fait important à invoquer en faveur de la localisation des fonctions cérébrales, c'est l'*aphasie*, singulier accident qui se caractérise par l'abolition plus ou moins complète de la faculté du langage articulé et qui paraît s'accompagner d'une lésion circonscrite et locale de la troisième circonvolution frontale gauche. En faveur de la théorie de la localisation de la faculté du langage, un éminent physiologiste, M. Broca, a réuni un nombre très-grand de faits : on lui en oppose beaucoup d'autres et l'on comprend aisément que l'explication de semblables phénomènes soit soumise à de grandes difficultés. Si l'on signale des cas de lésion du lobe antérieur gauche sans aphasie, on peut répondre que la vie du cerveau étant double, le

lobe sain a suppléé le lobe malade. Tantôt les aphasiques ne sont pas en état de démence, et alors la lésion cérébrale peut être logiquement rapportée à l'abolition du langage ; tantôt ils ont perdu toutes les facultés mentales, et alors la lésion peut s'expliquer par la folie. Quelquefois l'aphasie est incomplète et certains mots sont sauvés du naufrage. Quelquefois enfin il y a aphasie sans qu'aucun des lobes antérieurs soit visiblement lésé.

Si l'on examine la question philosophiquement, on peut se demander si l'aphasie n'est que l'abolition accidentelle de certains mouvements, loin d'être l'abolition de la faculté mentale qui commande ces mouvements. La faculté du langage même peut difficilement être considérée comme une fonction élémentaire, comme une différentielle de l'esprit. Que suppose, en effet, le langage articulé? La mémoire des mots et des choses que les mots représentent, la mesure du temps qui règle la vitesse des sons, la réflexion qui coordonne les mots suivant une suite logique, l'émotion qui gradue les intonations, enfin le clavier matériel sur lequel tous ces déterminants impriment leur action commune et symbolique. L'*aphasie* brise le clavier, mais peut-on dire qu'elle supprime les déterminants ? Le langage articulé est-il une faculté unique, primordiale, ou y a-t-il des *espèces* psychiques logées çà et là dans le noir réduit de l'encéphale ? et peut-on croire que l'articulation soit une de ces espèces ? Ces doutes, ces obscurités ne diminuent point, ils rehaussent plutôt l'importance des observations relatives à l'aphasie.

Les faits sont déjà nombreux, chaque jour on en signale de nouveaux; mais ils sont difficiles à observer, plus difficiles à bien interpréter.

Au résumé, on peut dire, ce semble, sans offenser le bon sens et sans porter atteinte à la dignité de l'âme, qu'à la variété des fonctions doit correspondre la variété des organes; mais nous n'apercevons pas encore les frontières naturelles du cerveau, nous ne distinguons point les provinces diverses de la confédération psychique, tant ses membres vivent en harmonie, unissent leur action et règlent leurs mouvements les uns sur les autres. L'union nous cache la variété. Douleurs, plaisirs, volontés, rêves, troubles de la passion, sereines visions de la pensée pure, tout se mêle et se noie dans l'unité de la vie.

CHAPITRE IV

LE SOMMEIL. — LA FOLIE.

Cherchons pourtant, cherchons encore : l'anatomie, la physiologie, les sciences positives n'éclairent pas assez la nuit cérébrale : l'ombre enveloppe les mécanismes, les mouvements intestins, les régulateurs auxquels se lie le plus noble travail de l'existence humaine. Le monde du cerveau est comme une voie lactée en désordre où l'on ne peut séparer les systèmes ; ne pouvant classer les organismes, la philosophie essaye péniblement de classer les fonctions ; elle établit des catégories mentales, sans être assurée que ces catégories répondent à des réalités vivantes ; elle compose une âme psychologique, comme à travers un masque on chercherait à refaire un visage.

En ces études difficiles, où il n'y a plus de méthode précise, où les inconnues se pressent, se mêlent, se superposent, il y a avantage à rechercher d'abord des cas singuliers, des états spéciaux où la vie cérébrale se dépouille d'une partie de ses attributs. Le sommeil,

l'ivresse, la folie, sont au nombre de ces états singuliers. Ils fourniraient quelques données sur les rapports mystérieux de l'âme et du corps si l'on réussissait à saisir des rapports constants entre certains troubles ou phénomènes de l'ordre purement matériel et des modalités particulières de la vie psychique. En dépit de sa banale régularité, le sommeil a de tout temps été l'objet des méditations de la philosophie.

Physiologiquement, le sommeil est un ralentissement de la circulation cérébrale : aussi toute accélération subite du flux sanguin le trouble ou même l'interrompt ; qu'elle soit produite par une douleur physique, un bruit insolite, une forte émotion rêvée. L'ennemi le plus acharné du sommeil, c'est la cérébration volontaire, qui constamment attire le sang au centre encéphalique ; le travail de la réflexion volontaire consomme ce qu'il y a de plus précieux dans notre suc nourricier. Partout où s'exerce une fonction, le sang afflue ; le mouvement échauffe les muscles, la tension de l'esprit congestionne le cerveau. Tous les stimulants cérébraux gênent le sommeil, l'excès de chaleur en accélérant la circulation, l'excès de froid aux extrémités et à la surface en provoquant une réaction vers la tête, les troubles de la digestion, par les sympathies de cet organe avec le cœur et les poumons : mais les stimulants les plus tenaces et les plus subtils sont ceux qui ne viennent point du dehors. Les douleurs inconsolées, les angoisses de l'inquiétude, les calculs de l'ambition, les projets de la haine, voilà les tristes compagnons qui pendant les longues nuits tiennent tant de paupières ouvertes. Qui

n'a senti, pendant la veille, une sorte de lucidité impitoyable, quand il demandait l'oubli? Qui n'a été effrayé alors des prodigieux élans de sa propre pensée ? Qui n'a sondé inutilement les abîmes des souvenirs, attaché en vain sa pensée, comme un lierre suppliant, à des images indifférentes ou chères, pour éviter quelque fantôme que la nuit rendait plus visible? Qui n'a dans ce silence universel des hommes et des choses, entendu des symphonies intérieures sans fin, des murmures et des voix plus pathétiques, des accents plus terribles ou plus doux? Nous sommes tous éloquents quand nous parlons à l'invisible. Mais l'invisible n'a ni merci ni pitié, et ces transports de la pensée, si rien ne les interrompt, la poussent doucement sur la pente de l'hallucination et de la folie.

Si les stimulants de la circulation cérébrale s'opposent au sommeil, tout ce qui agit en sens inverse peut être considéré comme narcotique; la fatigue musculaire diminue l'excitabilité du cerveau : la fatigue cérébrale produit le même effet quand l'esprit a été exercé sans être trop irrité. Le travail de la digestion est aussi favorable au sommeil, parce qu'il attire le sang vers l'estomac, à la condition que dans les aliments il n'y ait point de stimulants du cerveau. Le calme, l'équilibre des facultés mentales, voilà pourtant le vrai Morphée. Ce n'est pas sans raison que le croyant plie les genoux avant de chercher le sommeil et élève son âme au-dessus des bruits terrestres pour la porter aux pieds de Dieu. « Il donne, dit le psaume, à ses bien-aimés le repos. »

Souvent on a cherché dans le sommeil la preuve de l'existence d'une âme libre : on la montre dégagée à demi du corps, appesanti dans le repos, suivant sa capricieuse fantaisie et butinant au hasard dans le monde des images, des formes, des souvenirs ; rien pourtant de moins libre que le rêve, rien qui rappelle davantage la folie par le retour obstiné à des tableaux favoris, par l'éparpillement et le désordre des idées, par les misérables et vains efforts qu'il fait pour rattacher une trame sans cesse brisée, par ses courses effarées à travers le temps et les lieux, par ces abdications ignominieuses de la volonté devant quelque idole de l'instinct.

Le sommeil est de fait la déchéance momentanée de la volonté et de la conscience. Sous son toucher silencieux, les régulateurs de la cérébration s'arrêtent ; les ressorts de la vie intérieure se détendent ; les pensées fuient en désordre sans que rien puisse les arrêter, et la raison entraînée dans leur rapide tourbillon lâche bientôt toutes les rênes. Des trois grandes fonctions du cerveau, la fonction mentale, la fonction sensitive et la volonté, la dernière est dans le sommeil profond interrompue le plus complétement. Aussi rien ne servant plus de lien entre la sensibilité et la pensée, celle-ci flotte d'images en images et fouille au hasard dans les souvenirs. Il s'opère comme une dislocation momentanée entre la cérébration sensitive et la cérébration intellectuelle. Plus le sommeil est profond, plus le divorce est complet ; les idées, si elles surgissent encore, peuvent être si discontinues que leur succession

anarchique ne mérite plus même le nom de rêve. L'individu est mort : il ne reste que des mouvements, des sensations, des fonctions spécifiques.

Le sommeil, ai-je dit, est un simple ralentissement de la circulation cérébrale ; de ce seul fait, on peut conclure logiquement qu'au point de vue psychologique non plus qu'au point de vue physiologique, il ne saurait y avoir une limite tranchée, un vrai précipice entre le sommeil et la veille. Maine de Biran, regardant la volonté comme la faculté maîtresse de l'âme, crut devoir, pour expliquer le phénomène du rêve, où disparaît la volonté, dédoubler l'homme ; il y met deux *moi* en présence, le moi spirituel qui n'agit que durant la veille, et une sorte de moi animal qui gouverne pendant l'absence ou l'engourdissement du premier. Jouffroy, qui a analysé très-finement les phénomènes du sommeil, pense que l'âme, toujours douée de même énergie, veille, fait sentinelle pendant que la machine corporelle se repose et jamais n'abdique sa souveraineté.

On peut considérer le rêve comme l'effet d'actions automatiques ou réflexes du cerveau lui-même ; tandis que le sang circule, que les poumons fonctionnent, que les intestins se contractent, que les glandes sécrètent, le cerveau, séparé du monde externe, continue à vivre d'une vie sourde et intérieure.

Y a-t-il pourtant quelques différences essentielles entre les images et les idées qu'élabore l'intelligence éveillée et celle que remue le rêve? Aucune. Le travail est différent, les matériaux sont les mêmes. Dans la veille, les visions, les perceptions, s'opèrent en face

même des objets; la sensation suit l'impression aussi promptement que dans un miroir l'image suit les déplacements d'un corps. Dans le rêve, les perceptions ne s'opèrent plus en face des objets : le fil qui rattachait l'objet au sujet est depuis longtemps brisé; l'objet a disparu, mais l'effet qu'il a produit sur le sujet a persisté; le choc de la sensation s'use en vibrations, en oscillations, en mouvements dont la persistance prodigieuse est attestée par la ténacité de la mémoire. De même un corps insolé laisse échapper lentement la lumière devenue phosphorescente.

En quoi les perceptions de la veille sont-elles plus *réelles* que celles du rêve? Les premières s'opèrent devant les objets; mais, dans l'un comme dans l'autre cas, la sensation est tout interne. Le rêve ne crée rien, il trouve tout en nous : la médecine donne le nom d'*hallucinations* aux impressions perçues en l'absence des objets; le rêve n'est donc qu'une longue hallucination.

Les idées que réveillent la vie nocturne du cerveau ne sont point des spectres : hallucinations et images directes supposent des états d'ébranlement tout semblables dans le cerveau; on ne peut pas plus les distinguer en essence que deux rayons lumineux : l'un qui vient d'une lampe à nos yeux, l'autre qui a mis quelques années à nous parvenir d'une étoile fixe.

La veille et le sommeil sont d'ailleurs deux états extrêmes entre lesquels se placent des états intermédiaires qui laissent fort bien apercevoir l'unité des phénomènes de la sensation. Dans la rêverie et la con-

templation, l'esprit perçoit à tour de rôle, ou même à la fois, des images immédiates causées par des objets apparents et des images médiates, suscitées par la mémoire et l'imagination ; en même temps que les sens du corps, fonctionnent ces deux facultés, qui sont, pour ainsi dire, les sens de l'âme. Le raisonnement que je poursuis, la rime que je cherche, ne m'empêchent point de sentir une douleur, de suivre le vol d'un oiseau ; pendant que je discute avec le plus d'animation et d'ardeur, mon œil s'entête à suivre les formes d'un meuble, le dessin d'une étoffe. Chez les distraits, les sens de l'âme ont pris le dessus sur les sens du corps : leur vie est un long rêve.

Dans la rêverie, comme dans le sommeil le plus profond, et, pourrais-je ajouter, dans l'état le plus lucide comme dans la rêverie, le cerveau a des modalités qui semblent absolument indépendantes de la volonté. Chaque tension, chaque excitation organique y détermine des rêves, des hallucinations : les sensations, les idées, ressuscitent sans le concours de ce qui primitivement les avait fait naître, par le renouvellement fortuit de l'état d'ébranlement qui en avait accompagné la naissance. Rien de plus excitable, de plus fugace, de plus fantasque que cette activité propre du cerveau ! Le fumeur de tabac ou d'opium, le mangeur de haschich, l'ivrogne, s'en font les esclaves volontaires : la fièvre, la manie, remplissent le cerveau de rêves dont le caractère spécial tient à l'état des organes, au genre de la maladie ou de la démence.

Une fine psychologie sera amenée à conclure, avec

beaucoup de médecins modernes (1) que l'hallucination n'est pas un phénomène absolument pathologique. Nul doute cependant que le désordre mental ne commence quand l'hallucination devient illusion, quand la sensation interne s'associe à la croyance à la réalité d'un objet. L'homme devient alors le jouet de son propre rêve : il ne s'appartient plus, il est possédé! Cette obsession fatale trouble lentement toutes les facultés : l'équilibre se rompt dans l'esprit, l'attention est pervertie ; tantôt elle se concentre avec ténacité sur quelques points, tantôt rien ne peut plus la fixer. La mémoire, l'imagination, le raisonnement, déraillent. La volonté et les penchants naturels se pervertissent. La manie, la monomanie triste ou lypémanie, la stupeur, la démence, la folie puerpérale, la folie ébrieuse, la folie épileptique, la folie paralytique, l'idiotisme, le crétinisme, sont les catégories principales que distinguent les médecins dans les maladies mentales ; mais cette classification n'a rien de bien rigoureux. La science n'a pas d'ailleurs réussi encore à lier ces catégories à aucune lésion cérébrale bien déterminée. Il est impossible d'affirmer que la folie ait des caractères anatomiques constants : des lésions de tout genre ont été observées sur les aliénés ; mais tout ce qu'on peut en induire avec quelque degré de certitude, c'est que l'état de la cellule nerveuse cérébrale se lie intimement non-seulement à la circulation, mais encore à l'état chimique et à la composition du sang.

(1) Voy. *Des hallucinations*, par Brierre de Boismont.

CHAPITRE V

SCIENCE ET PSYCHOLOGIE.

Supposons que l'organisme du cerveau soit connu dans les moindres détails; qu'au lieu d'inductions et de probabilités on possède enfin des connaissances précises sur toutes ses parties, sur les phases de leur développement, sur leur histoire quotidienne, sur toutes les modifications qui s'y opèrent et les solidarités qui les lient, toute cette chimie, cette dynamique, cette physiologie, nous mèneront-elles plus près des mystères de l'âme? A mesure qu'une barrière s'abaisse n'en voit-on pas s'élever une autre? et la curiosité n'est-elle pas condamnée à échouer sur des obstacles toujours renaissants?

Vous me montrez des éléments organiques, vivant d'une vie propre, groupés en systèmes, ces petits systèmes, juxtaposés pour former un système plus général; je vous accorde que chacun de ces petits organismes, en se modifiant, soit capable par une série d'agencements délicats de modifier tous les autres, de

telle façon qu'un souffle, un rien, puisse, en cet édifice admirable, provoquer le déchaînement des plus puissantes énergies, ou que, réciproquement, les forces qui assiégent l'être puissent concentrer leur action sur quelques points invisibles, où elles creusent une trace silencieuse et profonde. Je comprends que les impressions qui de toutes parts enveloppent l'homme, comme la lumière enveloppe l'objet lumineux, traversent les conducteurs nerveux pour se transformer dans le cerveau en sensations plus ou moins durables, plus ou moins éphémères. Je vois d'autres conducteurs nerveux qui servent à porter les ordres des centres nerveux à toutes les parties du corps ; mais que se passe-t-il aux points où s'opère la transformation de la sensibilité en volonté ? Comment de défensif, le rôle de l'homme devient-il offensif ? L'action touche à la passion, sort de la passion, et pourtant un inexorable inconnu les sépare, et nous ne savons comment saisir ce fil invisible mais tenace qui les unit.

Comme l'abîme appelle l'abîme, le mystère ici enfante le mystère. Car au moment où s'accomplit le mariage entre la passion et l'action, un troisième acteur apparaît : dans les centres dits secondaires, c'est cette intelligence spécifique et impersonnelle qu'on nomme l'instinct ; dans le centre noble du cerveau, c'est l'intelligence pure, l'idée. Dans les premiers il semble qu'il y ait des matrices permanentes où les sensations enfantent les mouvements ; dans le second, le moule est sans cesse changeant et ses formes plastiques se modifient par l'action même de l'activité individuelle. L'instinct

a des *volitions*, l'intelligence des *volontés*. Ici l'action obéit au désir aveugle, obstiné, muet, à cette âme spécifique qui ne trouve de frein que dans les résistances du monde externe; là elle est gouvernée par une âme personnelle, qui trouve en elle-même un frein et un guide. Ce que j'ai nommé la volition n'est point libre. C'est le trait qui part de la flèche et qui ne peut revenir en arrière, la pierre qui invinciblement retombe sur la terre; sa tyrannie n'est embarrassée ni par le doute ni par le remords. Mais la volonté se croit, se sent libre, et cette liberté est le privilége de l'homme, la vraie marque de sa noblesse et de sa prééminence. Il y a sans doute dans les manifestations les plus élevées de l'activité humaine, dans l'entrelacement des passions, des idées et des actes, un enchaînement de causes et d'effets aussi rigoureux que dans les plus grossières modalités de la vie animale; mais c'est vouloir fermer les yeux à l'évidence que de mettre au même étage les opérations de l'instinct et celles de l'esprit.

La méthode scientifique diffère de la méthode psychologique en ce qu'elle aborde l'âme humaine par le dehors au lieu de s'y placer tout d'abord comme dans un centre et une citadelle. Si la vérité absolue nous était connue, si nos yeux pouvaient tout percer, il importerait peu que nous fussions à un point de vue ou à un autre. Mais nous n'avons qu'une vue bornée, et nous marchons dans le monde à tâtons. Il a plu à la psychologie de se poser d'abord en face d'un moi dont elle ignore la nature, qu'elle ne sait comment définir, et elle a cru que ce centre verserait sur tout l'infini je

ne sais quelle lumière capable de l'éclairer. La science, plus humble, plus désintéressée peut-être, a oublié l'homme et a d'abord étudié la nature : sa patiente analyse n'a pas été stérile; que de faits, que de lois, de rapports elle a recueillis, chacun le sait ! Mais quand elle revient à l'homme après son long voyage, elle trouve quelque chose qui résiste à son analyse. Il n'y a qu'un matérialisme tout à fait vulgaire, gorgé et plein de lui-même, qui puisse chercher à courber sous le même niveau l'instinct et l'intelligence, la bête et l'homme.

Une psychologie qui méconnaîtrait les droits de la science serait absurde; mais non moins absurde serait la science qui compterait pour rien le témoignage que l'homme se donne à lui-même de sa conscience, de son individualité, de sa liberté. Il y a un matérialisme intolérant, sans critique, qui, dans sa fureur destructive, va jusqu'à méconnaître les règles les plus élémentaires de sa propre méthode; car si la science ne doit rechercher que des rapports prochains, ne poursuivre que des causes secondes, sans prétendre jamais parvenir à des causes premières, si dans le déterminisme sans commencement et sans fin de la nature, elle doit renoncer à remonter l'échelle infinie des déterminants et se contenter d'en franchir quelques échelons, par quelle étrange inconséquence irait-elle suspendre le poids de son labeur à des affirmations étroites, à un mot vide, à une creuse formule?

La vraie science n'est ni bigote ni sectaire, elle n'agite point de vains drapeaux; elle n'est point sceptique,

mais elle sait douter; elle se mentirait à elle-même en se disant matérialiste, ne pouvant dire exactement ce que c'est que la matière; spiritualiste, ne sachant pas ce que c'est que l'esprit. Elle est la science, c'est-à-dire la recherche de la vérité, où qu'elle soit, quelle qu'elle soit, douce ou cruelle, humiliante ou glorieuse. Elle ne connaît de la matière que les modalités, elle divise les corps en molécules, les molécules en atomes; entre les atomes elle trouve l'éther, impalpable, intangible, impondérable; la pente de l'analyse la mène des colosses célestes jusqu'à un je ne sais quoi qui n'est pas le néant, mais qui ne peut ni se toucher, ni se peser, ni se sentir; sa dynamique explique la métamorphose éternelle du monde, mais ne saurait pénétrer l'essence dernière des choses ni expliquer la forme aussi éternelle que la force. Quand elle prononce le nom de matière, elle sait bien qu'il y a derrière ce mot un inconnu aussi profond, aussi obscur que celui dont s'enveloppent les mots favoris de la philosophie.

Puisque la science est le miroir où toutes choses viennent fidèlement se peindre, doit-elle se refuser à refléter le monde qui s'agite au dedans de l'homme lui-même? Elle n'est née que d'hier après tout, et de tout temps l'humanité a senti remuer en soi la conscience de je ne sais quelles forces qui lui appartiennent en propre. « De quel droit, pourrait-elle dire aux savants, me demandez-vous d'abdiquer devant la nature? Avant de vous connaître je me suis connue moi-même. Je suis autre chose que la plante ou le minéral. De quelque nom qu'on veuille l'appeler, le plus humble de mes

enfants sent quelque chose en lui qu'il ne trouve qu'en lui. Le moi invincible, irrépressible, oppose au monde la pointe de sa tenace unité. Que lui font vos dissections, vos pensées, vos analyses, vos lois fatales? Vous voulez le noyer dans l'infini matériel, mais la pensée est un autre infini. Ce moi qui surgit avec toute existence humaine, qui la soutient et l'accompagne jusqu'à ce que le drame soit achevé, qui marie l'action au rêve, l'espérance à la douleur, le regret à la faute, qui ne nous laisse ni paix ni trêve, pouvons-nous l'ignorer et le méconnaître? Qui peut se soustraire à son empire? La science n'est qu'un témoin, l'homme est un acteur. Comparerons-nous nos troubles et nos tourments aux flux et aux reflux de la mer, nos courses haletantes dans l'univers invisible aux vains mirages de la lumière? Qui ne sent trop bien que tout diffère dans le monde physique et dans le monde moral? Nos doutes et nos angoisses forment un contraste trop lamentable avec la sérénité cruelle des choses matérielles. L'animal connaît la souffrance, il ne connaît pas la douleur. Il se défend avec ses instincts contre les forces qui l'assiégent; l'homme combat non-seulement avec ses instincts, mais avec son intelligence et sa liberté. Parce que dans cette lutte il finit par être vaincu, faudra-t-il nier qu'il ait combattu? »

On doit respecter un tel langage. Et s'il fallait absolument choisir entre deux systèmes dont l'un ferait fi de l'homme et l'autre de la nature, il vaudrait encore mieux que l'humanité choisît le dernier. Mais il n'est point besoin de poser de tels dilemnes ; c'est à tort que

les penseurs, soucieux de la grandeur et de la dignité de l'homme, s'alarment des envahissements de la science. Pour obéir à ses bas instincts, à ses sauvages appétits, l'humanité n'attend pas le signal et l'encouragement des astronomes, des physiciens et des naturalistes. Ce n'est point dans les livres que le tyran apprend la tyrannie, l'esclave la servilité. La science peut-elle devenir école d'injustice, puisqu'elle ne cherche que le vrai? d'intolérance, puisqu'elle a horreur du parti pris et du dernier mot? d'immoralité, puisqu'elle fait voir incessamment que toute cause emporte ses effets et que rien n'est arbitraire? S'en méfier, c'est se méfier de la vérité : triste aveu, qui s'accorde mal avec les prétentions sublimes des philosophes. Mais on ne peut point donner ce beau nom à ceux dont la vérité n'est point l'idole, et qui voudraient la réduire à devenir servante et gardienne d'intérêts vulgaires et changeants. Il ne faut pas croire non plus que la science soit représentée par quelques dévots de la chair, qui se plaisent à décomposer l'homme en une sorte de poussière organique livrée au hasard, et dont la confiance juvénile croit percer tous les mystères de l'intelligence et de la volonté. Il ne saurait plus y avoir de vraie philosophie qui ne soit scientifique, de vraie science qui ne soit philosophique. Pourquoi se jeter avec l'âpreté d'un naufragé qui saisit une épave sur ces mots indéfinissables, corps, âme, matière, esprit; au lieu d'y voir les délicates enveloppes d'un mystère, on a trop longtemps voulu les étreindre, les saisir, les brandir comme des armes. L'accord ne se fera entre les écoles que lorsqu'on ne

scindera plus ce que la nature a uni et qu'on se résignera à étudier l'homme dans sa vivante unité.

Cette unité puissante, énergique, qui de tout temps s'est affirmée et de tout temps s'affirmera en face et en dépit des systèmes, a des faces qui ne se présentent que chez l'homme. Les revendications de la conscience, de la liberté, ont une légitimité que rien ne peut ébranler; par notre chair fragile, nous nous sentons unis à toute la nature; par la pensée, nous nous sentons solitaires. Nous sommes, il est vrai, des parties, des fragments, mais nous sommes aussi un tout. Si l'homme apercevait quelque chose au-dessus de sa tête, il se comprendrait sans doute mieux lui-même; mais nous ne pouvons nous comparer à rien, et notre grandeur nous dérobe la connaissance de nous-mêmes. Rien ne fait écho au long monologue de l'humanité : elle est réduite à toujours s'écouter; elle doit chercher une certitude dans ses seuls doutes, une morale dans ses seules passions. La pensée est à la fois sa blessure et son remède; sa raison est toujours libre, même quand elle s'abîme dans la foi pour y chercher le néant du repos; car en croyant abdiquer devant un maître, elle n'abdique en réalité que devant elle-même. Où trouvera-t-on, dans le train monotone de la nature, quelque chose de semblable à cette lutte de l'homme contre lui-même? à ce drame dont tous les actes diffèrent et qui jamais ne se répète servilement? La vie humaine est une perpétuelle création : par l'esprit nous recommençons le monde en surprenant ses lois, nous recommençons le temps en plongeant à notre gré dans ses

plus obscures profondeurs, nous recommençons l'humanité même en critiquant son passé comme son présent, et en lui préparant un meilleur avenir.

Combien les métamorphoses du monde matériel semblent grossières auprès des sublimes métamorphoses de la pensée ! Comme tout est pauvre auprès de notre richesse et froid auprès de nos ardeurs ! En quelques années, en quelques instants, nous avons tout dévoré, l'infinité, l'éternité ; nous possédons bien plus que le monde visible, nous enfantons des mondes, le vrai, le juste, le beau. Notre rêve dépasse toujours le présent, notre idéal est toujours plus haut que la réalité.

Il n'est point à craindre que l'homme se déprécie jamais trop lui-même ; si las de son temps et de tant de stériles efforts, ayant trouvé la lie dans tous les plaisirs, honteux de son impuissance et de ses défaites, fléchissant sous les coups répétés du sort et sentant enfin au terme de tant de mépris que lui apprend l'expérience se glisser au fond de son cœur le plus douloureux de tous, le mépris de lui-même, avec quelle joie ne se reprend-il pas à quelque autre âme qu'il croit meilleure et plus pure, où il puisse rattacher avec la racine de l'amour, le culte et le respect de l'humanité ? Plus il s'est humilié, plus il grandira son idole ; plus il a été fort devant la force, plus il sera faible devant la faiblesse. Plus ses dédains ont été amers, plus il enveloppera sa tendresse de douceur, d'hommages, de raffinements. Le pur amour, non l'amour des sens, mais celui qui cherche l'esprit sous la chair, celui qui survit aux flétrissures du temps et se nourrit des douleurs

aussi bien que des joies communes, est le plus bel hommage que l'homme puisse rendre à l'humanité. Ses liens si forts et si doux ne sont point les bras de la chair; ses meilleures joies sont les sacrifices; il a d'autres adorations que celle de la beauté fragile, dont les fleurs tombent si vite au vent froid de la vie ; d'autres ardeurs que celles du plaisir, si fuyantes, si mobiles, éclairs de l'infini qui se perdent dans le néant. Sous les formes livrées à ses embrassements, il cherche ce qu'il n'a pu trouver en lui-même, un je ne sais quoi de pur, de calme, de fort, de profond, une intelligence moins voilée, moins esclave, une volonté plus libre, une perfection plus achevée.

Mais l'amour terrestre n'est qu'un des vêtements de cette force étrange qui pousse l'homme vers le meilleur, le nouveau, l'au delà, l'éternel. Comment expliquer ce mal de l'inconnu qui nous dévore, cette soif du divin qui nous altère? Pourquoi cherchons-nous la raison derrière les choses ? Pourquoi notre doute s'élance-t-il vers une foi ? Brisez les images grossières que saisit l'ardeur religieuse! Rejetez les roides enveloppes qu'elle prétend jeter sur l'insaisissable nudité du vrai; détestez l'usurpation des mots et des formules ; plaignez l'inconséquence qui lie ce qu'il y a de plus bas à ce qu'il y a de plus grand ; mais ne niez point la force redoutable qui pousse l'esprit aux choses inconnues; laissez-lui cette vision, même troublée, de l'éternel et du parfait, qui flotte perpétuellement derrière les spectacles changeants du monde.

Que serait l'homme sans l'amour, sans la poésie, sans

la religion, sans l'idéal? Voilà ses invisibles armures et ses forces secrètes; voilà ce qui l'élève et le soutient au-dessus du courant boueux des choses matérielles; voilà les ancres de salut auxquelles est soutenue sa vie toujours menacée ; voilà ses seuls appuis contre l'insolence des hommes, les injures du temps, la trahison des événements, enfin contre cet ennui qui est au fond de tous les plaisirs et de toutes les émotions humaines.

CHAPITRE VI

L'UNITÉ HUMAINE.

En face du problème de l'âme, la philosophie et la science positive éprouvent un égal embarras. La première, à vrai dire, affirme l'âme plutôt qu'elle ne l'explique et l'étudie : son affirmation pourtant est légitime, en tant qu'elle s'applique à ce qui caractérise essentiellement la personnalité humaine; oui, l'homme diffère de tout, mais par où et pourquoi ? Le spectacle de l'histoire, l'observation directe du moi nous permettent, que dis-je? nous obligent à parler sans cesse d'intelligence, de liberté, de conscience ; mais à quel centre vont se rattacher ces forces diverses? Ces causes secondes, de quelle cause première sont-elles issues? La philosophie croit la connaître quand elle l'a nommée. Elle dit hardiment à l'homme : « Ce qui te fais ce que tu es, c'est une âme. Ton intelligence, c'est son intelligence; ta liberté, sa liberté. Ton corps est la prison d'un hôte impérissable ; ses tissus, ses organes, ne sont que les chaînes d'un jour. Le corps est divisé,

l'âme est indivisible; le corps se renouvelle, l'âme est immortellement jeune; elle ne s'use point, n'a pas besoin d'aliment. »

La psychologie se voue donc à la recherche de cet être intérieur, invisible; elle est pareille à celui qui courrait après sa propre ombre et croirait pouvoir la dépasser. Dans son oubli et son dédain du corps, elle fait penser à un miroir qui voudrait faire sortir de lui-même des images et des tableaux. En dédoublant l'homme elle le rend moins compréhensible; d'un tout elle veut faire deux touts, au risque d'en faire deux riens. Elle compose je ne sais quelle essence extérieure et supérieure au monde, et quand elle veut la définir, elle ne peut lui trouver un seul attribut qui n'implique nécessairement l'existence de ce dernier. Car peut-on penser sans penser quelque chose? connaître sans connaître quelque chose? L'action, la volonté, peuvent-elles se passer d'un objet? La passion peut-elle exister sans stimulant? Y a-t-il une moralité dans la solitude et le vide absolus? La liberté sortirait-elle de son repos, si rien ne la provoquait? Qu'est-ce qu'une victoire sans combat?

Jamais la doctrine du dualisme des substances spirituelles et corporelles n'a été soutenue avec plus de force, de netteté, de précision que par Descartes; et c'est dans les œuvres de ce grand philosophe, dont le ferme génie trouvait son expression dans une langue sobre, mâle, sans ombres ni réticences, qu'il faudra toujours l'étudier de préférence. Sa méthode est admirable : ce n'est point la méthode théologique, qui au-

dessus de la nature place d'emblée le surnaturel; sur la table rase de Descartes, le doute philosophique trace le premier dessin d'un système. La pensée se révèle à elle-même par la curiosité; nous nous connaissons immédiatement nous-mêmes, comme substances pensantes, et c'est seulement après avoir eu de nous-mêmes une vision claire et distincte que la vision du monde cesse d'être pour nous une illusion. A l'esprit appartient la pensée, au corps l'étendue : esprit et corps sont des substances, c'est-à-dire des êtres indépendants et qui se suffisent à eux-mêmes. Mais voici que du premier coup la contradiction éclate; le fil de Thésée, qui devait nous conduire dans le monde entier, se trouve rompu. Car c'est dans l'homme que nous connaissons d'abord les deux substances et au lieu d'être séparées elles s'y trouvent confondues.

Si la pensée lui crie : « Tu es esprit, » la chair lui rappelle qu'il est corps. Comment les deux substances sont-elles tenues ensemble prisonnières de l'unité, de l'individualité vivante? Descartes s'efforce en vain de l'expliquer; il s'ingénie à démontrer que leur union ne saurait les altérer; ce n'est qu'une alliance, une juxtaposition. Mais la juxtaposition ne se conçoit point en dehors de l'étendue. Le voisinage de la matière a je ne sais quoi de contagieux. Si l'âme lui abandonne quelque chose, elle sera tout entière entraînée. Si elle se localise elle devient corporelle. L'apercevez-vous ayant élu domicile au milieu du cerveau, dans la glande pinéale, et de là dirigeant le mouvement des esprits animaux ?

Hors de l'homme, d'ailleurs, n'y aurait-il que des

amas de matière et l'antinomie des corps et des esprits est-elle complète? Il faudra donc réduire tous les animaux à n'être que de pures machines, mais la fierté philosophique voudrait en vain renier les obscures parentés de notre espèce avec la nature animale. Il y a autre chose dans l'homme que la pensée, que la conscience; il y a des sensations, des instincts. Sont-ce là des modes de la pensée ou des mouvements? Appartiennent-ils à la nature animale ou à la nature spirituelle? Descartes hésite et tantôt il tient la sensation pour purement psychologique, tantôt pour purement mécanique. Le langage des premières *Méditations* n'est pas le même que celui du *Traité des passions*. Si la bête ne sent pas, si le corps de l'animal ne subit que des mouvements, des impressions, pourquoi en serait-il autrement du corps humain? Mais si l'on nie la sensation, que devient la perception, et avec elle l'esprit humain avec ses illusions et ses erreurs? Si, au contraire, on affirme la sensation, que devient l'antinomie fondamentale entre l'homme et la bête? Si les perceptions sensibles ont leur siége dans des corps, ceux-ci ne sont donc pas exclusivement des substances étendues.

Le dualisme cartésien, se plaçant entre le naturalisme pur et l'idéalisme, est comme un barreau de fer que sollicitent deux aimants. Le naturalisme triomphe, si vous montrez l'âme logée dans le corps, esclave, enchaînée à l'espace, à l'étendue, la pensée confinant à la sensation; auprès de l'animal-machine il place l'homme-machine.

La philosophie qui débute par la maxime « Je pense, donc je suis », penche toutefois plus naturellement vers d'autres doctrines. Spinosa résout l'antinomie de l'esprit et des corps, en les considérant non plus comme des substances en soi, distinctes, indépendantes, mais comme les attributs d'une seule substance incréée, infinie, divine; l'étendue et la pensée ne sont pas des facteurs, mais des produits, des créateurs, mais des créatures. Le monde visible et le monde invisible émanent incessamment de Dieu; ils ne se rencontrent pas seulement dans l'homme, ils se touchent dans tout l'univers comme l'ombre et la lumière. Temps, espace, instincts, pensées, soleils, atomes, sont les modes de ce grand Être, un et multiple, éternel et changeant, toujours ancien, toujours nouveau, vivant des vies innombrables, dépensant son énergie sans limites en métamorphoses sans trêve, à la fois actif et passif, phénomène et loi.

Au lieu d'admettre qu'il n'y a qu'une substance, on peut imaginer aussi qu'il y en ait au contraire une infinité. C'est de cette façon que Leibniz essaye de résoudre l'antinomie des esprits et des corps. Rien ne peut combler le gouffre qui sépare l'étendue de la pensée, tant qu'on admet qu'il ne saurait y avoir d'esprit sans conscience; mais la pensée et la matière se rapprochent en quelque sorte si le phénomène de conscience n'est plus regardé comme le caractère essentiel et indispensable d'un phénomène spirituel.

Dans le système de Leibniz, les corps, pour être sans conscience, ne sont pas forcément une matière pure-

ment inerte, l'âme peut vivre d'une vie sourde, obscure, et qui s'ignore aussi bien que d'une vie pleine, individuelle; la conscience et l'inconscience varient comme les intensités des rayons lumineux. Toutes les monades diffèrent, mais chaque monade est animée, et toutes ces âmes sont mêlées dans l'âme du monde comme les étoiles et les nébuleuses dans la voie lactée.

Je pourrais poursuivre et montrer d'autres systèmes encore issus de la doctrine cartésienne : l'idéalisme pur, qui, n'apercevant d'autre réalité que la perception, finit par considérer le monde comme un rêve et une création de la pensée; la philosophie de Malebranche, qui, n'apercevant aucun point de contact entre l'âme et le corps, les met tous deux en Dieu, et qui montre un miracle dans toute sensation, toute idée, toute connaissance humaine. Les disciples de la science positive auraient tort de traiter ces doctrines délaissées avec un mépris dur et frivole. Pour moi, j'éprouve un respect presque religieux pour ces hommes purs qui n'ont jamais vécu que sur les hauteurs de la pensée; leurs livres, qui, dit-on, n'apprennent rien, m'apprennent quelque chose : la sérénité, le désintéressement, l'essor vers le grand. Sans me faire illusion sur la solidité de tant de systèmes, j'en admire, je l'avoue, le style sévère, l'ordonnance à la fois simple et grandiose. Les temples sont écroulés, mais leurs ruines ont une majesté à laquelle je ne puis rester insensible. On ne peut cependant vivre toujours dans les ruines, et il faut bien travailler à des constructions nouvelles. Ne profiterons-nous pas de l'expérience du passé? Commencerons-nous par les

assises les plus basses, ou irons-nous suspendre encore une fois nos efforts aux points les plus inaccessibles ? C'est Descartes lui-même qui l'a écrit : « Rien ne me semble plus absurde que de discuter audacieusement sur les mystères de la nature, sur l'influence des astres, sur les secrets de l'avenir, sans avoir une seule fois cherché si l'esprit humain peut atteindre jusque-là. » (*Œuvres de Descartes*, in-8°, t. II, p. 245.) L'idée de substance est une de ces cimes de l'absolu auxquelles on ne peut atteindre. Couper l'homme en deux substances, c'est accoler un mystère à un mystère ; c'est ne rien expliquer et rendre tout inexplicable.

Si l'on quitte le point de vue métaphysique pour se placer au point de vue de la raison pratique, quel profit peut-on trouver à regarder l'homme autrement que dans son unité vivante? Il ne se décompose point au contact des faits, comme un sel se résout en un acide et une base. C'est un tout, « un corps simple ». On se place en dehors de toute réalité quand on veut le dissoudre. L'âme psychologique, tenue en l'air, entre ciel et terre, est trop insaisissable ; ses caractères ont je ne sais quoi d'indéfini, d'abstrait. On veut qu'elle soit l'attribut de l'humanité, mais on ne montre pas comment cet attribut peut varier d'âge en âge, d'homme à homme, de peuple à peuple, de race à race. Vous ne m'aurez point dit ce que je suis si vous ne me dites aussi ce que je ne suis pas. L'âme psychologique ressemble trop à un vêtement de théâtre qui se jette sur toutes les épaules ; l'histoire est tout en saillies, on les abat sous un commun niveau ; la philosophie étend une

couleur unie sur notre espèce entière : elle sacrifie l'homme à l'humanité, l'originalité individuelle à la dignité de la race. Elle s'occupe trop exclusivement de ce qui est commun à toutes les âmes, sentir, penser, vouloir ; elle ignore les accidents, les caractères distinctifs, ou, quand elle s'en occupe, elle se trouve invinciblement entraînée à étudier l'âme autrement qu'en soi, mais dans ses rapports avec les forces remuantes de la vie.

Il n'est pas étonnant que les moralistes purs, les casuistes, les critiques, les historiens, les politiques, aient pénétré plus avant que les philosophes dans les profondeurs de la vie morale : car ils étudient non pas l'homme, mais des hommes. Un observateur qui suivra d'un œil attentif les drames obscurs qui se jouent autour de lui en apprendra bientôt plus qu'il ne peut faire dans les traités théoriques sur l'âme. Il n'est pas nécessaire de s'enfoncer dans les ténèbres du moi, quand l'humanité pose complaisamment devant nous et expose la nudité cynique de ses passions. Fut-il jamais champ d'expériences ou plus varié ou plus fécond ? Regardez seulement, et par ce que peuvent les autres apprenez ce que vous pouvez vous-même ; étudiez les maladies de l'esprit dans les erreurs et les illusions dont se nourrissent les foules ; pesez les chaînes qui embarrassent la liberté humaine ; mesurez vos forces à celles qui luttent sans trêve dans la bataille de la vie. Le tumulte et le mouvement du monde vous instruiront plus que la stérile contemplation de vous-même, car l'homme n'est rien que par l'action, et sa responsa-

bilité ne commence que lorsqu'il descend des hauteurs du rêve.

Il n'y a pas de religion, il n'y a pas de philosophie dont la fin dernière ne soit la loi morale et le gouvernement des sociétés. Mais comment discerner les mobiles de l'activité humaine, si on les cherche dans un homme artificiel, dans un pur esprit traînant le corps après soi comme un habit en lambeaux, dans une substance idéale, sans parenté visible avec le passé, avec la chair, avec l'humanité. Cette parenté n'apparaît que trop clairement à ceux qui sondent courageusement l'abîme où remuent les passions. Ce qui donne à l'existence un caractère si dramatique, une telle âpreté en même temps qu'une telle noblesse, c'est la lutte sans trêve entre notre humanité et notre animalité, entre l'individu et l'espèce que porte l'individu dans ses entrailles, entre les idées générales et les intérêts concrets, entre la volonté et l'instinct, entre la personne et la bête, entre notre raison mutinée et les sourdes tyrannies qui de toutes parts nous chargent et nous pressent. Sans ce combat dont les péripéties décident du sort des plus humbles individus comme du sort des nations et des races, il n'y aurait point de vie morale. La flamme de la conscience s'allume toujours au cœur de l'homme, mais elle n'a pas toujours même éclat; elle vacille chez les faibles, elle embrase et illumine les héros, les saints.

La philosophie dit à l'homme « Tu es libre », mais elle ne montre pas ce qui le fait libre : la volonté oscille sans cesse comme un aimant entre les deux pôles de

l'animalité et de la personnalité. L'homme est placé sur une pente douce qui de la passion brute monte à l'idéal. Combien se laissent glisser sans résistance aux étages inférieurs, et n'élèvent jamais leur pensée au-dessus des vulgaires convoitises de la chair! J'ai montré, dans le système nerveux, l'image vivante de la complexité de notre nature, l'instinct spécifique logé dans le tronc, la pensée libre dans le cerveau, les appétits animaux armés d'organes distincts comme l'intelligence et la volonté; j'ai fait voir aussi les connexions profondes de ces systèmes divers, qui vivent d'une vie commune et échangent continuellement leurs énergies. Le tableau des centres nerveux figure l'arbre généalogique de l'homme et la loi même de son développement. Il n'y a pas une action, pas un calcul, pas un sentiment, pas une résolution où une fine analyse ne découvre et le conflit et l'alliance des forces les plus dissemblables. Quand la philosophie parle des rapports entre l'esprit et le corps, elle use d'une expression trop pauvre, trop nue : des volitions inconscientes et des volontés conscientes, les fatalités du sang, de la race, de l'instinct, et les irrésolutions de la pensée, les sensations et les idées ne sont point rattachées par un trait d'union fragile, elles se mêlent en entrelacements plus serrés que des parasites attachés au même tronc. Comme on voit les nuages venir de la mer et la pluie retourner à la mer, il s'opère entre l'individu et entre l'espèce que l'individu porte en son flanc un échange perpétuel de désirs, d'efforts, de sensations. La bête et le moi sont comme les deux plateaux d'une balance; l'un ne peut

monter sans que l'autre descende. L'homme seul, parmi tous les êtres, a cette vie double; il ne peut se livrer avec une docilité entière à l'esclavage du hasard, étant contraint de chercher lui-même sa destinée. Mais sa souveraineté a des lassitudes et sans cesse est tentée d'abdiquer. Volontiers il cherche à se bâtir une gloire de ses misères mêmes : il aime à se tromper et à se soustraire aux devoirs que sa conscience devine confusément.

Il n'y a qu'une lâche et molle doctrine qui puisse dire à l'homme : « Tu es grand, tu es bon, tu es parfait. » D'une telle maxime ne peuvent sortir que des illusions et des folies, ou puériles ou sanglantes. Hobbes affirmant que la guerre est notre état de nature, est bien plus près de la vérité que Rousseau, accusant la société d'être l'auteur de tous les maux qui affligent l'individu. Où vit-on jamais le candide et vertueux Émile? Dans quel Eden fleurissent sa sensibilité banale et sa candeur touchante? Mais l'homme vrai, l'homme sauvage, l'animal plus redoutable que les lions et les serpents, on le revoit en mille endroits de la terre, et ne remue-t-il pas toujours au fond de chacun de nous? Son empire, tantôt plus audacieux, tantôt plus hypocrite, est-il aboli par la douceur et l'éclat des plus grandes civilisations? Quelle âme honnête, scrupuleuse, habituée à veiller sur soi-même, ne sent avec effroi, avec douleur, les révoltes de l'homme inférieur? Quelle pureté angélique n'est troublée par la chaleur du sang? Quelle fière pensée peut renvoyer à son gré l'essaim importun des images, des rêves, des désirs? Où

s'arrête le songe, celui de l'homme éveillé comme celui de l'homme endormi? Et le songe n'est point un parasite, un étranger : c'est nous-mêmes.

Le dogme du péché originel couvre une vérité profonde; si le péché signifie l'humiliation de l'âme supérieure devant l'âme inférieure, de l'intelligence et de la liberté devant le désir et l'instinct, le péché originel de l'homme est son origine. Il n'y a qu'un optimisme fade et aveuglequi puisse refuser d'apercevoir la nature complexe, ambiguë, de notre espèce.

Les seuls hommes, les seuls peuples qui grandissent sont ceux qui apprennent à lutter avec des idées contre la tyrannie de la chair. La victoire est à ceux qui savent se vaincre eux-mêmes. Les grandes civilisations remuent la matière, la façonnent et la pétrissent sans cesse, mais leurs œuvres matérielles sont un moyen et non un but. Analysez par exemple la société anglo-saxonne, que trouverez-vous sous cette froide ardeur, sous cette virilité que rien ne lasse et n'effraye? La conviction profonde, congénitale, que l'homme est né mauvais, qu'il ne vaut quelque chose que par l'effort, par le duel avec la nature, le monde et lui-même. Quelle maxime terrible que celle de ce puritain : « Si l'homme pouvait se bien voir lui-même, il ne voudrait point vivre un instant, tant il se trouverait horrible. » Nous repoussons avec horreur d'aussi cruelles injures, notre mollesse trouve déjà trop sévères les pensées d'un la Rochefoucauld. Pascal, âme sincère et éprise du juste, illumine le cœur humain par de soudains éclairs. Nous nous détournons et accusons son génie. Nous

aimons les Philintes : nous nous berçons volontiers aux paroles d'une banalité flatteuse qui jette un manteau sur toutes les plaies, qui se nourrit de ménagements, de fadeur, de politesse, d'illusions, de timidité. Ce n'est pas assez que tous les sens soient satisfaits et goûtent l'ivresse de la satiété, que les œuvres muettes de la nature déploient leur magnificence, que l'art nous réjouisse de ses enchantements et de ses créations; la joie, la richesse et la lumière du dehors ne suffisent point, il faut encore qu'une voix caressante, grave et délicate, assure l'idole qu'elle est digne du temple ; il faut que des lumières discrètes, à travers les rideaux entr'ouverts de l'âme, jettent sur l'être intérieur des rayons d'une douceur menteuse. Il faut tromper la conscience inquiète, apaiser ses terreurs, lui verser les poisons adulateurs, les philtres de la vanité, les illusions, les rêves. Il faut la laisser boire aux sources qui calment la fièvre du doute, qui trompent les dégoûts et apaisent l'angoisse insupportable d'une vie qui cherche son objet, sa raison, son guide.

CHAPITRE VII

L'INSTINCT.

La science a brutalement démontré les parentés anatomiques de l'homme avec la nature animale. On pourrait compléter la démonstration par l'étude des instincts de notre espèce, car les instincts (1) se transmettent et se transforment ainsi que les formes extérieures; ces forces inconscientes représentent une façon de volonté générale, répandue, noyée dans des milliers d'êtres et de générations successives ; elles caractérisent l'ordre, la famille, l'espèce, la race. On ne peut les détacher des types qui sont les modèles où se complaît la force créatrice. On ne connaît pas suffisamment l'animal, quand on n'a que ses contours, son image, ni même quand on a analysé son anatomie dans tous les détails; il reste à connaître ses mœurs, sa fonction, le rôle que lui soufflent les voix mystérieuses de la vie, la route où le poussent des mains invisibles.

(1) Darwin, *l'Origine de l'espèce.*

Au-dessous de l'intelligence souveraine et libre règnent les tyrans inférieurs ; nos instincts ont la plus effrayante analogie avec ceux que nous découvrons chez les êtres dont la constitution physique se rapproche de la nôtre. Et comme il arrive souvent que l'autorité souveraine reste un vain fantôme, et que les agents secondaires exercent un pouvoir sans contrôle, l'âme humaine, noble, individuelle, cède trop souvent à l'âme animale et spécifique. Notre péché originel, ai-je dit, est notre origine même. Ne se contentant pas de montrer la différence entre l'intelligence et l'instinct, une analyse hardie pourrait découvrir dans les instincts mêmes une hiérarchie, et les classant suivant un ordre naturel, elle rechercherait dans le développement intérieur le reflet du développement externe.

A l'étage le plus bas, que trouve-t-on? L'instinct de la conservation. Dans l'ordre purement physique, cet instinct ne diffère point chez l'homme de ce qu'il est chez tous les animaux ; dans l'ordre moral, il devient l'amour de soi, l'égoïsme : car l'égoïsme n'est point voulu, point raisonné; il oppose au contraire un obstacle perpétuel à la volonté, au raisonnement. Il est exigeant, dévorant comme la faim; il circule dans le sang : c'est la robe de Nessus que nous ne pouvons dépouiller. Parce qu'il se mêle aux manifestations de notre vie supérieure, il ne faut point le tenir pour une créature de l'esprit et de la volonté; il n'est si redoutable que parce qu'il passe à travers les mailles de nos idées; il nous tient quand nous croyons le tenir; il nous mène quand nous pensons le conduire. Ce n'est pa

une poussière que nous puissions secouer à notre gré, c'est l'étoffe même dont notre vie est faite.

La force aveugle, conquérante et cruelle du moi agit comme un ressort perpétuellement tendu sur la volonté. Un peintre habile sait retrouver dans une teinte mélangée toutes les couleurs composantes, si faible qu'en soit la proportion; ainsi le moraliste retrouve au fond de tous les sentiments, de toutes les passions, de toutes les actions, cette force élémentaire. Elle ne pousse pas seulement les lèvres frémissantes du nouveau-né au sein de la nourrice; elle ne roidit pas seulement les muscles du malheureux qui se noie; elle ne talonne pas seulement le fuyard sur le champ de bataille ; elle n'apparaît pas seulement comme un dernier auxiliaire aux grandes crises de l'existence: elle nous accompagne et nous suit inexorablement.

Le sauvage qui est en nous, qui veut boire, manger, remuer, jouir, être le plus fort, le plus redouté, appartient tout entier à l'égoïsme; mais la force subtile se glisse aussi, à la faveur de l'étrange complexité de notre nature, dans les manifestations de la vie supérieure; elle se mêle à l'héroïsme, à l'amour, aux plus nobles élans de l'âme. Le triomphe d'une idée est-il assez doux pour l'homme quand il ne s'accompagne point de l'humiliation de ses adversaires? La cause de la vérité ne devient-elle point plus sacrée, plus inviolable, en devenant notre cause? La passion religieuse peut-elle se passer d'espérances, et l'âme consent-elle à se perdre tout à fait en Dieu? L'amour n'est-il pas le plus souvent un égoïsme à deux? Pouvons-nous nous

donner tout entier, sortir de nous, nous asseoir sur les ruines de notre passé, l'œil perdu dans la contemplation de vérités éternelles?

Le renoncement absolu nous semble le néant, et l'idée du néant nous épouvante jusqu'à l'horreur. Ne plus être, voilà l'idée insupportable. L'homme veut une place en ce monde infini, et dans ce grand silence de l'éternité il se parle sans cesse à lui-même, comme pour bien s'assurer de son existence.

La profonde naïveté de l'égoïsme n'échappe point à ceux qui se donnent la peine d'étudier le cœur humain; c'est par là qu'il se montre si souvent supérieur à tous les calculs, à tous les raisonnements; il trouve sa pente, il cherche son pôle avec une certitude absolue, sans hésitation, sans merci, sans mémoire. Il a la puissance sereine des forces naturelles. Que font à l'enfant cruel, au jeune homme ivre, échauffé de jeunesse, les blessures de l'affection maternelle? Qu'importent à un Alexandre, à un Napoléon, les douleurs et les gémissements d'un peuple?

Avec un art infini, le moi ramène tout à ses pieds, lois, gouvernement, morale, politique, guerre ou paix, religion, philosophie, la sagesse des proverbes, les leçons de l'histoire. Derrière toute opinion, une passion est blottie: les idées luttent comme des gladiateurs. L'égoïsme est rarement hypocrite, d'ordinaire il tient le masque à la main. Il est trop facile de lire dans le livre du monde, et la colère se convertit en pitié en face de ces pauvres acteurs, dupes d'eux-mêmes et esclaves de leur rôle.

Vue de haut, l'histoire apparaît comme une perpétuelle bataille où hommes, nations et races luttent pour l'existence, comme font toutes les espèces animales et végétales. Les jeux sanglants de la force ne sont que les incidents les plus dramatiques de l'éternel combat. Car l'homme ne tue pas seulement avec l'épée ; il tue avec les lois, avec la parole, avec le silence, avec un regard, avec un sourire. C'est merveille de voir avec quelle ardeur invincible l'instinct se jette sur tout ce qui peut devenir un auxiliaire, et comment il sait disputer son bien : son envie lucide devine des rivalités où la raison n'a pas le temps d'en apercevoir. L'homme recherche toutes les formes de la possession, autant pour priver les autres que pour se satisfaire lui-même. Tout lui devient arme, erreur et vérité, force et faiblesse, naissance, esprit, beauté, vertu, tout jusqu'à Dieu, qu'il appelle son Dieu. L'animal n'a que ses dents, ses ongles, ses poisons; il ne peut frapper que de près. Le moi haïssable fait des victimes au loin ; il a des colères et des ambitions qui triomphent du temps, des injustices qui franchissent toutes les distances. « Je voudrais, disait ce tyran, que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour la couper. »

Ainsi que l'instinct de la conservation, l'instinct de la reproduction est de l'ordre purement animal ; comme chez tous les êtres, il ne se développe qu'au moment où l'individu arrive à la plénitude de ses facultés. Mais à partir de ce jour, que son empire devient tyrannique ! Quelque chose pousse un sexe vers l'autre sexe, aussi invinciblement que la gravité approche la

lune du soleil. Pour tout homme, une femme est toujours femme; pour toute femme, un homme est toujours homme. Chez l'immense majorité, l'amour n'est que le serviteur de l'espèce. Ces deux enfants croient s'aimer; ils sont seulement tourmentés par la virilité impatiente, par la maternité en puissance.

Adam, Eve, ressuscitent dans tous les amants. Le plaisir est la seule religion qui brave le temps et les hérésies, ses temples seront éternellement debout : ses mystères se célèbrent aujourd'hui comme aux premiers jours du monde, avec les mêmes transports, les mêmes murmures, dans cette langue naïve que balbutient spontanément toutes les lèvres. Le désir circule incessamment dans les veines de l'humanité comme la séve dans les arbres.

Les littératures sont un hymne perpétuel à l'amour; elles n'y distinguent point ce qui est noble et ce qui est vil, ce qui vient de l'instinct et ce qui vient de l'esprit. Les poëtes ne dédoublent point l'homme, ne séparent guère la beauté matérielle de la beauté morale; et l'humanité sent si bien ses faiblesses, qu'elle se reconnaît mieux dans les types qui sont les témoignages les plus éclatants de la toute-puissance du désir. Juliette appartient à Roméo du premier moment où elle rencontre son regard. Marguerite ne songe point à résister à Faust; elle est vaincue avant d'avoir lutté, criminelle avant d'avoir péché. Quelle jeune imagination, tourmentée de vagues ardeurs, ne s'est précipitée avec Don Juan au-devant de toutes les séductions et n'a embrassé toutes les formes et les variétés de la beauté?

Le désir a tous les arts pour ministres ; il se glisse entre les feuilles de tous les livres ; il orne les maisons, il peuple les palais de statues ; il prête sa chaleur au bronze étincelant, il palpite sous le marbre poli ; il donne un frisson de vie au clair-obscur lascif de Corrége, aux chairs fermes et dorées de l'école vénitienne, aux carnations d'un Rubens, ruisselantes de santé, de force et de vigueur animales ; il emplit de mystères l'œil pensif de Joconde ; il erre encore sur les contours chastes, à force de perfection, que trace Raphaël, et jusque sur les figures naïves de Pérugin, qu'anime à peine un triste et doux sourire. Mais que sont les œuvres de l'art auprès de l'œuvre perpétuellement jeune de la nature ? Que valent ses séductions auprès de ce je ne sais quoi qui s'échappe des œuvres de vie, de la jeunesse, de la beauté ? Que sont ses lignes inflexibles et figées auprès des mélodiques mouvements et des ondulations de la statue animée ? Quelles couleurs imiteront les doux éclairs de la chair émue, les subites rougeurs et les pâleurs mourantes qui sont le flux et le reflux du fleuve de volupté ? Quelle dynamique analysera les mouvements assouplis et caressants de la vie ? Quelle géométrie tracera ses courbures changeantes, ses lignes qu'effleure le désir timide, et qui opposent à la passion leur tendre résistance ?

Plaisir, amour, désir, toutes les langues se complaisent à mêler sous ces mots des choses bien différentes. Elles établissent spontanément des parentés entre ce qu'il y a de plus bas et ce qu'il y a de plus grand. Le plaisir, hélas ! se passe très-bien d'amour. Voyez plu-

tôt les unions des champs, aussi grossières, aussi naïves que celles des animaux; voyez dans les harems les femmes occupées seulement à raviver la satiété d'un maître; voyez dans nos villes, la nuit, tous ces hommes, tourmentés du rut, cherchant le fantôme du plaisir entre des bras toujours ouverts. L'homme est sur ce point plus vil que la brute ordinaire; il se mêle chez lui au désir amoureux je ne sais quelle obscénité simienne. On peut en voir le développement chez l'enfant, chez l'adolescent, qui, avant de connaître le plaisir, éprouvent déjà les incitations et les curiosités de cet ignoble penchant. Le peuple, qui reste toujours enfant, aime la plaisanterie grivoise, le gros mot, osons le dire, le mot sale.

La civilisation, l'éducation, les lois, les bienséances, jettent leur manteau sur le bas instinct animal, mais jamais ne l'étouffent. A combien de pensées, en apparence les plus hautes, ne se mêle point le vague désir spécifique! Comme le soleil derrière les nuages répand encore une lumière diffuse, la force du désir peut se trahir autrement que par des violences et des égarements fougueux; elle aiguise les regards, amollit les voix, commande au geste, à l'attitude, à la circulation du sang. Elle tire parti et s'accommode de tout, joie ou tristesse, excitation cérébrale ou langueur des pensées.

Dans les civilisations les plus pures, les plus sévères, le prix de l'amour est comme ces idoles qu'on enferme dans le tabernacle le plus secret et dont les approches sont défendues par plusieurs enceintes : manière infail-

lible d'irriter et d'affiner le désir. La pudeur a beau multiplier ses voiles, ils couvrent toujours le plaisir, la statue de chair. L'instinct ne fait jamais grâce à l'homme ; il trouble jusqu'aux visions de la vie ascétique, et mêle encore ses ardeurs incommodes aux transports de l'âme religieuse. Heureux qui n'a point subi trop longtemps ses obsessions, qui n'a point senti à ses approches comme un tremblement souterrain qui menaçait d'engloutir la savante ordonnance de sa vie. Il est des heures où le cerveau devient esclave du sang, où toutes les pensées se déforment, où sur tous les points s'opère comme une végétation monstrueuse d'images, hydres toujours renaissantes, aux têtes souriantes, aux regards enflammés, aux bras souples, liants, étouffants. A certaines heures les paroles perdent leur sens, la conversation n'est plus qu'une contenance, l'échange des mots sert de rideau à l'échange des troubles, des ardeurs, des tacites promesses, des supplications muettes. Qui n'a connu ce supplice qui n'est pas sans douceur? Qui n'a rencontré quelqu'un de ces êtres qui portent autour d'eux l'atmosphère du désir, dont chaque mouvement, chaque sourire est une invitation, qui ont comme des mains et des caresses invisibles, qui promènent en eux et avec eux un charme inconscient et vainqueur, devant lequel on voit s'incliner la puissance, la force, le génie et quelquefois, hélas ! la vertu?

Une imagination poétique a quelque peine à quitter les hauteurs où elle a vu errer la déesse Aphrodite pour descendre aux lieux obscurs où la physio-

logie découpe son cadavre saignant et pâli. Sa ceinture est là dénouée par des mains qui ne connaissent ni l'impatience ni l'amoureux frisson. L'avouerai-je, j'éprouve quelque colère contre ceux qui cherchent encore une sorte de poésie dans ces affreuses dissections, qui contemplent avec je ne sais quelle émotion les blessures saignantes qui sont les fontaines secrètes du désir, et promènent des regards satisfaits sur les organes que la nature a cachés aux yeux. La science a ses nécessités, sa mission ; mais elle ne doit point fournir des plaisirs malsains à une fantaisie basse et inquiète. Reconnaissons, mais sans orgueil et comme une brutale vérité, que la source première de la passion n'est que dans notre chair, qu'elle est un besoin et une douleur avant de pouvoir devenir le véritable amour. Vénus n'est point sortie de la mer, elle renaît tous les jours dans le fleuve rouge du sang.

Dans l'instinct de conservation de l'homme se glisse un instinct cruel qui rappelle aussi nos parentés animales. « Cet âge est sans pitié », a dit la Fontaine de l'enfance, et l'on peut voir chaque jour des preuves de la cruauté naïve, joueuse, curieuse de l'enfant. Dans l'intérieur de l'Afrique, où l'homme reste le plus près de l'état de nature, la férocité naturelle de l'espèce s'accorde encore les satisfactions les plus pleines. L'imagination est épouvantée à l'idée de ces chasses, de ces tueries humaines, des bains de sang et des massacres d'une cour de Dahomey. Dans certaines tribus il y a des boucheries de viande humaine. Par quelle rage et quelle manie s'est-on persuadé, sur tous les points

de la terre, que la meilleure manière d'apaiser les dieux était de massacrer des hommes et des bêtes? Pourquoi toutes les religions ont-elles offert des victimes à la colère céleste?

Les exemples se pressent en foule, dès qu'on veut montrer les preuves de la cruauté de l'homme : les spectacles furieux des gladiateurs chez les Romains, les folies sanglantes des empereurs; les brûleries et tortures de l'inquisition, et ces supplices inventés en tout temps pour allonger la mort; la guerre restée en notre temps, comme aux temps les plus anciens, un incident nécessaire et périodique de l'histoire; la gloire du peuple le plus poli, le plus aimable et le plus humain, souillée par les taches ineffaçables de la Saint-Barthélemy et de la Terreur, cette liste épouvantable de crimes qui compose la trame de la monotone et sombre histoire de l'humanité. Les deux premiers hommes du monde, Alexandre et César, écrivait Pline, ont chacun fait mourir plus d'un million d'hommes. Et notre siècle ne plie-t-il pas les genoux devant une mémoire chargée d'autant d'homicides? La barbarie s'allie le plus souvent à la plus exquise sensibilité, et tel dont les nerfs ne supporteront pas la vue des plaies, du sang et des supplices, enfermé dans le cabinet, enverra froidement des milliers d'hommes à la mort.

L'instinct cruel trouve d'ailleurs à s'exercer ailleurs que dans les camps, les guerres, les villes mises à sac; il sait infliger d'autres tortures que celles de la chair. Il se ménage des jouissances mystérieuses, plus durables et plus raffinées, dans les drames perpétuels de la

vie domestique. Qui ne trouve à se venger sur un plus faible des persécutions d'un plus fort, des injures du destin, de sa propre impuissance, de sa lâcheté? Dans l'amour même, n'y a-t-il pas d'ordinaire une victime? Et l'étreinte de deux âmes a-t-elle toujours de part et d'autre même douceur et même tendresse? Il y a dans le cœur humain un goût invincible pour la tyrannie : soumettre à son autorité et son caprice ce qu'il y a de plus noble et de plus grand, mettre sa volonté solitaire en balance avec d'autres volontés soutenues par la vertu la plus pure, par l'éloquence la plus entraînante, par l'intelligence la plus haute, et voir la balance pencher de son côté, c'est, paraît-il, une jouissance trop vive pour que notre espèce veuille jamais y renoncer.

L'instinct de sociabilité, commun à beaucoup de familles animales, est poussé chez l'homme aux dernières limites et revêt la forme toute simienne de l'esprit d'imitation. Ce penchant invincible se peut observer surtout chez l'enfant, qui n'a encore aucun grief contre la société, et que la misanthropie ne détourne point de ses voies naturelles.

Quiconque s'est occupé de l'enfance sait que l'esprit d'imitation fournit à l'éducation l'un de ses plus puissants moyens. Faire comme les autres, voilà pour l'enfant l'unique idéal. Les graves leçons d'un père, les tendres exhortations d'une mère, les sermons, les enseignements des livres, rien ne tient contre l'exemple vivant. Inconnus l'un à l'autre, deux enfants se regardent et pour ainsi dire se flairent comme des animaux.

Laissez-les seuls, ils s'observent : ce que l'un fera, l'autre le fera. Ils sont pour un moment l'un à l'autre tout l'univers.

Il n'est presque rien qu'on ne puisse obtenir de l'enfance en usant de l'instinct d'imitation qui le travaille. Une pédagogie habile trouve là son plus puissant levier. L'enfant copie toujours quelqu'un. Quelque chose l'avertit secrètement que pour dominer les autres, il faut commencer par leur ressembler. Son goût inné de la tyrannie le rend d'abord esclave; ce qu'il redoute plus que tout, c'est de se trouver dans une minorité. Il a l'adoration naïve du grand nombre, qui représente pour lui tout droit, toute vérité, toute justice. Il est semblable à ces gens nouvellement naturalisés dans un pays, qui en exagèrent les modes, les manies, les passions. Nouveau venu dans l'humanité, il lui rend l'hommage de son enthousiasme et se met à genoux devant toutes ses idoles.

Est-il besoin de dire que cet instinct ne meurt point avec les années de l'adolescence? L'esprit de routine est si puissant dans nos sociétés, que celui qui veut changer quoi que ce soit se voue à une vie de douleur, de sacrifice et de mépris. L'histoire tend perpétuellement à se recopier; on trouve dans toutes les écoles politiques, dans tous les partis, la superstition des mots, des noms, des souvenirs, des formules. L'esprit critique, l'impartialité, l'indépendance, sont choses aussi odieuses aux démagogies qu'aux dynasties royales. Même aux plus hauts étages de la pensée, nous n'échappons jamais entièrement aux bas in-

stincts. L'esprit d'imitation amène plus de fidèles aux églises que la foi. La prière est-elle souvent l'effusion spontanée de l'âme, l'humble et naïve confidence de l'homme à Dieu? N'est-ce pas assez qu'elle soit une formule banale, un chuchotement privé de sens? Ne suffit-il pas qu'un siècle apporte à l'autre les mêmes murmures, et que, sous toutes les latitudes et tous les cieux, des êtres de race, de langue, de mœurs différentes, déposent au pied des autels des offrandes uniformes?

Qu'est-ce que l'esprit mondain, sinon la forme la plus raffinée de l'esprit d'imitation? Il importe peu qu'il s'entoure d'exclusions, de barrières, car il se donne alors le double plaisir de se satisfaire en interdisant aux autres des satisfactions égales. Nous admirons Alcibiade, Spartiate chez les Spartiates et Persan chez les Persans. Nous admirons aussi l'Anglais, qui, aux Indes, en Afrique, en Chine, transporte partout ses habitudes, sa morgue, sa hauteur; sur toute la surface du globe il se sent sous l'œil de l'Angleterre; là reste son modèle, son public, son idéal. L'indépendance de ses allures et son mépris pour l'humanité non anglaise sont encore une variété de l'esprit d'imitation. A l'intérieur du cercle magique où elles s'enferment, toutes les aristocraties sont forcément de petites démocraties. Toute corporation est un tourbillon vivant qui a ses lois spéciales d'attraction et de répulsion. Il nous faut des modèles. Tous les souverains, au XVIIe siècle, sont les singes de Louis XIV. On veut faire comme tout le monde; mais tout le

monde, pour les rois, veut dire les têtes couronnées; pour un pair d'Angleterre, la caste à laquelle il appartient; pour un soldat, le régiment; pour un avocat, le palais; pour un forçat, le bagne.

L'esprit mondain voit un ennemi dans tout homme nouveau, tout novateur, tout esprit indépendant et solitaire; la loi, la coutume, le *nomos* était déjà dénoncé comme tyrannique par Pindare; et ses premiers ennemis ont été le théâtre grec et la dialectique. Tout grand public est orthodoxe et hait les dissidents.

La liberté est le dernier fruit de la civilisation, fruit qui ne vient à maturité que sur le fumier de générations sans nombre incessamment remué par les persécutions, les violences et les crimes. On n'échappe point à la tyrannie pour renverser la tyrannie d'un seul : car de toutes les oppressions; l'oppression du nombre est peut-être la plus redoutable; elle subdivise la responsabilité au point de la réduire en poussière, et enlève à l'injustice ses derniers freins, qui sont le remords, la lassitude, l'impuissance d'une autorité qui n'a pas mille yeux, mille bras, mille vouloirs simultanés.

Les instincts spécifiques, modifiés par l'action lente du temps, transmis avec des variations diverses de génération en génération, sont les déterminants les plus constants, les plus durables des actions humaines. Ils sont enfoncés dans notre chair même; leur empire fatal est assuré par la construction héréditaire et congénitale des régulateurs nerveux où les impressions se convertissent en volitions; la sensation trouve toujours un milieu, un réceptacle dont la forme, la structure, la

vitalité propre s'imposent à ses métamorphoses. C'est ainsi qu'un mécanisme animé d'une certaine vitesse se meut avec des vitesses différentes dans l'air, dans l'huile, dans l'eau.

Si les instincts étaient nos seuls guides, l'humanité mènerait sa vie comme toutes les autres familles animales, le désir n'aurait d'autre frein que la satiété ou de la résistance des désirs rivaux. Mais la royauté l'homme n'est pas une royauté sans trouble ni remords. Si redoutables que soient les obstacles que lui oppose la nature, le temps, l'espace, il en trouve de plus grands encore dans sa prérogative même. Son action n'est pas seulement sollicitée par d'aveugles désirs, elle est sans cesse tourmentée, harcelée par une force secrète qui remue au dedans de lui-même et qu'il nomme sa liberté. Ses guides ne sont pas seulement la faim, la soif, la luxure; il en a d'autres, qui sont ses idées. Le drame de sa vie est le combat perpétuel entre sa basse nature et cet idéal qui croît au dedans de lui, qui sans cesse se développe et se fortifie.

CHAPITRE VIII

L'IDÉAL.

Jamais on n'a expliqué comment naissent les idées. La philosophie spiritualiste les a considérées comme des formes de la pensée antérieures à toute sensation, semblables à des moules où se versent des liquides; cette théorie platonique des idées innées n'a rien d'incompatible avec une doctrine qui subordonne tout travail cérébral à la forme des éléments anatomiques du cerveau. Le sensualisme a regardé les idées comme des sensations condensées en quelque sorte, dépouillées de leurs caractères accidentels et passagers : l'œil, par exemple, frappé à tout moment des images de chevaux noirs, blancs, gris, petits, grands, calmes, fougueux, finit par conserver perpétuellement l'image idéale qui se nomme « le cheval ». Les idées ne seraient alors que les empreintes profondes laissées dans la matière cérébrale par le perpétuel martellement des sensations. Les impressions se dépouillent lentement, et comme par un rayonnement graduel, de ce qu'elles

ont de plus éphémère, de plus accidentel; elles composent, modèlent, achèvent des formes idéales, des types que nous portons dans l'esprit.

Mais ce n'est là qu'une vue grossière des phénomènes de l'intelligence; car celle-ci ne se contente point de résumer en un type les êtres visibles de même espèce; elle ne fait pas seulement des classifications, elle opère aussi des analyses. Elle distingue la dureté du corps dur, la pesanteur du corps lourd, la couleur de l'objet coloré; elle n'est pas seulement réceptive, elle est créatrice. Voyez la géométrie : elle ne prend pas seulement ses formes dans le monde extérieur, elle les compose, et il n'y a aucune limite, en quelque sorte, à sa fécondité.

Où est la part de la sensation dans l'œuvre de ceux dont l'esprit engendre systématiquement des formes dont rien ne reproduit autour de nous la beauté tout idéale, les courbures variées, les élancements vers l'infini? Il est bien vrai que nos sens sont de véritables analyseurs et ne saisissent jamais dans l'objet que des éléments particuliers; les ramifications du système cérébral sont en exacte correspondance avec les distinctions et les opérations de la pensée.

Il faut considérer aussi que l'esprit, qui se meut librement dans les abstractions, ne peut cependant se passer d'un certain symbolisme. Sans le langage, sans l'écriture, jamais l'intelligence humaine n'aurait pu faire les conquêtes qu'elle a faites. Et qu'est-ce que le langage, sinon un perpétuel symbolisme? Sitôt que l'homme a inventé des signes pour représenter des

objets, monuments, lettres, chiffres ou mots articulés, ces signes représentatifs sont devenus comme les organes de la machine mentale. L'idée concrète nous apparaît toujours avec des formes réelles : je ne puis parler de la Vénus de Milo sans apercevoir ses nobles contours; l'idée pure, l'idée abstraite se montre sous un symbole, une image, une forme traditionnelle, un mot.

Penser, c'est parler bas. Dieu n'est qu'un mot jusqu'à ce que je l'aie défini. Et avec quoi puis-je le définir? Avec des mots.

Le développement de l'intelligence humaine a forcément été parallèle au développement du symbolisme : l'homme a créé les arts et le langage; mais, réciproquement, les arts et le langage ont pour ainsi dire fait l'homme. Associer un signe à un objet, quoi de plus simple en apparence? et pourtant tout est là.

Les matériaux trouvés, l'âme a pu composer son architecture mobile d'idées, suivant les temps, les besoins, les circonstances. La genèse des grammaires est devenue la genèse même de la pensée. Les modalités de la vie intérieure ont trouvé dans les langues un instrument d'une exquise souplesse, en même temps que la rigidité et la stabilité des mots ont donné de la fixité aux analyses de l'esprit, ordonné ses opérations et garanti ses conquêtes. Nous sommes si habitués au symbolisme de l'écriture et de la parole, que nous pouvons à peine en comprendre le rôle et l'importance. Il est aussi impossible de penser sans mots que de faire de l'algèbre sans notations. Qu'est-ce qu'une pensée

qui ne peut être exprimée? Pendant que je médite, images et signes courent à mon insu dans la nuit de mon cerveau, plus rapides que l'éclair, plus pressés que les molécules au sein d'un corps, infatigables, toujours préparés, toujours dociles.

Si l'on remonte à l'origine des langues, on trouve d'abord un petit nombre de racines très-simples, monosyllabiques, qui toujours se rapportent à quelque chose de physique et en expriment un caractère très-apparent : ces embryons de mots composent la première grammaire, toute matérielle encore, faite d'interjections, d'onomatopées, de cris spontanés. Mais cette grammaire primitive subit bientôt des transformations sans fin : les mots prennent une sorte de vie propre; ils croissent, végètent, s'articulent; ils sont détournés graduellement de leur sens primitif, ils dérivent du sens physique au sens rationnel et psychologique. La langue devient spirituelle. Quand, par suite de conquêtes ou d'invasions, deux langues se rencontrent, elles se mêlent comme feraient deux populations marines tout d'un coup réunies par la rupture d'un détroit. Les mots luttent entre eux comme les faunes et les flores.

Que de siècles ont dû s'écouler depuis les temps obscurs où la langue n'était qu'une poussière incohérente de mots, jusqu'aux jours où elle s'est trouvée complétement organisée ! La philologie cherche à fixer des périodes dans cette longue transformation; elle montre certaines populations, certaines races encore attachées à des phases que les langues anciennes

ont depuis longtemps dépassées ; elle fait voir comment les idiomes durent autant que les civilisations, naissent, grandissent, meurent et se renouvellent avec elles.

Cette science nouvelle, qui commence à avoir les règles précises d'un corps de doctrine, démontre clairement que l'indépendance de la pensée individuelle n'est point absolue. La pensée ne saurait échapper entièrement à l'obsession du symbole ; mais cette faculté merveilleuse, qui nous permet d'associer un mot à un caractère, un signe à une qualité, à un type, à une abstraction, à une idée enfin, voilà ce qui demeure constant au milieu de toutes les variations du langage.

D'où vient cela? Sans doute de ce qu'à l'origine toute chose prend à nos yeux une vie propre : dans toute langue primitive ou rapprochée encore de ses origines, les mots représentent tous des objets, des êtres ayant leur existence particulière. L'homme a conscience de son individualité ; le monde se peuple à ses yeux d'entités de tout genre et de toute espèce. Nous mettons partout quelque chose de nous-mêmes ; les abstractions elles-mêmes, les qualités, les propriétés générales prennent corps. De cette tendance instinctive à tout personnifier sont issues toutes les mythologies : derrière les effets, les phénomènes, l'homme voit toujours le mouvement de causes animées, créatrices, et pour ainsi dire vivantes.

Ce symbolisme perpétuel est plus ou moins large, plus ou moins étroit. On le trouve dans la religion grossière qui divinise l'eau, le feu, la pierre, l'éclair,

le désir, la force, la beauté; on le retrouve encore dans la science la plus achevée. Celle-ci ne s'enquiert point des causes premières; mais ses analyses, ses inductions, ne trouvent de repos et de consécration que dans des lois générales qui ont le caractère de la permanence, qui survivent à toutes les manifestations passagères, qui dominent et asservissent les faits. Le monde entrevu à travers toutes ces lois s'idéalise, il devient l'expression changeante d'une pensée, le symbole d'une volonté divine. Pour le naturaliste, les plantes et les animaux ne sont que des lettres d'un incompréhensible alphabet : tous les mammifères, depuis la baleine jusqu'à l'homme, se résument pour l'anatomiste en ce type « le mammifère ». La poussière des étoiles, les nébulosités, les soleils et les satellites semblent à l'astronome les matériaux d'une géométrie transcendante. L'historien voit dans les peuples innombrables, dans les races diverses, les acteurs d'un drame dont le nœud toujours se serre et se défait. Nous cherchons partout un sens, un but, une loi, une raison.

Les sciences expérimentales seraient comme une toile sans trame, et la méthode inductive n'aurait aucun sens s'il n'y avait dans le monde aucune continuité, aucune mesure durable, aucune fixité. Nous croyons que si telle combinaison de causes produit aujourd'hui tel effet, elle le produira toujours. Mais d'où nous vient cette assurance ? En serait-il ainsi si le monde phénoménal n'était point la représentation et le symbole d'une pensée ? Les lois sont contenues dans

les faits, mais les faits sont aussi contenus dans les lois, et en sortent comme d'une matrice éternellement féconde.

L'abstraction, qui est la source de toute idée générale, limite forcément son objet en l'isolant dans la mêlée des phénomènes et des êtres : la limitation des mots n'est que la fidèle image de la limitation des choses pensées. Mais l'abstraction conduit l'esprit par une pente naturelle jusqu'à la négation, et le précipite ainsi d'un monde contingent et fini dans les domaines de l'absolu. Car l'infini n'est que la négation du fini, l'éternité, que la négation de la durée. Ces termes grandioses, qui marquent les catégories les plus hautes de la pensée, ne peuvent se définir que par des contrastes. C'est ici qu'éclate la grandeur de la pensée; échappant aux mailles serrées des choses sensibles, mouvantes, éphémères, traversant les lourdes atmosphères de la matière, elle monte d'un vol tranquille et assuré aux sphères infinies. Notre vie semble un néant jeté entre le passé et l'avenir, et cette courte mesure, faite de douleurs et de joies que rien ne saurait fixer, nous révèle le temps sans commencement ni fin. De ce point presque invisible où s'attache notre corps plus invisible encore, nous dardons nos regards sur l'espace sans bornes. A travers nos vaines querelles, les souffrances de notre égoïsme, les blessures de notre cœur, nous sentons pénétrer jusqu'au fond de nous-mêmes l'idée du bien, de la justice; les changeantes couleurs et les formes du monde nous révèlent la beauté. Étrange mystère, qui fait à la fois notre joie et notre tourment !

l'idée de l'infini nous berce et nous endort comme des enfants en nous consolant de l'injustice des hommes et des ironies du destin, en enveloppant dans le même néant et la même indifférence tout ce qui agite et émeut les hommes; mais elle est aussi la source secrète de nos maux, de cette mélancolie que rien ne peut charmer, de cet ennui sans remède que nourrit sans cesse le contraste entre la grandeur de nos ambitions et la petitesse de nos efforts. La pensée nous fait vivre et nous tue : son ivresse fatale a des réveils trop cruels.

Que ne puis-je, sans songer à moi-même, jouir des cieux infinis et calmes, de la beauté silencieuse du monde, des vérités éternelles, de la suave douceur qui s'exhale d'une vie pure, de la joie qui soutient les âmes héroïques ou naïves? Pourquoi faut-il sans cesse que je retombe sur moi-même, sur mon impuissance, ma faiblesse, mon ignorance? Pourquoi le divin ne m'apparaît-il que par échappées soudaines? Pourquoi n'ai-je des yeux que pour être ébloui, des bras que pour saisir le vide?

Je ne sache point que l'anatomie et la physiologie puissent éclairer de la plus faible lumière ces mondes obscurs de la pensée : la science positive, qui va timidement des causes secondes aux causes secondes, voit un gouffre ouvert sous ses pieds dès qu'elle veut passer de l'étude de l'organisme cérébral à l'analyse de l'intelligence et de la volonté.

La dynamique de l'univers interne n'a point révélé ses lois : les attractions, les polarités des idées, des

impressions, des souvenirs, n'ont point trouvé de Newton. Cette géométrie vivante et mobile, qui règle la transformation des sensations, qui fournit des moules à la métamorphose des idées, ne laisse rien deviner de ses règles. Cette énergie, enfermée au centre de la vie, et constamment dépensée en mouvements intérieurs, cache ses régulateurs délicats. L'organe ne trahit point la fonction.

Mais la fonction existe : l'homme a une vie idéale parallèle à la vie organique; les pensées naissent, croissent, se développent, comme les instincts, les appétits et les passions. Tandis que l'âme spécifique mène la machine animale, l'âme personnelle, individuelle, construit son idéal, l'embellit, le rehausse, en assure les fondements. J'entends par l'idéal l'ensemble des abstractions, des principes, des croyances générales, des notions esthétiques, scientifiques, religieuses, morales, politiques, qui se rencontrent chez l'homme, à tout âge, en tout temps, toute race, tout pays; le livre que chacun de nous porte au dedans de lui-même; ce qui pour le moment nous apparaît comme le souverain bien, la souveraine vérité. Cette construction mystique sert de centre, de support et d'ancre à notre vie morale, comme la colonne dorsale relie tout notre squelette. Que d'ouvriers n'a-t-il point fallu pour en fonder et en élever les assises! L'intelligence naissante, toute mobile et réceptive, est pétrie par les phénomènes, les paroles, les enseignements, par les plaisirs et les souffrances, par les jeux de l'école et les leçons de l'histoire. Par mille canaux s'infiltre en nous l'idéal des

aïeux et celui des contemporains. Nous voyons Dieu dans nos temples, et nous ne le trouvons plus dans ceux de l'étranger. Les parcelles de vérité que charrie comme des diamants, le flux agité de notre vie, nous semblent toute vérité. La pression continue du milieu moral nous écrase sans cesse à notre insu, et pèse sur nous comme la colonne d'air atmosphérique pèse sur le corps. Nous arrivons à vingt ans, armés de doctrines, de théories, d'idées que nous croyons nôtres et qui sont simplement des armes forgées par notre famille, notre race, notre pays. Rien de plus tyrannique ni de plus intolérant que cette foi d'emprunt; elle a l'insolente vigueur de la jeunesse, la roideur d'un glaive, la cruelle acuité de la passion. L'expérience seule peut apprendre aux individus comme aux nations à corriger leur idéal : le moment arrive où l'écart semble trop grand entre le rêve et la réalité. Mais les idées propres à une race, à une famille humaine ne se déracinent pas facilement; elles sont pareilles aux barres de fer autour desquelles des plantes grimpantes enroulent leurs flottantes dentelles. Il reste encore quelque chose de la foi primitive dans l'incrédulité la plus sceptique : nous ne pouvons jamais dépouiller tout à fait le vieil homme.

Philosophes qui croyez pouvoir offrir à l'humanité un code moral, fondé uniquement sur des considérations humaines, savez-vous ce que dix-huit siècles de christianisme ont pu opérer au fond de vous-mêmes? N'êtes-vous point hanté, sans le savoir, par le spectre du Christ? Seriez-vous ce que vous êtes si du fond de

l'histoire n'était descendu sur vous ce rayon d'angélique pureté ? Votre vertu ne doit-elle rien au courage des martyrs, au désintéressement de tant de saints qui ont pratiqué le renoncement, rien à Socrate, rien à Marc-Aurèle ? Votre idéal vous appartient-il tout entier? et votre âme ne fait-elle point partie de l'âme de l'humanité ?

La plupart des hommes sont toujours emportés par le courant de la passion, absorbés par le labeur quotidien, le souci de vivre, pressés par l'aiguillon du besoin, de la passion : acteurs, non spectateurs, ils acceptent un idéal traditionnel, une foi emprisonnée en formules, le code d'airain des lois, de la coutume ; leur ignorance est d'autant plus redoutable, qu'elle est plus sincère. Il n'y avait point d'hésitation dans l'âme de ces inquisiteurs, qui plaçaient l'image d'un Dieu de paix sur l'autel de Moloch, de ces terroristes qui tuaient au nom de la liberté. Bien peu d'hommes sont capables de sortir d'eux-mêmes et de se regarder du dehors : le scrupule, l'examen, le remords, le tâtonnement, font perdre du temps ; le doute s'accompagne de trouble, de mansuétude, et que peuvent la mansuétude et le trouble contre ces volontés tendues, brillantes de beauté, de génie, qui mènent à leur suite, comme autant d'esclaves dociles, les volontés de l'humanité ?

Il n'est pas besoin de la géologie pour démontrer l'antiquité de notre espèce. Que de temps n'a-t-il point fallu pour la mener de l'animalité la plus immonde au point où elle est arrivée ? Combien la genèse de l'idéal a dû être lente, difficile, douloureuse ! une

idée naît dans un cerveau, que va-t-elle devenir, seule? Il faut qu'elle trouve des prosélytes, des missionnaires.

La petite flamme avance timidement, dans l'ombre, étendant par degrés son cercle lumineux; mais le peuplement de l'univers n'ira-t-il pas plus vite? A mesure que la civilisation fait des êtres intelligents, l'instinct animal refait des barbares. Comment l'éducation morale et intellectuelle suivra-t-elle le torrent toujours grossi de la population?

Quel douloureux contraste l'histoire ne révèle-t-elle pas à chacune de ses pages entre les faits et la justice? Et cette justice pourtant n'est point chose étrangère à l'humanité, elle est sortie de la pensée : la sociabilité, qui n'est point affaire de choix, mais de nécessité, ne peut se passer de règles morales : elle est pressée de trouver des lois; partout où il y a une famille, une tribu, une race, une nation, un code est nécessaire. Il ne faut donc point s'étonner que l'idéal moral se soit développé le premier dans l'esprit humain. « Toutes les bonnes maximes, dit Pascal, sont dans le monde, on ne manque qu'à les appliquer. » L'âme la plus pure et la plus raffinée a peu de chose à ajouter aux préceptes des philosophes de l'antiquité; on n'imagine guère un progrès sur la doctrine du Christ. Il y a une certaine perfection dont l'image adorable plane depuis des siècles au-dessus de la mer des passions, comme un soleil lointain, toujours présent, mais, hélas! toujours inaccessible.

Les racines tenaces des instincts, les fibres saignantes de la passion, nous retiennent et nous empêchent tou-

jours d'y atteindre. Mettez en contraste l'idéal moral les peuples modernes avec leur législation et leur politique ! La loi d'amour du Christ est depuis dix-huit siècles la religion de l'Europe, et depuis dix-huit siècles l'Europe reste un champ de bataille. Depuis combien de temps a-t-on aboli la torture ? Où la loi reconnaît-elle l'égalité des deux sexes? Quand les peuples cesseront-ils de se regarder comme des ennemis? Quand la force, la haine, l'envie, cesseront-elles d'être les premiers ministres de l'histoire? Des millions de volontés restent les esclaves de quelques volontés solitaires : la tyrannie offre toujours aux peuples la sinistre égalité de la servitude. Il y a toujours des légistes pour couvrir ses usurpations de maximes et de sophismes, des poëtes pour la chanter, des prêtres pour la bénir.

L'esprit ne construit pas seulement un idéal de société, il ne spécule pas seulement sur les rapports des hommes, sur leurs devoirs, sur leurs actions, il est aussi conduit à des conceptions générales sur le monde, sur la nature, sur la création. A côté d'une morale l'esprit humain fonde toujours une métaphysique, une science. Mais les développements, les floraisons, si l'on peut parler ainsi, de la science et de la morale, n'ont jusqu'ici rien eu de commun. La sainteté, la pureté, la vertu, peuvent, ce semble, s'accommoder d'une complète ignorance ; et le génie scientifique, la possession de tous les trésors qu'ont accumulés le labeur des savants, des érudits, des penseurs de tous les temps, ne paraît point ajouter à l'âme une grâce, un charme,

une vertu. Savoir n'est pas vouloir, connaître n'est pas aimer. La science, obligée de débuter par les phénomènes les plus simples, commence à peine à appliquer ses méthodes aux phénomènes sociaux et politiques. Dans le drame de la vie, qu'importent les lois éternelles qui régissent les planètes, la voie lactée, les mondes silencieux des minéraux et des végétaux ? La science pourtant a fait une conquête dont la lumière commence à rejaillir sur le monde moral et sur l'histoire de l'humanité, c'est l'idée même de *la loi ;* idée toute moderne, dont la puissance s'impose de plus en plus à toutes les investigations de l'esprit.

Devant cette grande notion s'évanouiront toutes les distinctions vaines entre le naturel et le surnaturel ; les religions anciennes et les métaphysiques laissaient flotter sur le monde je ne sais quel arbitraire, quelle force soustraite à toute règle, sans lien avec le passé, et pourtant maîtresse de l'avenir ; la science a rendu enfin les esprits familiers avec les idées de la mesure, de la proportion réglée entre les moyens et les fins, de la solidarité des phénomènes successifs, de l'unité des forces cosmiques. Si une certaine philosophie s'arrête aux causes secondes et se contente de connaître les rapports des choses sans chercher à en pénétrer l'essence, l'âme peut toujours franchir cette barrière artificielle ; mise en face de lois immuables, d'où les phénomènes sortent comme les œufs font de l'ovaire, elle n'est pas forcée de regarder ces lois comme de vaines formules ; elle peut les attribuer à la pensée divine. Le monde alors lui apparaît comme

une chose pensée, comme une chose voulue, et la science comme un rayon d'un soleil éternel. Comment a-t-on pu croire qu'il y ait rien de bas ou de vulgaire dans une telle conception, rien de périlleux, ajouterai-je, pour la dignité humaine? Si l'homme doit trouver quelque part des règles sûres de conduite, ce ne peut être ailleurs que dans la connaissance des lois qui ont présidé à sa naissance et qui président à son développement. La science, restée si longtemps comme étrangère et indifférente à l'humanité, commence à prendre une âme. L'économie politique, qui s'occupe de nos besoins les plus vulgaires, mais qui a des méthodes scientifiques, a déjà fait plus pour l'humanité que beaucoup de philosophies; la physiologie, la médecine, l'hygiène, la préserveront quelque jour de plus de maux que n'a pu faire la morale de pur sentiment. Je ne me dissimule point que des esprits étroits peuvent faire incliner la science vers le plus grossier matérialisme, mais la science échappe à leurs mains maladroites; elle voit le monde sous une double face, l'idée dans le phénomène, la loi invisible dans le développement visible. Si elle n'est pas tout le vrai, elle cherche du moins le vrai; et le chercher d'un cœur honnête, que pouvons-nous faire de plus?

CHAPITRE IX

LA PASSION.

La passion naît du mariage entre l'instinct et l'intelligence ; de là son caractère complexe et ambigu, les éléments permanents et indélébiles qui s'y rencontrent en même temps que des éléments variables, mobiles et capricieux. L'idéal ne peut abolir les forces qui appartiennent à l'espèce, il ne saurait arracher de l'homme les désirs inconscients qui le tourmentent : il ne peut empêcher le sang, la race, la chair, le tempérament, d'agir comme des ressorts perpétuellement tendus.

Mais le raisonnement, la pensée, peuvent modifier de mille façons le travail des forces intérieures. De même que la pression de la vapeur est utilisée pour les fins les plus diverses, l'énergie qui nous anime peut trouver les emplois les plus différents. La passion est en quelque sorte le trait d'union entre la chair et l'esprit : contenue, réglée, dirigée par l'idéal, elle sert de régulateur à l'instinct. Elle trempe au fond

même de l'animalité, mais s'élève jusqu'aux cimes les plus hautes de la pensée. Elle n'est pas aussi libre que l'intelligence, pas aussi esclave que le désir spécifique. La double nature de l'homme s'y montre tout entière. C'est pour cela que la classification des passions est chose si difficile. A côté de certains caractères constants, il en est d'autres qui sont trop arbitraires. Une seule passion peut prendre racine dans plusieurs instincts; un seul instinct peut distribuer sa force à plusieurs passions. A mesure que l'idéal humain se transforme, les tendances secrètes de l'être subissent elles-mêmes de lentes déviations.

On peut encore adopter aujourd'hui la définition que Descartes donne des passions, si l'on remplace par l' « instinct », ce qu'il nomme le « mouvement des esprits ».

« Il me semble qu'on peut généralement les définir : des perceptions, ou des sentiments, ou des émotions de l'âme, qu'on rapporte particulièrement à elle, et qui sont causées, et entretenues, et fortifiées par quelque mouvement des esprits.

» J'ajoute qu'elles se rapportent particulièrement à l'âme, pour les distinguer des autres sentiments qu'on rapporte, les uns aux objets extérieurs, comme les odeurs, les sons, les couleurs; les autres à notre corps, comme la faim, la soif, la douleur. J'ajoute aussi qu'elles sont causées, entretenues et fortifiées par quelque mouvement des esprits (par quelque instinct), afin de les distinguer de nos volontés, qu'on peut nommer des émotions de l'âme qui se rapportent à elle, mais

qui sont causées par elle-même, et aussi afin d'expliquer leur dernière et plus prochaine cause, qui les distingue derechef des autres sentiments (1). »

L'instinct, ce mouvement des esprits dont parle Descartes, cause donc, et entretient et fortifie les passions. Pour préciser davantage, on pourrait dire que les passions sont des mouvements de la pensée occasionnés par des mouvements de l'instinct.

En analysant les états de l'âme, Descartes conclut qu'ils peuvent tous être ramenés à six passions primitives : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse. Toutes les autres passions sont composées, suivant lui, de quelques-unes de ces six, ou bien en sont des espèces. Il en fait sortir l'estime, le mépris, la générosité, l'orgueil, la vénération, le dédain, l'espérance, la crainte, la sécurité, le désespoir, la jalousie, l'irrésolution, le courage, la hardiesse, l'émulation, la lâcheté et la peur, le remords, la moquerie, l'envie, la pitié, la satisfaction de soi-même, le repentir, la reconnaissance, l'ingratitude, l'indignation, la colère, la gloire, la honte, l'impudence, le dégoût, le regret, l'allégresse. Mais cette genèse des passions a quelque chose d'artificiel, et ces *espèces* de la vie morale ne se précisent point comme les espèces chimiques ou animales. Les plis de l'âme ne sauraient se comparer à un dessin géométrique. Les détours et les enchevêtrements de l'être intérieur ne peuvent être fixés par aucune géographie. Chacune des dispositions, chacun des états

(1) Descartes, *les Passions de l'âme.*

particuliers que cherche à peindre d'un mot la langue des moralistes suppose et nécessite le concours de tous les instincts. Il n'y a pas plus de rayons dans le spectre solaire qu'il n'y a de couleurs dans cette flamme qui se nomme passion. Dans l'amour, il peut y avoir de l'orgueil, de l'espérance, de la crainte, de la jalousie, du désespoir, de la lâcheté, du remords, de la pitié, etc. Dans l'admiration se glisse la haine, la crainte, l'ironie.

Gratiolet (1) a subdivisé les passions en homogènes et hétérogènes. Il range au nombre des passions homogènes :

Le plaisir.....	la douleur,
La joie.....	la tristesse,
La volupté.....	l'angoisse,
Le contentement.....	l'ennui,
La confiance.....	le doute,
Le calme.....	la colère,
L'énergie.....	la mollesse,
La fierté.....	l'humilité,
L'orgueil.....	la bassesse,
L'impudence.....	la honte,
L'amour.....	la haine,
L'estime.....	le mépris,
L'admiration.....	l'horreur,
La bonté.....	la méchanceté,
La générosité.....	l'avarice,
Le courage.....	la peur.

(1) *De la physionomie et des mouvements d'expression.*

Les passions mixtes ou hétérogènes résultant de deux passions contraires simultanément développées sont :

La compassion,
La vénération,
Le dédain,
L'hypocrisie,
L'hésitation,
La jalousie et l'envie,
La moquerie,
La ruse.

Il y a dans cette classification beaucoup de finesse. La compassion, en effet, est faite à la fois de tristesse et d'amour; dans la vénération, il y a de l'admiration en même temps que de l'humilité. Le dédain est composé de l'amour de soi-même et du mépris d'autrui. La moquerie est un mélange de joie et de mépris. La jalousie et l'envie sont des mélanges d'amour et de haine. L'hésitation est un composé de désir et de crainte.

On ne finirait point si l'on voulait entreprendre cette analyse. Ce n'est pas assez d'ailleurs de dire qu'il y a des passions doubles : il en est de triples, de quadruples, ou plutôt elles vivent en perpétuelle mêlée, toujours ondoyantes, tantôt plus caressantes, tantôt plus furieuses. Ce qu'il importe de reconnaître, c'est que dans chaque tempérament, dans chaque caractère, dans chaque individu, il y a une passion dominante et maîtresse ; c'est ainsi que, dans une teinte composée, une couleur élémentaire domine toujours.

Les anomalies apparentes et les bizarreries de la vie humaine s'expliquent par les redressements imprévus, par la tension continuelle de cette force, ployée par les résistances du dehors, par la volonté, par les contraintes de l'éducation et du monde, mais jamais vaincue. La morale doit sans cesse fouiller ces cryptes de l'âme humaine, ces étages où sont cachés les piliers qui soutiennent l'édifice.

La critique se plaît aussi à ces analyses : dans toute œuvre d'art elle cherche la source de l'inspiration; dans tout génie le ressort permanent et caché, le trait individuel, égoïste, humain. Les chambres les plus obscures de la pensée s'ouvrent dans chaque homme avec une seule clef. Tel génie est constamment et douloureusement tendu vers le sublime : amour, plaisir, gaieté, tendresse, douleur, tout prend chez lui quelque chose de surhumain, de grand, de démesuré. Tel autre respire la volupté facile, heureuse, éternellement jeune, naïve et féconde. Ici perce toujours la pointe de l'instinct cruel, sous l'ironie comme sous la tristesse, tantôt déchirant les frêles gazes du plaisir, tantôt le lourd manteau des religions et des lois. Ailleurs, l'instinct d'imitation trouve des apôtres diserts, échos sonores, brillants reflets, miroirs magnifiques, mais sans flamme ni vie propre, sans troubles, sans scrupules, tyrans d'opinion, tyrannisés par l'opinion.

A peine l'homme a-t-il conscience de sa nature intime : que de poëtes n'ont jamais écrit de vers! que de rimeurs qui n'ont rien du poëte! Chez Shakespeare, l'imagination est si débordante, elle sème les images

et les idées en telle abondance, que lorsqu'il veut peindre un sot, ce sot a de l'esprit. L'Adam et le Satan de Milton sont des théologiens, des docteurs. Ce n'est point faire la critique de Racine, de Corneille, que de répéter avec les romantiques que leurs Romains sont des Français, leurs Romaines des Françaises. On ne peut véritablement bien peindre que soi : la couleur locale, le costume, le jargon des temps anciens, sont de vains oripeaux qui couvrent toujours une âme vivante, agissante et personnelle. Quelque sujet que traite Michel-Ange, il est Michel-Ange; les femmes sortent gigantesques de ses mains, les enfants grandioses. Le doute de Montaigne a toujours le sourire aux lèvres; son analyse est impitoyable, son cœur plein de pitié. Son ironie n'est pas un glaive; elle ondoie comme une caresse, voltige comme un souffle frais et léger. Chez Pascal, le doute devient angoisse : il est plein de visions, de terreurs; il tient l'âme suspendue au-dessus des abîmes.

Les œuvres d'art montrent plus fidèlement que le actions humaines la puissance de la passion; car l'action est sans cesse contrariée par les événements, les hasards, les obstacles insurmontables du dehors; dans l'œuvre d'art, la liberté est sans entraves et visiblement créatrice. La force qui l'anime suit sa direction naturelle, comme une fumée qui monte dans les airs ou une pierre qui descend dans l'eau. Aussi le musicien se trahit-il plus complétement dans ses accords, le sculpteur dans ses courbes, le peintre dans ses couleurs, l'écrivain dans ses livres, que le général

dans des plans de bataille ou le jurisconsulte dans des lois.

Il faut que la puissance de la passion soit bien impérieuse pour qu'elle soit l'inspiration cachée des créations purement idéales de l'esprit. Dans l'orateur, dans le moraliste, dans le politique, dans le poëte, cherchez toujours l'homme. Chaque existence est comme un tableau dont il faut trouver le vrai point de vue. Mais, au-dessous même des passions dominantes qui impriment à toute vie, en dépit de l'incohérence et des contradictions des faits, un caractère de profonde unité, il y a quelque chose d'encore plus intime, de plus fixe, de plus permanent : c'est l'instinct, dont la passion n'est que la manifestation capricieuse et changeante.

Si l'on veut réduire l'homme, pour ainsi dire, à sa plus simple expression, on ne peut s'arrêter à la passion, il faut descendre jusqu'à l'instinct. L'instinct génésique, par exemple, peut se définir ; mais comment définir l'amour? Spinosa parle de « l'amour de courtisane, c'est-à-dire du caprice d'engendrer qui naît de la forme » : voilà bien l'instinct animal et spécifique. Mais ce caprice, ou plutôt ce besoin, est sans cesse transformé par la passion et par l'esprit. Les lois, la pudeur, les mœurs, l'éducation, la religion, jettent sur sa nudité des manteaux si pesants que parfois ils semblent l'étouffer entièrement. La procréation était son objet : l'idée d'engendrer pourra disparaître entièrement dans le plaisir, ou même en arrêter les transports. La stérilité ne porte point des coups mortels à l'amour ; au lieu de s'attacher à la beauté des formes, à

des charmes fragiles, tendres comme une fleur que le froid d'une nuit peut flétrir, l'amour peut se fixer à une âme ; au lieu de s'enivrer de regards, il peut s'enivrer de paroles ; il peut vivre de chasteté comme de volupté, d'inanition comme de nourriture. L'amour de la chair ignore les douceurs du renoncement, les triomphes de la fidélité, les mystiques ardeurs de deux âmes assurées l'une de l'autre et perdues l'une dans l'autre, ayant trouvé un sûr asile contre tous les maux, contre toutes les agitations humaines, occupées à resserrer des liens plus forts que ceux de la chair et à chercher des plaisirs plus durables que ces voluptés qui naissent et qui meurent avec un frisson.

Et l'amour de soi ? de combien de passions diverses ne peut-il se couvrir? A peine en est-il une où l'on ne puisse le découvrir. Mais ce moi, qui remplit l'existence, qui arme le bras, qui darde le regard, qui aiguise l'intelligence, n'est pas forcément la bête qui ne songe qu'à de vils besoins; il peut avoir d'autres idoles et d'autres maîtres que la faim et la soif; le devoir, la vérité, la justice, l'amour, peuvent s'emparer de l'âme avec une telle puissance qu'elle ne puisse plus concevoir ni rechercher le bonheur autrement que dans leur service. L'idéal fait partie de nous aussi bien que les muscles, le sang et les nerfs; la pensée a ses appétits comme la chair. Les ambitions les plus hautes ne sont point celles qui se contentent de la matière, des trésors palpables et visibles, des applaudissements d'une foule avilie, des murmures de la crainte, des adulations de la médiocrité. « Et pourtant, disait Mazarin malade en

se traînant dans sa riche galerie de tableaux, il faudra quitter tout cela. » Ce qui est hors de nous-mêmes ne nous appartient jamais véritablement. Nos pauvres sens ne peuvent dévorer l'univers. Si l'âme est le vrai moi, le renoncement, le sacrifice, sont les plus beaux triomphes de l'égoïsme.

CHAPITRE X

LA LIBERTÉ.

L'idéal est comme un être intérieur qui vit au dedans de nous; qui nous sert de guide et de juge; qui règle, contrarie, modère les instincts, les passions, les désirs de notre nature animale. A nos intérêts journaliers il oppose des intérêts éternels; à notre humeur changeante, son calme inflexible; à nos haines, nos fureurs, nos colères d'un jour, sa sérénité; à notre égoïsme, son impersonnalité; à nos amours ardentes, il montre le fantôme des désirs assouvis et des souvenirs flétris; il nous console des injustices en nous montrant le néant de nos ennemis. Il nous couvre d'une armure invisible, et nous défend en même temps contre le monde et contre nous-mêmes. Au milieu des hommes, il nous fait dieux, il nous fait libres.

Il n'est pas surprenant que la philosophie confonde perpétuellement l'intelligence et la liberté, car ces deux choses sont aussi indissolublement liées que l'ombre et la lumière; on ne saurait imaginer une vo-

lonté que rien ne détermine. Que penser d'un professeur de philosophie qui, pour démontrer la liberté humaine, lève et baisse alternativement le bras en disant à son bras : « Lève-toi, baisse-toi »? Le plus naïf de ses élèves aperçoit le ressort qui met cette volonté en branle.

La liberté ne consiste point pour l'homme à agir sans raison, mais à agir d'après sa propre raison. Dans le drame intérieur, confus, rapide, obscur, qui se joue dans ma conscience, il n'y a d'autres acteurs que *mes* pensées, *mes* passions, *mes* espérances, *mes* craintes, *mes* notions du droit, de la justice, de la morale, *mes* inclinations.

Mais si toutes ces forces sont bien *miennes*, elles ne le sont pas toutes au même degré, et je ne les tiens pas toutes sous la même dépendance. Les instincts, les appétits spécifiques, font bien partie de moi-même, mais ils sont logés en moi comme des hôtes tyranniques : ils me poussent, me harcèlent, me troublent sans relâche. Ce qui m'appartient en propre, ce sont mes pensées, bien qu'elles ne soient pas absolument indépendantes du monde extérieur ; la métamorphose des sensations en idées ne saurait se comparer à ces cristallisations qui, au sein d'un liquide, ajoutent lentement de nouveaux rameaux à un arbre minéral. Si elle n'était autre chose, si l'être moral se formait et se renouvelait perpétuellement chez l'homme, comme l'être physique, par l'action unique du dehors, si les transformations internes de la sensation n'étaient d'autre nature que les transformations que subissent les ali-

ments matériels dans les organes, l'homme, à un moment quelconque de son existence, ne saurait être regardé que comme une chose, un produit, une machine, admirable sans doute, mais incapable de régler elle-même ses mouvements, et recevant toujours, soit directement, soit indirectement, les impulsions du monde externe.

Mais est-il vrai que les idées naissent et se développent comme une végétation ordinaire? Sommes-nous, oui ou non, libres de laisser passer une sensation dans la nuit du cerveau, comme une fusée qui éclate et se dissipe en étincelles, ou de la saisir, de la retenir, de l'analyser, d'en extraire un sens, un enseignement? L'association des idées a des lois, sans aucun doute; le monde cérébral a des échos qui ne parlent point au hasard. Mais la physiologie la plus matérielle ne refuse point à l'homme la faculté d'*élaborer* les sensations; et ce labeur, cette curiosité, ne témoignent-ils pas d'une énergie maîtresse d'elle-même? Le miroir d'un lac dormant raisonne-t-il sur les images qu'il reflète? la pierre sur son poids? le cristal sur sa forme? le fruit sur sa saveur?

Accordez à l'homme la faculté d'élaborer ses sensations, et par conséquent d'engendrer des idées, sa liberté morale découle de cette précieuse et souveraine faculté. En vain demandera-t-on d'où vient à l'homme la volonté d'élaborer des idées; c'est l'ancienne objection de Hobbes : « La question n'est point de savoir si l'homme est un agent libre, c'est-à-dire s'il peut écrire ou s'empêcher d'écrire, parler ou être silencieux, sui-

vant sa volonté; mais si la volonté d'écrire ou la volonté de ne point écrire lui vient de sa propre volonté ou de quelque autre chose qui soit en son pouvoir. Je me reconnais libre en ce sens que je puis *agir* si je *veux* agir; mais dire que je puis, si je le *veux, vouloir,* me semble un propos absurde. » Que répondre à cela? Sans doute, l'homme pense parce qu'il veut penser; mais d'où vient qu'il veuille penser? Il faut s'incliner devant ce mystère impénétrable. L'homme pense comme la fleur est odorante, comme le soleil est lumineux; la raison dernière des choses nous échappe toujours. C'est assez de montrer dans la pensée le secours et l'origine de notre indépendance spirituelle. La liberté se comprend, la volonté ne se comprend pas. Mais comprend-on mieux les autres forces qui remuent le monde? Comprend-on l'attraction? l'affinité? tous les vouloirs inconscients et muets de la nature?

Écoutez encore les amers sarcasmes de Hobbes : « Il est vrai, bien peu ont appris de leurs maîtres que l'homme n'est pas libre de vouloir : ils ne trouvent guère cette vérité dans les livres. Ce qu'ils trouvent dans les livres, ce que les poëtes chantent sur le théâtre et les bergers sur la montagne, ce que les pasteurs enseignent dans les églises et les docteurs dans les universités, ce que les gens du peuple dans les marchés, ce que tous les hommes dans le monde entier s'accordent à reconnaître est ce que je reconnais moi-même; c'est-à-dire qu'un homme a la liberté d'agir s'il veut agir; mais de savoir s'il a la liberté de vouloir, est une question à laquelle personne ne songe... Une

toupie qui est fouettée par des enfants, qui court, qui va d'un mur à l'autre, qui tourne sur place, qui va frapper les jambes des gens, si elle avait conscience de son mouvement, penserait que ce mouvement procède de sa volonté, à moins qu'elle ne sentît qui la fouette. Et un homme est-il plus sage quand il court dans un endroit pour un bénéfice, dans un autre pour un marché, s'il pense qu'il fait tout cela sans autre raison que sa volonté, et ne sent point les fouets qui déterminent cette volonté ? »

On souffre de l'injustice de ce langage : car l'homme peut apercevoir les fouets qui tourmentent sa volonté ; sa pensée libre peut lui venir en aide contre la tyrannie de l'univers et des sens ; d'ennemies, elle peut réduire les forces naturelles à l'état de servantes et d'alliées. La philosophie peut se placer à égale distance d'un fatalisme qui dégrade l'homme et d'un mysticisme qui le déifie. Elle ne doit ni méconnaître la liberté humaine, ni la regarder comme une substance étrangère en quelque sorte, et capable de jeter dans la balance humaine des poids arbitraires, tantôt plus lourds, tantôt plus légers. Elle doit reconnaître dans la vie morale comme dans l'existence matérielle un continuel déterminisme ; mais elle ne peut se refuser à considérer les idées, élaborées par la raison individuelle, comme des déterminants d'une extrême puissance.

Ce redoutable problème de la liberté a de tous temps troublé la raison humaine ; la théologie chrétienne, souvent plus perspicace que la philosophie, n'a jamais reconnu à l'âme une indépendance absolue ; elle a

cherché dans la *grâce* un secours pour notre infirmité et nos faiblesses, un auxiliaire pour notre liberté. « Pour faire d'un homme un saint, dit Pascal, il faut que ce soit la grâce; et qui en doute ne sait ce que c'est qu'un saint et un homme. » Qu'importe les mots? Ce que la théologie nomme la grâce, nous pouvons l'appeler idéal. Oui, nous portons au dedans de nous-mêmes une force mystique, un ensemble de conceptions, de pensées, lentement accumulées, qui sont notre vraie, notre seule défense contre la tyrannie des appétits purement animaux. A l'instinct de conservation spécifique, l'idéal oppose l'esprit d'héroïsme et de sacrifice; à l'instinct de la propagation, l'amour pur et platonique, délivré des chaînes de la chair; à l'égoïsme de la bête le désintéressement, l'oubli de soi, la charité chrétienne, l'amour des faibles, des petits, des victimes; à l'esprit de domination l'esprit d'égalité; à la paresse le devoir; à l'instinct d'imitation l'amour du progrès; à la religion des formules la religion personnelle. L'âme individuelle et l'âme spécifique sont sans cesse en lutte, ou plutôt le beau nom d'âme n'appartient qu'à ce qui nous sépare de l'espèce, à ce qui nous fait vraiment nous-mêmes.

On a plus ou moins d'âme : la langue dit hardiment : « les gens sans âme ». Croit-on que l'idéal soit comme une étoffe taillée en portions égales et distribuée à tous les hommes? Le noble souci de l'immortalité ne nous émeut-il pas surtout quand nous pensons à quelques caractères qui sont pour nous comme les symboles de toute vertu, de toute pureté, de toute gran-

deur? Pourquoi l'immortalité serait-elle acquise à tant d'existences viles? Pourquoi seraient-ils vainqueurs de la mort, ceux qui n'ont jamais su vaincre le plus léger caprice d'un égoïsme cruel, sans pitié, sans distraction, sans remords?

Les actes et même les pensers humains sont soumis à une certaine continuité, à un enchaînement logiques. Le drame de la vie a une profonde unité. La liberté n'est point fantaisie; elle ne peut découper un être en plusieurs êtres, coudre des tronçons de vertu, de vice, de pureté, de luxure, d'avarice, de générosité, de lâcheté, de courage, pour en composer un homme. La liberté est la faculté précieuse dont nous jouissons d'opposer sans cesse aux forces animales et spécifiques de notre nature les forces de la pensée; c'est aussi la faculté que nous possédons de méditer sur nos sensations, sur le monde, sur les hommes, et de travailler à composer, à perfectionner, à achever notre idéal : c'est l'esprit seul qui nous fait libres, et notre indépendance doit se mesurer à la grandeur de ses conquêtes.

Que de pauvres esclaves ne peuvent sortir de la prison de chair! Leur passion, perpétuellement inquiète, est comme ces feuilles de tremble que remue le moindre souffle du vent! Ils passent dans la vie, dans l'histoire, comme des acteurs qui récitent un rôle sans le comprendre. Ils parlent d'amour et ne savent ce que c'est que l'amour; de Dieu, et Dieu n'est pour eux qu'une terreur ou une espérance, un maître plus puissant que ceux de la terre.

L'ignorant, le méchant, entreprennent contre l'humanité, contre la nature et contre Dieu même, une guerre de ruses, d'embuscades, de surprises : jetés sans aucun soutien entre le passé et l'avenir, tremblants, indécis, remplissant le monde entier des chimères de leur égoïsme, ils sont toujours trompés et toujours crédules, toujours esclaves de vanités et d'illusions. Ceux qui veulent échapper à la tyrannie des faits, du temps, du milieu, doivent invoquer le secours de ces puissances muettes et cachées, qui se nomment les idées. Il n'est pas besoin d'être savant, de connaître la formule de toutes les lois naturelles : mais il faut savoir qu'il y a une loi, un ordre ; il faut sentir en son âme une pulsation de l'âme universelle répandue dans le monde ; il faut avoir contracté dans les ténèbres de la conscience l'habitude de voir avec d'autres yeux que les yeux du corps. Il faut s'étudier à pénétrer le fond des choses, à chercher une pensée suivie dans la discontinuité des phénomènes. La liberté se réfugie dans le calme de l'idéal, elle y trouve des hauteurs sereines où n'arrive plus la fumée de la bataille humaine. Elle se venge du tyran par le pardon, de l'injustice du sort par le mépris des grandeurs humaines, des morsures du temps par la contemplation de l'Éternel, de la douleur par le stoïcisme.

Chacune de nos actions, chacune même de nos pensées est déterminée par un état antérieur ; mais la pensée comme l'action concourt à modifier notre état et par là rattache le présent à l'avenir. C'est en cela que rien n'est indifférent ; la cire humaine est perpétuellement

pétrie de nos propres mains. Si l'on se pénètre bien de cette vérité, on doit arriver à surveiller non-seulement les actes, mais jusqu'aux manifestations les plus secrètes de la vie cachée. Car la pensée est comme un ouvrier patient, qui modifie en cachette les ressorts de la volonté : longtemps son travail peut rester inaperçu, mais il arrive un moment où l'équilibre est changé dans les régulateurs de l'activité ; la pensée alors éclate, se fait acte, violence, crime. Non, ce n'est pas sans danger que l'esprit s'arrête complaisamment à certaines idées, à certaines images : la casuistique a raison de compter comme péchés les fautes commises dans la nuit solitaire et sans reflets de la conscience. Il faut toujours nous tenir en garde contre nous-mêmes, estimer que la vertu a une sorte de vie organique, et qu'elle décroît sitôt qu'elle cesse de croître. Le sage se roidit par un effort continuel contre les désirs dont sa raison souveraine a reconnu la fatale et dévorante puissance. Il trempe perpétuellement sa volonté aux sources de la justice, de la pureté, du vrai.

Il faut songer que nos instincts, nos passions, nos penchants, notre noblesse ou notre infamie, passeront dans le sang de nos enfants ; il faut chercher chez nos femmes autre chose que ce qui charme les yeux, que ce qui satisfait le désir, la vanité, car les caresses de l'amour sont fécondes, et d'un baiser sortent des générations. Il faut aussi, quand notre passion triomphante a fait sortir un être du néant et que la nature nous le livre, faible, nu, argile encore tendre et plastique, nous appliquer à faire descendre en lui quelque chose de

notre âme et de notre idéal. Que chacune de vos paroles, que chacun de vos actes lui soient une leçon ! Que la douceur des regards maternels descende au fond de son être pour y creuser une trace invisible que rien ne puisse plus effacer. Dans l'atmosphère de la pureté, de la joie, de la délicatesse morale, que la jeune âme s'ouvre comme une plante qui sent les baisers du soleil !

Les forces qui circulent, comme la séve, dans l'enfant, ne sont point créées par l'éducation, mais l'éducation peut les incliner en des sens divers et modifie graduellement l'équilibre du tourbillon vivant. Des germes préparés au moment de la naissance, les uns s'étoufferont, les autres vont éclore. Les leçons arides de l'école, sa discipline, les sermons des maîtres, cette histoire des temps passés que l'enfant reconstruit péniblement en perçant l'enveloppe des textes, le travail acharné de la mémoire, les exercices du raisonnement, tout cela n'est pas encore l'éducation ; dans nos colléges, mi-couvents, mi-casernes, les enfants sont toujours les meilleurs maîtres : ils se confèrent mutuellement le don de lire dans des âmes humaines ; le drame si monotone de leur vie est cependant traversé d'émotions, de convoitises, de jalousies, de haines et de tendresses. Tout est fait pour instruire. Un arbre, une fleur, une nuée qui déchire l'azur, parlent à l'instinct poétique mieux qu'Homère ou que Virgile. Les sensations répétées et permanentes de l'enfance creusent l'esprit comme un burin.

J'ai vu bien des lieux, bien des choses dont ma mémoire n'a plus le moindre souvenir : j'aperçois toujours

la flèche hardie de la cathédrale qui dominait mon collége. Que de fois mes yeux l'ont contemplée, que de fois ils ont suivi le vol circulaire des corbeaux qui montaient jusqu'à sa pointe : je ne puis y penser encore aujourd'hui sans éprouver je ne sais quelle tension presque douloureuse vers le ciel, vers l'infini. Il reste ainsi dans chaque esprit un certain nombre de souvenirs et d'images, qui sont comme les jalons de l'esprit, les souverains invisibles de la pensée. Heureux qui possède, dans le nombre, l'image de quelque figure pure, digne de recevoir le tribut d'hommages et de regrets perpétuels! Notre nature inquiète et jalouse se méfie toujours des vivants, elle ne peut se méfier des morts : ce sont des amis qui ne demandent rien, des juges qui ne peuvent punir, des arbitres absolument désintéressés. Il y a peu d'hommes, et je parle des meilleurs, auxquels puisse suffire la notion abstraite du devoir; s'ils gardent au fond d'eux-mêmes le culte d'une personne chère, son image peut devenir dans le temple de leur conscience une statue de l'idéal. Quand leur âme se trouble, quand de la lie remuée des passions sortent les basses convoitises, les ignominieuses pensées, la blanche statue se lève et dissipe les visions du mal.

Toutefois, l'être vivant, l'être animé, qui parle et qui se meut sous nos yeux, est encore la force qui sollicite le plus puissamment la volonté. Les philosophes parlent sans cesse de la liberté humaine; mais aucune liberté n'est solitaire : elle est sans cesse sollicitée, pressée, foulée par d'autres libertés. L'homme

est une goutte d'eau, l'humanité une mer. La volonté n'est point une idole inaccessible qui rende ses oracles dans le silence; elle reçoit perpétuellement les impulsions du dehors; elle roule comme la pierre d'un torrent parmi d'autres pierres. Quand elle ne subit point la brutale tyrannie des ordres, des menaces, elle obéit aux influences muettes d'une douce présence, d'un regard, d'un geste, d'un sourire. L'aimant frémit et oscille entre les pôles qui l'entourent et qui dégagent leur magnétisme variable.

Dans la foule des volontés humaines, chaque volonté, comme par une sorte d'attraction, s'entoure d'un groupe; elle ne peut s'isoler tout à fait, mais avec quelques alliés, elle s'empare d'un petit domaine et cherche à le clore. La famille est le centre d'attraction élémentaire; l'homme, la femme, se cherchent tout d'abord, comme l'acide et la base; ils se soudent, se complètent. On ne peut bien connaître l'espèce si on ne l'étudie dans le drame continu de cette vie double, si l'on n'observe ce que deviennent ces libertés greffées sur d'autres libertés, ces âmes fondues en d'autres âmes. Que de fois, hélas! la servante du désir devient la maîtresse de l'esprit. Choisir ou subir une compagne indigne de soi, c'est faire le premier pas vers la décadence et la ruine morales; car à toutes les forces inconscientes et fatales qui détournaient la volonté de l'idéal, vont s'en ajouter de nouvelles, plus humbles quelquefois, plus suppliantes, mais plus tenaces. L'égoïsme, qui avait honte de lui-même, va, transporté sur un être nouveau et se trompant sur ses fins, deve-

nir plus impitoyable. L'être bas, pendu à l'être grand, l'entraînera : il chassera les amis, dignes de ce nom, et gardera les parasites; il traversera les grands desseins par les caprices, portera un trouble perpétuel dans une âme jadis sereine, harcèlera, fatiguera, usera cette volonté autrefois souveraine. Il lui laissera peut-être tous les attributs visibles de la souveraineté; mais le roi-esclave ne saura bientôt plus même vouloir. La passion uxorieuse, flattée, caressée, enveloppée de perfides douceurs, de rampantes tendresses, sera sans cesse ramenée aux pieds de la cruelle idole; tout ce qui pourrait la distraire disparaîtra comme sous un toucher invisible. Ainsi que l'eau ronge le rocher, la volonté féminine rongera la volonté masculine. Les vertus même de l'homme achèveront sa ruine; sa générosité, en accordant le pardon à toutes les injures et en cédant à toutes les exigences; sa loyauté, en l'aveuglant sur toutes les ruses; sa fidélité, en l'éloignant de femmes qui pourraient arracher le bandeau de ses yeux.

Si cette âme déchue est quelquefois agitée par de sourdes révoltes, ou si quelque parole, si le contact soudain de la grandeur morale, si le spectacle fortuit d'un amour vrai y jettent le trouble et y remuent des fibres paralysées, ce réveil ne sera pas long. Ne faut-il pas qu'il revienne chaque soir à ce lit conjugal, qui est le tombeau de son honneur? C'est là qu'on lui souffle des paroles empoisonnées; chaque baiser éteint une volonté, les bras tendres étouffent lentement des idées; là, dans le silence de la nuit, dans la douceur familière

d'un asile où n'arrive aucune voix, se murmurent les ignobles marchés. Le sommeil laisse tomber son manteau noir : Dalila, coupe les cheveux à Samson !

C'est grande sottise et grande lâcheté de choisir une compagne ignorante, inférieure. Ceux qui font ce calcul ignorent la puissance, l'invulnérabilité de l'ignorance, la contagion de la bassesse. Ils croient gouverner et ils sont gouvernés. Leur liberté perd graduellement ses forces, parce que leur idéal de jour en jour s'obscurcit, se déforme. Malheur aux peuples chez qui les deux sexes ne reçoivent point même culture morale ! Le mariage y devient libertinage ; la femme, qui se sent avilie, avilit l'époux. Quand pour elle, pour ses plus vains et insolents caprices, pour ses plus folles chimères, il a trahi ses amitiés, ses serments, ses principes, sa foi, cette foi masculine qui était son orgueil et son privilége, elle est trop vengée.

Supposez pourtant deux âmes, ayant bu aux mêmes sources et éprises du même idéal, et livrez-les l'une à l'autre. Leurs forces ne s'ajouteront pas, elles se multiplieront. Quelle joie de traverser la vie comme deux alliés ! Quelle douceur de tenir près de soi une statue vivante de l'idéal, d'entendre toujours le vrai d'une bouche adorée, de le lire dans un œil pur et profond, de presser une main loyale, une main qui sache guider autant que retenir, de trouver après chaque combat une récompense ! Si la lutte a été trop rude, si tes armes ont été brisées sous les coups, si le nombre a accablé ton courage, si la rage, la colère, le mépris, ont trop gonflé ton cœur, retourne, pauvre soldat

vaincu, à celle qui t'aime : elle pansera tes blessures, elle te fera de ses deux bras un collier plus précieux que le collier de la victoire. Tu sentiras près d'elle une paix profonde, la paix du ciel, la joie ineffable qui se dégage de la confiance absolue, de la fidélité, de la chasteté. Ah ! pouvoir d'un même coup d'aile s'élever à des hauteurs où meurent tous les bruits, planer dans le doux oubli, dans le silence, sentir du front, des lèvres, des mains, glisser jusqu'au cœur une volupté sans nom, qui efface les limites visibles de notre être et nous entraîne dans l'infini, mais dans un infini qui n'est point vide et où partout on sent une molle et forte attache ! De telles amours sont comme un rêve ; les indifférents les regardent sans les comprendre, avec le sentiment confus qu'il y a là un mystère. Inspiratrice, consolatrice ! la femme peut l'être, si elle a les mêmes espérances, les mêmes desseins, les mêmes pensées, les mêmes aspirations que l'homme : étrangère, parlant une autre langue, adorant d'autres dieux, elle n'est qu'une concubine ; son empire n'en est pas moins grand, mais il dégrade au lieu d'élever ; il perd au lieu de sauver : il plie l'âme masculine au joug d'idées méprisées, il incline la raison sous l'instinct et l'habitude ; il obtient les abdications les plus honteuses et les capitulations les plus viles. Entre les deux époux il laisse un fantôme, le mensonge.

Bien fous sont ceux qui veulent relâcher les liens de la famille ! Effort vain, d'ailleurs ! Là reste la molécule primordiale, l'élément constitutif de toute société. Telle famille, tel pays. La vertu ne descend pas comme une

rosée du souverain sur les individus; elle monte, comme une vapeur, des humbles foyers. Dans la nature, point de loi salique : les droits des mères sont dans leur lait, dans leur sang.

J'ai montré la volonté sollicitée sans relâche par les appétits animaux, retenue d'autre part par mille chaînes invisibles que forgent la famille, l'éducation, le monde, la politique, l'esprit de corps, et détournée par mille mains impérieuses ou tendres. Quand on parle de liberté, on est trop tenté de songer à soi, mais nous ne sentons plus le joug que nous sommes habitués à porter, nous n'avons pas conscience de nos servitudes, et l'orgueil nous cache nos faiblesses. Combien plus aisément on les aperçoit chez les autres; c'est en contemplant l'humanité entière, livrée à ses travaux, à ses instincts, à ses passions et menant sa vie monotone, que l'on peut mieux sentir de quel prix est le secours que l'éducation, que les institutions, que la loi, peuvent apporter à nos misères. Les sociétés humaines ne s'organisent qu'en vertu de certaines idées ; plus ces idées se rapprochent de la justice, plus elles s'en inspirent, plus seront libres les hommes qui vivront sous leur égide. Car la liberté humaine ne saurait consister à défier vainement les lois universelles, mais bien plutôt à s'en servir : elle ne doit pas être en révolte, mais en harmonie avec la nature des choses. C'est à ce point de vue qu'on peut dire que la science délivrera l'humanité; non point une science uniquement occupée du monde végétal et minéral, ni même la science de la vie, mais la science dernière, la science de l'âme.

Rien ne résiste à l'idée : elle plie lentement les résistances les plus tenaces ; elle adoucit les ardeurs physiques et transforme les forces inconscientes qui sont logées en notre nature. Comparez le vil sauvage, gourmand, glouton, sale, lâche, sensuel, jaloux, esclave des sens, à ces types qui sont comme les fleurs les plus exquises des grandes civilisations. Pour se réconcilier avec l'humanité, il faut songer à ce qu'elle peut devenir ou regarder une de ces figures prophétiques qui se rencontrent dans la multitude humaine, comme des témoins de notre future grandeur et de la légitimité de nos aspirations.

Toutefois on ne peut espérer que toutes les âmes puissent se délivrer seules de la servitude : la sainteté est l'effort sublime de quelques individus. Il y a çà et là des âmes assez vivaces, assez robustes pour donner, au milieu de la corruption et de l'avilissement général, le spectacle d'une volonté maîtresse d'elle-même et toujours libre parmi tant d'esclaves du désir animal, des appétits aveugles.

La plupart des âmes ont besoin d'être portées et soutenues par des âmes voisines. Comment l'idéal chrétien de la chasteté naîtrait-il parmi des musulmans ? Comment la fleur délicate de l'honneur pourrait-elle grandir chez des peuples corrompus par une longue tyrannie ? Comment le culte du beau pourrait-il se répandre chez des nations vouées à une vie misérable, besoigneuse et précaire ? Où a-t-on vu la servitude porter les mêmes fruits que l'indépendance, et l'ignorance que la science ?

La plupart des hommes ne dépassent point le niveau

de leur temps, de leur race, de leur pays, de la cité, de la famille. C'est d'un effort commun, par une coalition de toutes les forces, que l'humanité peut s'élever péniblement vers la liberté morale. Le monde n'est point fait pour les solitaires : c'est ensemble qu'il faut combattre et vaincre. C'est en appelant tous les hommes indistinctement à la vérité que la doctrine chrétienne s'est montrée si supérieure aux religions jalouses de l'antiquité. L'homme ne sera vraiment libre que quand l'humanité sera libre.

CHAPITRE XI

LA DESTINÉE HUMAINE.

Parmi des blocs de rocher, sur une terre sèche, ingrate, infertile, sous les coups furieux des vents, les morsures du froid, une pauvre fleur étend ses racines et timidement ouvre vers le ciel sa frêle et tendre corolle : voilà la liberté de l'homme.

Toute société se compose d'individus : la liberté individuelle est donc l'élément fondamental, le principe élémentaire de la vie morale des sociétés ; mais cette liberté ne puise ses forces que dans un idéal, et cet idéal n'est jamais l'œuvre d'un seul. Il s'opère entre les sentiments de l'individu et ceux de la communauté dont il fait partie des échanges continuels ; on ne peut tracer de règles pour l'homme quand on le relègue dans la solitude du moi. La morale et la philosophie se tiennent ici entre deux abîmes ; elles ne doivent point noyer l'homme dans l'humanité ; elles ne doivent point tenir l'homme hors de l'humanité ; antinomie redoutable, qui sous d'autres noms et d'autres formules se retrouve

aussi dans la politique. Nos grossières théories livrent tantôt l'individu désarmé à ce monstre à mille bras qu'on nomme l'État; et tantôt, se jetant vers d'autres extrémités, elles suppriment toute organisation, toute règle, toute loi. Mais l'atome-individu ne veut être ni cristallisé dans un immobile rocher, ni mêlé à une vaine et flottante poussière ; il faut qu'il entre dans un organisme vivant, dont tous les mouvements soient libres, mais coordonnés, dont toutes les parties soient solidaires et se développent en commun. C'est pourquoi l'on ne saurait envelopper l'âme humaine d'assez de solidarités, lui imposer assez de devoirs, car ce qui en apparence la rend esclave est ce qui en réalité la fait libre.

Si la liberté, comme je l'ai dit, ne consiste que dans la prédominance des pensées sur les instincts, des principes sur les passions, elle ne peut se développer qu'avec l'idéal. L'ignorance égoïste se livre sans frein aux âpres jouissances de l'instinct; elle remplit l'infini de soi et n'y peut trouver autre chose, elle n'imagine point qu'il y ait d'autre force que cette misérable fraction de la force universelle, qu'elle porte en sa chair, qui la tourmente et l'enchaîne à sa fatale destinée. La pensée juge le monde et juge l'homme; elle a une mesure, elle aperçoit la vraie proportion des choses, elle découvre la vanité de l'égoïsme, elle sait trouver d'autres plaisirs que ceux des sens, elle aperçoit le vrai, l'infini, l'éternel.

La vie de l'homme est une lutte : ou la lutte de l'animal contre d'autres animaux, de la férocité contre d'au-

tres férocités, de la voracité contre des voracités aussi affamées, de l'appétit sans frein contre des appétits également refrénés, ou bien la lutte de l'âme individuelle contre l'âme spécifique, du devoir contre la passion. Il faut choisir : mais penser qu'on pourra toujours suivre docilement la pression des désirs, sans rencontrer des désirs rivaux, que l'ordre et l'harmonie puissent naître d'autre chose que de l'obéissance à des idées, c'est se bercer d'une étrange illusion. Pourquoi une faim se sacrifierait-elle à d'autres faims ? une soif à d'autres soifs ? une vie à d'autres vies ? Ces sacrifices ne sont dus qu'à ces dieux invisibles qui se nomment la justice, la vérité, l'amour.

Si l'homme ne se perfectionne qu'en luttant sans cesse contre lui-même, où puisera-t-il pourtant le courage qui lui sera nécessaire dans cette lutte ? N'y aura-t-il pas des moments où cet idéal auquel il doit tout sacrifier, cette idole intérieure et secrète qui lui commande tant de sacrifices, s'obscurciront et s'envelopperont des ombres du doute et de l'ironie ? Ne lui serait-il pas plus commode et plus doux de mener sa vie comme une idylle, et de se livrer sans remords à l'ivresse des faciles plaisirs ?

Hélas ! quelle âme sainte n'a été parfois troublée par l'importune pensée que la sainteté est peut-être une duperie ? Le spectacle des joies criminelles, des vices triomphants, des amours impudiques, l'insolente tranquillité d'un monde où tout semble mis en place par le hasard, les flatteries de l'histoire prodiguées au mensonge, à la violence et au crime, les défaillances

de la vertu, ses angoisses vaines et ses résistances vaincues par la tentation, la cruelle incertitude et les ironies du sort, les étranges péripéties du drame humain déroutent sans cesse les âmes les plus lucides et les plus vaillantes. Le rameur qui veut remonter le courant lutte longtemps contre les forces qui l'entraînent; mais bientôt, à bout de forces, il abandonne ses rames et se contente d'interroger encore du regard les horizons fuyants qu'il voulait atteindre.

La fièvre de la jeunesse, la chaleur du sang, la santé, la passion, nous tiennent quelque temps comme dans une perpétuelle ivresse; tout semble possible, tout semble facile. La vie se colore d'une lumière éblouissante; les regards et les espérances fuient aux plus lointaines distances, et l'on se flatte que les mains pourront suivre ces rapides éclairs. On croit, on aime, et la souffrance même a je ne sais quelle ardeur héroïque. Mais les années passent, et mesurant ce qui lui reste et ce qu'il a déjà perdu, l'homme commence à douter de lui-même. Il voit disparaître les sillages légers des amitiés, des amours. Il voulait remuer un monde, il sent ce monde qui l'écrase et le broie. Toutes ses croyances ont reçu des blessures mortelles; la haine, l'envie, le mensonge, ont laissé tomber comme une pluie empoisonnée sur toutes les fleurs de son âme. S'il n'a pas lui-même trop souffert, il a vu trop de souffrances pour conserver un bonheur plein, sans remords et sans ombres. La vision d'un monde de paix, de joie, d'amour, est envolée; il n'a plus que le spectacle d'un monde livré à la violence, à la misère sans remède, aux luttes

sans fin. Il s'emporte contre son temps, contre son pays, contre les hommes; mais si son équité a survécu à ses illusions, il descend en lui-même, et c'est dans sa propre âme qu'il trouve le secret de tous ses mécomptes. Alors il cesse de se plaindre; et sur cette terre, autrefois si féconde, pleine de séve et diaprée de tant de fleurs, ne poussent plus que les noirs lis du désespoir.

La morale n'a d'autre sanction que la conscience, d'autre frein que l'idéal; mais si l'âme est désenchantée, ce n'est point de l'idéal, c'est plutôt de son impuissance à l'atteindre. Ses doutes viennent d'une foi trop vive, ses abattements d'une trop grande ardeur.

Il y a, au reste, bien peu d'âmes que l'expérience conduise jusqu'au désenchantement absolu. La plupart des hommes restent soutenus jusqu'au bout par des espérances prochaines; ils suivent des fantômes toujours renaissants et par eux se laissent conduire jusqu'à la mort. A peine ont-ils le temps de se reconnaître, ils sont emportés pêle-mêle, comme les feuilles sèches par un furieux vent d'automne. Les religions d'ailleurs transportent leurs espérances au delà des confins terrestres. Les dogmes, dès l'enfance, pénètrent dans les jeunes imaginations et deviennent comme une part de l'âme humaine. La foi revêt l'idéal de formes symboliques, capables de toucher les plus simples, les plus ignorants : elle personnifie, elle anime l'invisible.

Par les promesses d'un avenir infini, elle console le croyant des tristesses du présent, de tant de servitudes, d'injustices et de douleurs. Elle donne à la fai-

blesse un guide, à la victime une palme invisible, à l'humilité une couronne, à la souffrance des baumes et des breuvages secrets. Elle rapproche les hommes en les courbant sous les mêmes devoirs et en les inclinant tous devant Dieu. Je laisse de côté les formules, les dogmes, les cérémonies, les prières écrites, ce qui varie avec les temps, les âges, la latitude, le tempérament, la culture scientifique; ce qui reste invariable, c'est le transport de l'âme hors de cette vie, vers l'inconnu, vers l'infini.

Mais la philosophie est contrainte de chercher, avec les seules lumières de la raison, le destin de l'homme: s'il est fixé à cette terre, pourquoi tant d'ouvriers sont-ils surpris par la mort avant d'avoir fini leur tâche? Notre force, notre énergie, nos dévorantes ambitions sont-elles si peu de chose que l'insolente nature puisse nous traiter aussi dédaigneusement que ces graines que le vent emporte et dont les unes germent tandis que les autres restent stériles? La multiplication des hommes n'est-elle autre chose que celle de tant d'espèces animales et végétales? N'y a-t-il aucune différence entre l'enfant tué en ses jeunes années et la fleur écrasée par le pied d'un animal? Dans le train monotone et solennel du monde, où se montre le souci de notre bien-être ou de notre repos? Les forces matérielles pèsent constamment sur nous de tout leur poids et la vie est un long et dur combat: les quatre cinquièmes de la planète sont couverts par l'inflexible Océan, que les vaisseaux ne traversent qu'au prix de mille périls; il faut chercher les métaux aux noires

entrailles du sol; les terres sont défendues par les bêtes, par la stérilité, par les froids du Nord, par les étouffantes chaleurs des tropiques; çà et là seulement quelques oasis, où la nature est plus clémente, où l'insecte humain peut vivre d'une vie plus facile; les insectes alors s'en arrachent et s'en disputent tous les fruits. Que sommes-nous? A quoi bon les agitations de cette intelligence dressée devant tous les problèmes, éprise de beauté, de vérité, de lumière, à quoi bon les luttes de cette volonté sans cesse tordue et pliée par le remords, le désir, le devoir? Que penser de cette royauté besoigneuse que la nature nous laisse sur la planète terrestre? Qu'y sommes-nous venus faire? et si nous jetons les regards dans le noir infini du passé, pourquoi cette lente évolution des forces créatrices qui, se jouant dans des milliers de formes monstrueuses ou grotesques et de métamorphoses incompréhensibles, est venue enfin aboutir à notre espèce ?

Ne sommes-nous qu'une lettre jetée dans un alphabet sans commencement ni fin? Les générations passent comme des sédiments qui, silencieusement, s'accumulent au fond des eaux; les espèces passent comme les générations, les genres comme les espèces, les familles comme les genres. Et pourquoi ? Que cherche donc la force créatrice? et si nous nous passons de l'infini du temps dans l'infini de l'espace, comment l'histoire de notre demeure terrestre se rattache-t-elle à l'histoire des corps innombrables qui remplissent le monde ? Pourquoi le vide n'est-il traversé d'aucun écho? Pourquoi la sphère sans limite ne darde-t-elle sur nous

que les rayons de sa poussière lumineuse? Notre philosophie, notre science, sont pareilles à celui à qui l'on demanderait de juger Shakspeare sur un sonnet ou Beethoven sur une mesure. Au terme de toute connaissance, de toute analyse, s'ouvrent des abîmes devant lesquels l'intelligence et l'imagination elle-même reculent épouvantées. Les rêves du savant sont parfois pareils à ceux qui flottent devant l'âme d'un moribond, quand toute lumière commence à pâlir, quand le monde extérieur n'apparaît plus qu'à travers des ténèbres de plus en plus opaques, lorsque les flammes intérieures s'éteignent une à une et que la pensée, ivre, vacillante, sans force, se sent elle-même mourir. Cette fière intelligence, qui a tant osé, qui a voulu tout pénétrer et tout atteindre, a des tristesses sans nom et des défaillances sans remède.

Il faut s'arracher aux tentations importunes de l'inconnu, de l'impossible : l'action nous appelle, la grande curiosité doit céder la place à la petite. L'intelligence retombe de la sphère infinie à des sphères bornées. La science, sans aucun doute, ne jettera jamais une pleine lumière sur les mystères de l'âme, de la volonté, de la destinée humaine. Elle ne peut aborder ces grands problèmes que timidement et par le dehors.

Il y a trop de fierté dans l'humilité qui arrache à Pascal ces lamentables paroles : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme ; et cette partie même de moi

qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion et sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis placé en ce lieu plutôt qu'un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. »

Pour la science, ces infinités ne sont point vides : elles offrent des spectacles toujours nouveaux, toujours divers. Les doutes et les fièvres de l'âme sont comme endormis et calmés par l'insensibilité, par la sérénité de l'éternelle nature. La passion, effarée, remuante, toujours en lutte, en révolte et aux abois, se calme en face de l'inaltéré, de l'inaltérable. Sous la multitude des phénomènes, la pensée découvre une mesure, un ordre, une loi. La vérité absolue nous échappe, mais nous en recevons comme un reflet lointain, pareil à ces rayons obliques qui, par une trouée de nuages, descendent sur un paysage assombri. Il y a presque autant de douceur à chercher le vrai qu'à le tenir, et le prisonnier qui travaille à son évasion se sent déjà à moitié libre.

La science a donc raison d'étudier en toute humilité les lois de l'univers et d'en rechercher les applications dans l'être vivant : l'âme fait bien de s'ouvrir à toutes

les impressions, à toutes les leçons. Comment guérir de l'orgueil et de l'égoïsme, si l'on s'enferme dans la prison du *moi*, si l'on éteint tous les rayons qui viennent y entrer? Mieux on connaîtra les servitudes de notre espèce, plus facilement sa souveraineté pourra être assurée. Plus on approfondira les obscurités de son origine et de ses développements, plus facilement on la mènera vers de meilleures destinées. Il n'y a point de théories, point de chimères métaphysiques qui puissent tenir contre les faits. Les lois universelles et implacables du monde n'ont pas été changées arbitrairement en notre faveur, et l'énergie dont notre liberté dispose ne trouve son emploi le plus utile qu'en sachant les mettre à profit.

Le monde silencieux, en ses tranquilles métamorphoses, n'aurait-il donc rien à nous lui apprendre? Les merveilles de la vie et cette création sans cesse renaissante d'individus, d'espèces et de formes innombrables, ne dira-t-elle rien à notre curiosité? Si l'on veut savoir quelque chose de l'homme, faudra-t-il le tenir isolé dans une farouche et paresseuse solitude, ou le voir agissant, entouré de ses pareils, de sa famille, de son peuple, de sa race, précédé de ses aïeux et suivi de sa postérité? Peut-on affirmer que l'idéal qui l'inspire, qui soutient sa liberté toujours chancelante, lui appartienne en entier? Faudra-t-il le sortir de cette atmosphère où il puise toutes ses forces, toutes ses croyances, toutes ses illusions, toutes ses espérances? L'histoire de l'homme, c'est l'histoire de la famille, la genèse des races, des nationalités, de la poésie, des

sciences, des arts, des lois morales, des lois civiles, des doctrines religieuses. Son destin se mêle au destin de l'humanité.

Mais qu'est-ce que la science peut nous apprendre sur le destin de l'humanité ? Que sait-elle de ses origines et de son avenir ? Peu de chose. Elle n'a que des inductions, point de certitudes. Elle montre, dans la confuse nuit du passé, l'humanité se dégageant de l'animalité par un lent effort, esclave du climat, de la faim, des sens ; vivant à l'état de guerre perpétuelle ; cruelle par peur et par goût ; jouet de la force, victime de l'ignorance. Toutefois de ces hontes mêmes elle rebâtit une gloire. En voyant si loin de nous l'Adam sauvage, le chasseur féroce des premiers jours, ne pouvons-nous prendre pour devise : *Quo usque ascendam ?* Si l'humanité a obéi de tous temps à la loi qui soumet toutes les forces et toutes les formes organiques à une graduelle évolution, cette loi est sans doute encore en vigueur. Les variations sortent des variations, et l'humanité est bien autrement diversifiée aujourd'hui qu'aux premiers âges de sa vie toute spécifique, esclave et monotone.

La roide exigence des instincts résiste toujours, mais se plie pourtant de plus en plus facilement à la pression des lois, des contraintes religieuses, des nécessités sociales. On peut observer ces métamorphoses dans les générations successives d'une même famille, comme dans l'histoire des peuples : la *bête* n'est point la même sous tous les temps ni à toutes les latitudes. L'instinct génésique, par exemple, si impatient et cynique chez

certaines races, chez d'autres se voile de pudeur, de réserve, perd son ardeur, passe du rut à l'amour. A peine se fait-il encore sentir chez certaines natures, raffinées par une haute culture, décentes, refroidies et toujours maîtresses d'elles-mêmes.

Il en est de même de tous les instincts : les passions les plus délicates comme les plus viles peuvent y tremper, de même que les plantes les plus diverses peuvent croître sur le même sol; notre cruauté naturelle arrive par une lente et douloureuse inflexion à se retourner sur nous, sur notre propre âme. Le stoïcien, si dur à lui-même, est tendre et faible pour les siens, pour les inconnus, pour les bêtes; le cœur plein de pitié pour les maux inconnus, il pardonne à tous et ne sait pas se pardonner.

De même que les instincts sont soumis à de lentes métamorphoses, les facultés mentales et spirituelles ont une croissance propre, une continuelle floraison. La pensée a aussi son histoire; elle agrandit ses horizons, varie ses méthodes, aiguise ses instruments; si libre qu'elle soit, elle rencontre à toute époque des limites chez les individus, chez les nations et les races diverses. La machine cérébrale n'est point montée de même façon chez l'Européen civilisé et chez le sauvage Australien.

De l'enfance à la décrépitude, la puissance intellectuelle naît, grandit, s'élève à un certain maximum, et lentement décroît chez tout individu. Chose pareille se produit dans la vie séculaire et multiple des races humaines. Certains esprits, jouets et miroirs d'impres-

sions, ne savent point abstraire, sont perdus parmi les symboles de l'algèbre ou les figures idéales de la géométrie. Il y a une progression naturelle, une hiérarchie dans les facultés. L'image précède le symbole, la poésie la science. On s'étonne de l'impuissance native de tant de pauvres âmes serviles, dont le vol, lourd, sans force et sans grâce, ressemble à celui d'un oiseau blessé. C'est un grand effort, trop pénible déjà pour quelques-uns, de gravir les échelons d'un naïf syllogisme, de franchir la distance entre un principe et son application, entre une cause et un effet. Comparer, penser à deux choses à la fois, tourner autour d'un objet pour l'apercevoir à plusieurs points de vue, tous ne peuvent le faire : il y a des hommes qui sont toujours fascinés par l'objet présent, qui roulent d'impression en impression, comme une pierre inerte, que les choses concrètes tyrannisent, dont l'âme n'a point d'échappées sur l'au delà, sur l'infini. Y a-t-il quelque lien entre les forces instinctives et les forces spirituelles ? Il ne saurait en être autrement : car tout se tient dans l'unité vivante de l'être. L'esprit et l'instinct sont comme la lumière et l'ombre d'un même soleil.

Ce n'est peut-être pas faire un rêve trop hardi que d'entrevoir dans les ténèbres de l'avenir une terre où tout le monde « pensera »; où l'esprit, armé de méthodes plus sûres, moins embarrassé d'entraves, de chimères, de terreurs, exercera sur le monde une domination plus complète, plus assurée, plus facile. On peut se figurer une humanité moins animale, moins esclave de la faim, des appétits matériels, du besoin,

de la peur, plus heureuse, en un mot ; délivrée par la raison, la science, la liberté; aussi éloignée de l'humanité actuelle que Platon l'était du plus vil des Grecs, ou Jésus du plus lâche des pharisiens.

Mais ce sont là de lointaines espérances : ce jour, s'il doit luire, ne doit point nous éclairer. A peine voyons-nous poindre dans notre nuit quelques pâles lueurs ; les étincelles de vérité qui brillent devant la raison sont comme la poussière disséminée des étoiles, qui ne donne ni lumière ni chaleur. Que faire cependant ? De quel côté mener cette courte existence, qui ne nous est comptée que par années et par jours ? Rester immobiles, quelques-uns seulement le tentent. Il est des heures où, las de tant d'incertitudes et d'inutiles efforts, on voudrait pouvoir sortir de soi-même, cesser d'être acteur pour devenir témoin. Il y a une critique devant laquelle s'effacent toutes les différences et dont le froid contact éteint toutes les passions. L'histoire, les religions, les langues, les philosophies, les œuvres d'art, passent devant ses yeux comme de vains tableaux. Toutes les expressions de l'activité humaine ne lui inspirent qu'une curiosité stérile. Elle comprend tout, explique tout, pardonne tout, dédaigne tout. Le silence lui semble la suprême sagesse et le doute la suprême vérité. En voyant l'inutilité des passions humaines, il y a des âmes lasses et blessées qui ne songent qu'à sortir de la mêlée des passions, et qui, à vrai dire, n'en gardent qu'une, qui est l'horreur du vulgaire, du convenu, des idoles de théâtre, des formules, des mensonges, avec lesquels on trompe les multitudes, ou

plutôt avec lesquels les multitudes se trompent elles-mêmes. Réfugiées dans le mépris et dans une sorte de voluptueux repos, elles laissent l'humanité poser devant elles. Ayant tout mesuré, elle rejettent toute mesure : un bronze grec les intéresse autant qu'une bataille où vingt mille de leurs contemporains donnent leur vie en sacrifice ; les discours enflammés d'un orateur politique ne les touchent pas plus qu'une élégie de Catulle ; les lignes d'un dessin excitent autant leur curiosité que les articles d'une constitution. Elles conduisent leur fantaisie hors de tous les chemins battus, loin des bruits tumultueux, et la laissent rarement poser à terre.

Mais tous les hommes ne peuvent se désintéresser de l'humanité. Et c'est même parce que l'immense majorité sera toujours emportée par la passion qu'on peut avoir quelque indulgence pour l'égoïsme raffiné qui s'enferme dans l'inertie. Tant que les biens terrestres seront le prix de l'action, il n'y a point lieu de craindre que la haute curiosité, la critique pure, la contemplation scientifique, deviennent la grande affaire et le souci exclusif de la pensée humaine. Pardonnons à ceux dont le désintéressement condamne nos agitations, dont la douceur fait contraste avec nos fureurs, dont l'ironie nous oblige quelquefois à réfléchir sur notre foi, sur notre idéal, sur les mobiles secrets de notre conduite. Comment pourriez-vous les condamner ? Ils sont vos juges.

Pour la plupart des hommes, l'action reste un besoin ; elle est aussi le remède le plus sûr contre les maladies de l'âme. Si troublées que soient notre conscience

et notre pensée, quels que soient les doutes qui nous assiégent, les inquiétudes qui nous oppressent, quel est celui de nous qui n'a point tout près de lui, à portée des yeux et de la main, un devoir prochain à accomplir? L'homme visite quelquefois, il n'habite pas les hauteurs glacées où la terre touche au ciel; il reste dans les vallées, il cultive les plaines, il bâtit sa maison parmi les champs, le long des eaux courantes. Ainsi la pensée n'est pas toujours soulevée aux hauteurs où toute certitude se vaporise et se raréfie, où les éléments de toute croyance se dissolvent. Elle se rattache le plus souvent aux sensations journalières, à la besogne quotidienne, aux choses visibles et concrètes. L'idéal est comme ces arbres élevés dont on ne peut atteindre la cime, mais dont le tronc s'enfonce en terre par de noueuses et puissantes racines. De tous les côtés notre horizon se perd dans la nuit, dans le vide, mais autour de nous s'étend le domaine familier dont tous les chemins sont connus.

L'humanité roule éternellement le rocher de Sisyphe : parce qu'il n'appartient à aucun de nous d'arriver jusqu'au haut de la montagne, parce que la cime s'enveloppe de nuages et ne se laisse jamais apercevoir, refuserons-nous de mettre l'épaule sous le lent fardeau et resterons-nous les bras croisés? Nos incertitudes et nos angoisses ne commencent que lorsque nous cherchons la raison dernière et suprême des choses; mais, quand il faut choisir, se déterminer, reconnaître le bien, le mal, nous hésitons rarement. Il n'y a point de conscience qui ne se soit enveloppée

d'une armure et comme d'une cristallisation de préceptes, de croyances, de doctrines, d'habitudes, de sentiments, qui la défendent contre le choc hasardeux des événements; pas une où ne soit entrée, sous une forme ou sous une autre, la notion du devoir; et le devoir que peut-il être sinon l'obéissance à l'idéal ? Les contours de l'idéal peuvent être plus ou moins mobiles, plus ou moins vagues, plus ou moins nobles : jamais l'idole ne s'évanouit entièrement. La liberté est sans cesse sollicitée par les incitations de l'instinct, en même temps que par la voix mystique qui résonne dans les ténèbres de la vie cachée. Le remords naît du trouble où nous sommes jetés quand nous nous livrons trop vite à la passion, au désir; quand nous avons été infidèles à nous-mêmes, ou au moins à ce qu'il y a de meilleur en nous.

Ces retours douloureux, cette honte, ces dégoûts qui suivent la faute, témoignent de la puissance de l'idéal. Il importe peu qu'on nous pardonne, si nous ne pouvons nous pardonner. L'absolution ne peut venir du dehors, comme un flot qui lave une tache : son vrai nom est repentir. Quel homme, à quelque temps, quelque peuple, quelque race qu'il appartienne, peut jamais s'arracher du cœur un certain type de perfection, de justice, de vérité relatives? Les voleurs entre eux ont un code. Le duel, barbare coutume, a ses lois. La guerre cherche à se faire plus humaine. L'idéal prend toutes les formes, tous les noms : religion, coutume, mode, honneur, il se couvre de tous les déguisements. Sa voix est ou plus familière ou plus impé-

rieuse ; il resplendit tantôt dans les limbes lumineux du mystère, et tantôt il nous sollicite par la naïve caresse d'un enfant, par le regard mouillé d'une femme, ou seulement par la muette douceur des choses inanimées.

Dans tous les temps, sous toutes les civilisations, à toutes les latitudes, la formule du devoir est la même : Suivez l'idéal ; soyez vrais, fidèles à vous-mêmes. Comment trouver le vrai hors de soi, si l'on se ment à soi-même? Si l'action et la pensée, au lieu de rester au même étage, se tiennent perpétuellement à distance, comment l'âme, abaissée, rebelle, humiliée, pourra-t-elle connaître la joie? Le mensonge est l'ennemi éternel ; et la nuit la plus dangereuse est celle que nous faisons en soufflant sur les flammes de l'esprit. Nous sommes victimes d'erreurs volontaires autant qu'involontaires; l'égoïsme nourrit toujours quelque fiction qui sert de ministre à ses plaisirs.

La morale a donc un double objet bien défini : elle crée premièrement et cherche un idéal ; elle compose un certain type de perfection, de pureté, de justice, de vérité, qu'elle offre à l'humanité comme le soleil de l'âme. L'idéal trouvé, elle en fait sortir des lois positives, journalières, impérieuses. La vérité dont nous sommes possesseurs reste toujours une vérité relative pour la pure intelligence; elle n'en doit pas moins avoir une autorité absolue sur la passion, qui ne peut attendre, qui est pressée, harcelée par la nécessité. Il importe que l'idéal ne devienne jamais une statue immobile, comme les idoles de bois ou d'airain, mais qu'il

ait une sorte de vie, une floraison perpétuelle, des rajeunissements périodiques ; il importe également qu'il inspire toujours quelque créance à l'âme humaine, et ne s'ensevelisse jamais en entier dans nos doutes et nos douleurs. L'esprit ne doit point se contenter d'une foi rigide et sans vie, se nourrir du mensonge perpétuel des mots, des images, des formules; il ne faut pas cependant, parce qu'on ne sait pas tout, dire qu'on ne sait rien ; parce qu'on ne peut pas tout obtenir, ne rien espérer; parce qu'on n'est sûr de rien, tout abandonner.

La nature, la vérité, protestent contre ces extrémités. De même que le feu intérieur se fait jour quelquefois par de violentes irruptions au milieu des champs de lave depuis longtemps refroidis, les droits sacrés de l'intelligence s'agitent toujours sous ces surfaces paisibles aplanies par l'obéissance. Le doute remue toujours sous la foi. Mais d'autre part il n'y a point de doute qui ne se rattache encore par quelque côté à une foi : nous avons besoin de croire, d'aimer. Il y a toujours de la douleur dans le sourire du scepticisme. Des profondeurs où sont tombées pêle-mêle toutes les croyances, toutes les illusions, toutes les erreurs, sortent encore, comme des vapeurs légères, la poésie, l'amour, la vague tendresse éprise de l'univers et des créatures, l'espérance invincible qui monte vers l'infini.

J'entends dire : Nous vivons dans un âge critique. Mais quel âge n'a été critique? Le poëte favori de notre temps se lamente en ces termes :

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

Le monde n'est ni vieux ni jeune ; et savons-nous si nous sommes venus trop tôt ou trop tard ? Nous n'achevons rien ; l'histoire entière n'est qu'un commencement. Nous ne savons d'où vient l'humanité ni où elle va. Jamais on ne l'a vue se reposer dans un système politique, social et religieux, parfait, immuable, inattaquable, achevé : nous ne pouvons vivre de la vie du passé. De ce long drame enveloppé d'ombres, il ne reste guère pour l'esprit que quelques tableaux immobiles et décolorés, quelques décors que repeint de temps à autre la main des historiens. Mais nous pouvons affirmer que les passions que nous sentons remuer en nous ont aussi remué ces générations sans nombre que l'histoire prosterne aux pieds de quelques noms, de quelques idoles. La vérité a de tout temps soulevé le masque du mensonge, elle a de tout temps interrompu le monologue insolent du despotisme, discuté les lois, nargué le pédantisme des écoles, séparé dans les religions le divin et le terrestre, l'idéal et le symbole.

La maladie du doute n'est pas la maladie de notre siècle ; le doute est aussi ancien que l'homme, car il n'est que la liberté de la pensée. Comme le plongeur qui se jette dans une eau dormante y soulève des rides, l'âme humaine ne peut embrasser un idéal sans le troubler ; elle ne saurait chercher le repos sans faire un effort. Toute époque est organique, toute époque est critique. Toute civilisation fait des ruines et élève des monuments. Le travail est le lot de l'homme, travail des mains, travail de l'esprit. On ne peut pas plus

se débarrasser des angoisses de la conscience et de l'esprit, que de celles de la faim et de la soif. La pensée dévorante ne connaît pas le repos. Il n'y a point de Josué qui puisse arrêter le soleil moral. Toutes nos ardeurs, toutes nos espérances vont à quelque chose d'inconnu. Ce je ne sais quoi, où ne le cherchons-nous? dans la solitude et les muettes confidences de la nature, dans la nuit remplie de mouvantes images, dans le froid regard des statues de pierre, dans les embrassements désespérés de l'amour, dans les plaintes et les murmures de la musique, dans le calme solennel des églises, où les âmes se courbent sous le toucher du mystère.

Songez à la vie sombre, étrange, de l'enfant qui n'a pas encore vu le jour; à ses mouvements lents, pénibles, comprimés. Que sent-il en sa nuit, emporté par une volonté étrangère, et pourtant liée à sa volonté naissante par une douloureuse tendresse; nourri d'une autre vie, recevant seulement des échos, des contrecoups du monde infini qui l'enveloppe et qu'il doit un jour connaître; victime de fautes qu'il n'a point commises, et recevant, molécule à molécule, atome par atome, l'héritage d'un long passé, formes, instincts, énergie, tempérament? Cet embryon, c'est l'humanité qui traîne la chaîne des siècles, de la lourde animalité, et marche les yeux éblouis à un avenir inconnu. La métamorphose dure toujours, combien lente et douloureuse et sanglante! Où l'homme s'attachera-t-il? où fixera-t-il sa foi? Que ce soit au vrai, à cela seul qui est, à cela seul qui dure. Le mensonge, l'il-

lusion, les vanités enfantées par l'égoïsme, nous tiennent plongés dans des ténèbres volontaires! Toujours gonflés de chimères, gorgés et pleins d'eux-mêmes, la plupart des hommes sont pareils à des larves qui refuseraient de sortir de leur prison temporaire. Jouets du hasard, de la force, ils ont peur de la vérité, qui seule pourrait les protéger contre la force et le hasard; esclaves, ils ont peur de la liberté.

Le destin est obscur, le devoir ne l'est point. Il faut chercher le vrai, il faut aimer le vrai. En vain nous voudrions nous tromper nous-mêmes, nous ne pouvons tromper l'éternité; s'il nous plaît de dire à cette pierre, à cet animal : « Tu seras mon dieu »; ce dieu ne pourra rien pour notre faiblesse. Nous pouvons faire notre dieu de nous-mêmes, mais la volonté n'a point le pouvoir de donner à l'âme le bonheur parfait, le repos absolu, les jouissances sans remords, sans fatigues, sans troubles. Un peuple peut se donner des constitutions politiques, et les proclamer parfaites : elles ne sauraient l'arrêter sur la pente de la décadence, si elles ne sont fondées sur les règles de la justice. Une nation peut croire qu'elle grandit sous la tyrannie; elle ne s'avilit pas moins et n'en prépare pas moins sa ruine. L'homme peut user de sa liberté pour se détruire, et pourquoi un peuple n'en pourrait-il faire autant? Mais grandir dans l'infamie, trouver la santé dans le poison, prospérer dans l'incurie, voilà ce qui ne se peut. Il y a une injustice apparente dans les affaires humaines qui fait d'innocentes victimes et écrase les individus; mais, dans le train général du monde, on

sent une force secrète qui asservit graduellement la force à la vérité, et, après de longues contestations, lui livre la puissance.

Il y a des victoires plus redoutables que la défaite, des triomphes plus douloureux que l'oubli. L'esprit a aussi son honneur; les fausses gloires, les fausses renommées vont se perdre dans le mépris; la fausse grandeur n'a qu'un éclat passager. La petite habileté finit toujours par se prendre elle-même aux piéges qu'elle a tendus.

La pauvreté, l'obscurité, la souffrance physique, ne sont point les plus grands des maux, pour les nations non plus que pour les individus. La vraie honte, c'est d'être infidèle à soi-même, de ne point tenir sa conduite au niveau de son idéal; le vrai malheur, c'est l'obscurcissement graduel des lumières de la vie cachée, la paralysie de la conscience, l'aveuglement de la raison, la mort de l'âme.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre premier. — L'âme de la bête..... 1
Chap. II. — Les approches du cerveau..... 12
Chap. III. — Le cerveau..... 35
Chap. IV. — Le sommeil. — La folie..... 50
Chap. V. — Science et psychologie..... 58
Chap. VI. — L'unité humaine..... 69
Chap. VII. — L'instinct..... 82
Chap. VIII. — L'idéal..... 99
Chap. IX. — La passion..... 113
Chap. X. — La liberté..... 123
Chap. XI. — La destinée humaine..... 131

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.